

www.e-rara.ch

Ouvrages de politique

Castel de Saint-Pierre, Charles Irénée

A Rotterdam, MDCCXXXIII-MDCCXLI [1733-1741]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6257

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-25411>

Pensées diverses.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

OUVRAGES
DE
MORALE
ET DE
POLITIQUE,
PENSÉES DIVERSES
ARTICLE I. IMPORTANT.
PROPOSITION.

*Le Ministre Général peut être vertueux
& flateur pourvu que les flateries ga-
rantissent les sujets de grans maux &
leur procurent de grans bienfaits.*

ECLERSISSEMANT.

E mot flaterie, aussi bien
que flateur se prend tou-
jours dans nôtre Langue
en mauvaise part : C'est
que la flaterie est ordinairement en
même tems louanje & menfonje.

Le Flateur veut plaire , & pour plaire il faut louer & souvent mentir, mentir c'est tromper. Mais les médecins ne font ils pas quelquefois un bon usage du mensonge & de la tromperie par rapport à leurs malades ? Ainsi il y a des cas où le mensonge est bien-faisant , & par conséquent vertueux, mais cela n'empêche pas qu'en général le mensonge ne soit un vice , parce que ordinairement il est mal-faisant.

Pourquoi ne seroit il pas permis de louer dans les Princes comme dans les autres hommes ce qui est effectivement louable. La louange où il n'y a aucune tromperie n'a rien que de juste, de poli, de raisonnable, & même quand on les loue un peu plus qu'ils ne méritent, mais sans intérêt, & seulement pour les encourager à une plus grande vertu , ce n'est pas une flatterie, c'est une louange vertueuse.

Mais la flatterie ne s'en tient pas au simple vrai, elle y mêle du faux, elle exagère les bonnes qualités & les talents des Souverains, elle diminue fort leurs défauts, elle va même jusqu'à
donner

doner souvent à ces défauts une apparence de vertu , & une action mêlée de bien & de mal sera louée par le flatteur intéressé comme s'il n'y avoit rien de répréhensible.

Comme la louange est la langue que l'on a coutume de parler aux Rois, aux Princes, aux Ministres quand on veut leur plaire , & en être écouté favorablement , il est visible que la flatterie doit être la langue particulière & propre de la Cour. Or il n'est pas étonnant que, semblables aux autres hommes qui aiment à être loués, ils regardent les louangeurs perpétuels & délicats comme les Hommes de la Cour d'un comersé le plus agréable, & le plus désirable.

De là il suit que le Cardinal de Richelieu, dans son Testament Politique qu'il vouloit faire lire au Roy, devoit faire en sorte que chaque période parle du Roy, & en parle en stile de panégyrique. Il faut par conséquent qu'à son avis le Roy ait fait tout ce qui s'est fait de bien dans les affaires de son Regne.

Il faut qu'il ait imaginé tous les

6 *Ouvrages de Morale*

bons Projets , il faut que les autres n'ayent que l'honneur de lez avoir exécuté , & encore faut il que ce soit sur ses instruxions. Le Cardinal remplit sur cela tous ses dévoirs , & il n'y a que les courtisans ambisieus , qui ont été comme lui long-tems à la Cour , qui puissent se servir facilement de ce langage.

De là il suit qu'il est impossible que le Roy environé tous les jours comm'il est de courtisans gens d'esprit qui cherchent à l'envi à le louer , à lui marquer la haute opinion qu'ils ont de son esprit , de sa prudence , de son habileté , de son adresse , de ses talans , de ses vertus sans qu'il trouve jamais un contradicteur , il est impossible , dis-je , qu'il ne se croye beaucoup plus habile , plus vertueux , à tout prendre , que tous ceux de son age qu'il voit , & même que tous les Rois ses pareils qu'ils ne voit point.

De là il suit qu'il est impossible qu'un Roy ne soit pas , dans les choses dont il se mêle , l'homme le plus présomptueux de son Royaume , il est impossible qu'il ne se croye pas
avoir

avoir beaucoup moins de défauts , & beaucoup moins grans , plus de qualitez estimables , & en plus haut degré que tous ceux de son age , & même que la plûpart de ceux qui sont plus agez.

Il conviendra sans pêne qu'un vieux Financier, qu'un vieux Général, qu'un vieux Negociateur, qu'un vieux Magistrat seront plus habiles que lui, chacun dans leur métier , mais il les regarde comm'il feroit d'autres hommes de metier , comm'il régarderoit un bon Peintre, un bon Muzicien, gens qu'il compte de consulter chacun dans leur art quand il aura besoin de leurs talans ; mais il croit être beaucoup plus habile qu'eux pour gouverner.

Les Ministres eux mêmes, les Généraux, les Magistrats, les Négociateurs le loient perpétuélement sur ses vuës profondes , sur ses projets bien concertez sur sa fécondité pour trouver les meilleurs expédians.

De là il suit qu'un Roi à qui ses courtisans & ses ministres ne parlent que cete langue tifsue de louanges, doit devenir à la longue assez sot pour

8 *Ouvrages de Morale*

se croire en plusieurs choses beaucoup plus habile , beaucoup plus prudent que ses plus habiles ministres.

Les Rois sont donc des Esprits nourris d'erreurs agréables , nourriture délicieuse mais à la langue fort mal saine : A l'égard du Ministre Général il ne sauroit procurer de grans bienfaits à sa patrie s'il n'est long-tems dans le ministère , il ne sauroit y être long-tems fort agréable au Roi , & il ne sauroit lui être long-tems fort agréable , à moins qu'il ne lui plaise long-tems , tantôt par des loüanges véritables , tantôt par des flateries. Il faut qu'il le regarde comme un esprit infirme qui ne peut se nourrir que d'erreurs agréables sur son propre mérite.

Il est vrai qu'il veut bien voir quel est le meilleur parti dans les affaires du Gouverneman ; mais il faut lui persuader qu'il est le premier Auteur du meilleur avis. Il faut toujours que le ministre habile ramene tout au Roi , soit pour avoir inventé un projet , ou du moins pour l'avoir beaucoup per-texioné.

Ces

Ces Considérations font voir qu'un Ministre bon citoyen, pour être plus utile à sa Nation, & pour demeurer plus long-tems dans le Ministère Général, doit apprendre le langage courtisan, & qu'inporte après tout que le Roi soit trompé sur son propre mérite, & qu'il pousse sa présomption à l'excez, si dans son Gouverneman, & par le secours de son sage Ministre il procure à ses sujets une paix perpétuelle & inaltérable au dehors & au dedans. 2. Un très grand progrez dans toutes les parties de la sianse du Gouverneman. 3. La metode du scrutin perfectionné; metode admirable pour avoir un excelant Conseil pour les affaires, & un autre excèlant Conseil pour les promotions, soit pour inspirer une noble émulation entre tous les Officiers à qui servira le mieux la Patrie. 4. Qu'in porte qu'il soit trompé pourvu qu'il procure à ses sujets des Coleges ou l'on prene de fortes habitudes à la prudence, à l'observation de la justice, & à la pratique de la bienfaizanse.

Il régarde donq les discours flatteurs

ou trompeurs , comme des discours dont les gens de bien eux mêmes font quelque fois obligez de se servir auprès des Princes & des Princesses, quand c'est uniquement pour les engager à faire cesser de grandes injustices, & à procurer de grans avantages à leurs sujets, il faut les sustanter d'erreurs agréables.

J'ai du penchant à croire ce Philosophe qui dit que la véracité n'est bonne dans la pratique qu'autant que la vérité que l'on dit peut contribuer au bonheur, soit du Prince à qui on parle, soit de ses sujets.

La première loi de la société à laquelle les autres sont subordonnées, c'est. Il faut vizer à la plus grande utilité de la société, au plus grand bonheur du peuple : *Salus populi suprema lex.*

Il suppose que dans le cours ordinaire de la providance le Ministre ne puisse faire cesser de grans malheurs dans la Nation sans plaire au Roi durant vingt ans. Je suppose qu'il ne sauroit lui plaire long-tems, s'il ne lui tient toujours des discours flatteurs
& trom-

& trompeurs sur la bonne opinion qu'il a de la capacité & de la vertu du Roi

Donq pour faire cesser ces grans malheurs selon les Loix ordinaires de la Providanse, le Ministre vertueux doit lui tenir des discours flatteurs & trompeurs sur ses bonnes & belles qualitez. Il est de la prudence vertueuze antre deux maux de choisir le moindre mal. Or l'erreur du Roi est un mal incomparablement moindre qu'un mauvais Gouverneman.

De là il suit qu'il faut avoir de la vertu, pour vaincre quelque fois la répugnance que l'on a à user de tromperie.

Ce qui fait que l'on a raison de regarder presque toujours la Tromperie comme un vice : c'est que les hommes n'en usent presque jamais que pour leur intérêt particulier, & très injustement, c'est à dire au préjudice de leur prochain.

Mais si dans certains cas la tromperie cessoit d'être injuste, & préjudiciable au prochain, soit dans ses motifs, soit dans ses effets, & si au contraire dans ces cas l'usage de la tromperie

perie étoit nécessaire pour le Salut du Peuple, loin que cete tromperie fût criminelle, elle feroit au contraire très vertueuze. Judith ést loüable parcequ'entre deux maux elle a courageusement choisi le moindre.

Le Médecin qui a gueri ses malades en les trompant, lors qu'ils ne pouvoient être gueris sans être trompez, n'a t'il pas âgi avec prudence, & avec bienfaizance ? Et n'auroit-il pas été cruel si en leur disant des veritez affomantes il lez eut laissé périr ?

Le but ou il faut arriver, c'est l'augmentation du bonheur, & la cessation des maux. Ainsi la véracité doit être toujours subordonnée à la charité bienfaizante.

Un jour Aristipe, qui vouloit obtenir pour lui une grace de Dénis Roi de Siracuze, se prosterna à ses pieds, & comme on lui reprochoit cete prostration comme une bassesse indigne d'un Philosofe, & d'un Republicain : *Ce n'est pas ma faute, repondit-il, c'est que les Rois ont les oreilles prez de leurs pieds.* Cette reponse feroit un bon mot,

mot, si le motif de son abaissement extérieur avoit été pour retirer sa patrie de grans malheurs, mais dès que la grace qu'il demande n'est que pour son intérêt particulier; cete reponse montre en même tems la bassesse de ses fantimans , & la sottise du Roi de Siracuze qui aimoit cete prosternasion.

C O N C L U S I O N.

De là il est aisé de conclure que si le Cardinal de Richelieu dans ses flateries journalières, eut eu pour motif principal ces quatre grans Etablissements, il eut été très digne de loüange d'avoir surmonté sa repugnance à loüer incessamment un maitre assez peu loüable, & de l'avoir encore mieux trompé sur son propre merité, que les autres flatteurs qui ne le trompoient que pour leurs intérêts particuliers.

Mais malheureusement pour lui nous voions par ses Richesses, par ses dignitez qu'il avoit pour motif principal de ses flateries l'élévation de sa maison, & l'abaissement & la ruïne de ses ennemis, motifs très comuns à tous les

les autres Courtisans de son tems ;
Ainsi on ne peut gueres regarder ses
flatéries comme vertueuzes, & dignes
d'un bon citoyen.

De là il suit qu'il est difficile que les
Rois ne s'estiment beaucoup plus
qu'ils ne doivent, soit sur l'intelligen-
ce & la capacité, soit sur la fermeté
dans la Justice, soit sur la constance &
l'ardeur dans la bienfaisance envers ses
Sujets, & il n'est permis qu'aux Mi-
nistres vertueux de les tromper pour
le bien public.

ART. II. IMPORTANT.

PROPOSITION

*L'Homme Bienfaizant est indulgent &
pardonne aisément.*

ECLERSISSEMENT.

Vos amis n'ont-ils point de défauts ?
ne font-ils point de faute ? commandant
en parlez vous , ou plutôt ne les ca-
chez vous pas ? ne seriez vous pas
bien-aise que l'on ne les relevât point ?
fai-

faites à l'égard des défauts des amis des autres ce que vous voudriez que l'on fit à l'égard des défauts des vos amis?

Vos amis ne font ils jamais de fautes? ne disent ils jamais de choses répréhensibles? voudriez vous qu'on les racontât, qu'on les fit paroître dans tout leur jour? trouveriez vous bon qu'on ajoutât, & qu'on leur donât encore un ton plus ridicule?

Oui, mais le Monde ne traite pas mieux mes amis que je traite les amis des autres. A cela je repons qu'il n'est pas dit, faites à l'égard des autres & de leurs amis, ce qu'ils font à votre égard & à l'égard de vos amis, mais faites *ce que vous voudriez* qu'ils fissent.

Jusques là je ne vous demande que d'être équitable, je ne vous montre que l'équité, je vous la Découvre assez pour que vous la trouviez aimable. J'y ajoute encore une chose d'équité.

Croiez vous être sans défauts, croiez vous ne point faire de fautes? & ne dire jamais rien que de fort à propos, & quand vous ne vous trouveriez jamais

mais en faute, les autres en jugent ils toujours comme vous? ils se trompent je le veux, mais enfin ils trouvent qu'il vous manque quelque chose. Ils vous trouvent les uns vaine, les autres chagrine, les autres froide, les autres méprisante, indolante, les autres ennuyeuse du moins par certains jours. Il est difficile que l'on ne prène quelque fois de travers, & dans une mauvaise signification ce que vous n'avez dit qu'à bonne intension, & même en termes propres, & avec une expression juste. Il est difficile en un mot que vous ne fassiez jamais de fautes, mais il est possible qu'on vous en trouve, il est possible que vous n'ayez rien de ridicule, mais que l'on en croie voir en vous. Or seriez vous bien-aise que devant un grand nombre de personnes qui ne vous conoissent point, gens de beaucoup d'esprit & de beaucoup de considération on vous traduisit en ridicule, & que l'on vous donat de mauvaises impressions de vous?

Non direz vous, je le trouverois assez mauvais, & j'aimerois mieux qu'on ne parlât point du tout de moi en pareilles rancontres.

Ce

Ce seroient des Calomnies direz vous.

Je repons que ce ne seroient point des Calomnies, ceux qui parleroient ainsi parleroient comme ils pansent, mais ce seroient des médifances mal fondées.

D'ailleurs êtes vous bien seure de ne voir dans les autres que les défauts qui y sont, & de ne les voir jamais plus grans qu'ils ne sont? êtes vous seure d'être toujours assez en garde contre votre humeur, contre vos prévanfions pour ne jamais vous tromper sur leur chapitre?

Je vas plus loin, supposé que vous eussiez efectivement les défauts qu'on vous reproche & que vous le confusiez, ne seriez vous pas plus contente de ceux qui les taistroient, qui les cacheroient, qui les excuseroient, que de ceux qui feroient tout le contraire? pourquoi donq en user à l'égard des autres d'une maniere, dont vous ne voudriez pas qu'on en usât à votre égard? pourquoi n'en user pas dans ce qui leur est sensible comme vous voudriez qu'on en usât dans ce qui vous seroit fort sensible?

Tome XII.

B

Oui,

Oui, direz vous : *Mais il faudroit pour faire tout cela une grande perfection, il faudroit aimer tout le monde, il faudroit que tout le monde nous plût, & cela est impossible.*

Mais savez vous quelque chose de meilleur à faire que de vizer à cete perfection, & d'y vizer tous les jours? Vous pouvez même compter que les personnes douces & induljantes sont toujours traitées plus doucement que les autres, parce qu'ils ont de l'éloignement de nous blesser.

Cete bien-faisance gratuite est une des qualitez que nous donons à Dieu comme une perfection sublime, il aime les hommes, il aime à leur faire du bien, sans qu'on puisse dire avec exactitude que les hommes à qui il fait tant de bien, puissent jamais lui procurer aucun degré de bonheur.

Que pouvez vous imaginer de plus charmant que d'avoir à vivre parmi un peuple parfaitement bienfaizant, & parfaitement équitable, vous qui aimez l'ordre, la Paix, l'Amitié, la Justice, les plaisirs innoçans. J'oubliois à dire que les personnes pour

qui

qui l'on n'a d'abord que de la bonté viennent souvent à nous plaire par leur reconnoissance, par leur atachement, par leur aplication à nous faire plaisir, & que nous remarquons alors en eux des qualitez aimables que nous n'aurions jamais remarquées si nous n'avions pas commandé par leur faire du bien, *gratis*.

D'ailleurs les hommes changent tous les jours, ils acquièrent des qualitez qu'ils n'avoient pas. Les hommes sont des arbres qui ne produisent qu'à certaines expositions, & avec le tems, & souvant autant qu'on les cultive bien, ils ne produisent pas sur le champ, il faut atandre la saison qui dans les uns est tardive, dans les autres avancée.

Lettre sur le pardon des Injures.

Plus j'y pansé, Madame, plus je trouve qu'il est de votre intérêt de pardonner à Madame & de vous racomoder avec elle ; C'est qu'il y a des broüilleries qui ne font qu'aug-
manter.

Mais je n'ai point d'envie me direz vous de vivre avec elle comme je vivois, je ne la conoissois pas comme je la conois, & le moyen de me remettre à estimer une personne en qui j'ai remarqué de la mechanceté.

Je ne conois pas Madame . . . , mais je suis sur qu'elle n'a pas changé de caractère depuis que vous êtes broüillées, & qu'elle étoit aussi méchante quand vous la trouviez aimable, la seule différence c'est qu'elle n'étoit point méchante pour vous, qu'elle cesse donc d'être ingrate à votre égard, vous ne vous plaindrez plus de son injustice & de sa mechanceté, & vous lui retrouverez toutes les qualitez que vous lui trouviez & qui vous plaisoient lorsqu'elle étoit de vos amis.

Mais je ne la hai point, me direz vous, quoiqu'elle me fasse tout le mal qu'elle peut, & qu'elle ait toujours envie de m'en faire.

Ne vous trompez pas, Madame, vous la haïssez, nous haïssons ceux qui nous haïssent, jusqu'à ce que nous soyons aussi convaincus que ce sont nos défauts seuls qui nous font haïr
par

par les autres, que nous sommes convaincus que c'est nôtre mérite seul qui nous fait aimer.

Mais je ne lui veux point de mal me direz vous. C'est conténir sa haine, Madame, mais ce n'est pas cesser de hair, encore ne la contient on pas toujours.

Les ames vulgaires croient beaucoup faire que d'être un peu moins méchantes que les perſones qui leur font du mal. Ce ſentiment n'est pas aſſez élevé pour vous, il faut aler plus haut, Madame, il vous ſiéeroit mal à vous qui avez l'eſprit beaucoup plus éclairé de n'avoir pas auſſi l'Ame beaucoup plus élevée que le Vulgaire.

Mais que faire me demanderez vous pour changer mes ſentimens & pour faire changer les ſiens.

Je vous l'ai déjà dit, commandez par vous convaincre que vous avez le premier tort; Or qui a le premier tort, a tous ceux qui enſuivent, vous lui avez déplû & tout d'un coup vous l'avez trouvée aigrie contre vous; Vous ne ſavez pas comment vous avez eu quelque tort avec elle, mais enfin

il faut que vous lui ayez déplu, que vous lui ayez causé quelque déplaisir, quoique innosamant. Or c'est un tort que de déplaire, quoique vous n'en connoissiez pas le sujet, il est en vous. Car enfin ni elle, ni tout autre ne cherche point à être ofansé, à être blessé. Il y a donc un fondement, un sujet, & quelqu'il soit, & quelque impénétrable qu'il soit pour vous, il est en vous, & c'est plus votre faute de ne le pas apercevoir que la sienne d'en être blessée.

D'ailleurs quand je supposerois qu'elle s'est brouillée avec vous sans aucun sujet de votre part (ce qui n'est pas concevable) du moins vous avez depuis mérité par vos discours qu'elle demeurât brouillée avec sujet, vous n'avez parlé de votre conduite & de la sienne que pour vous justifier, je le veux, mais vous n'avez pas pensé que vous ne pouviez vous justifier sans l'accuser.

Commansez donc par avouer qu'il faut bien que vous ayez quelque tort, quoique vous ne soyez pas assez humble pour savoir en quoi, il consiste,

ste, vous l'avez fâchée. Or est il étonnant qu'elle ait des sentimens d'aigreur pour vous, pardonnez lui des sentimens que vous lui avez inspirez, quoique vous les lui ayez inspirez sans y panser. Si vous aviez imprudament marché sur le pied de vôtre chienne, & qu'elle vous mordit, ne la voudriez vous jamais révoir, ne lui pardonneriez vous pas la blessure que vous même vous vous seriez attirée?

Cela est bon & beau, me direz vous, mais quand je me ferai bien convaincûe que j'ai le premier tort, que je l'aurois avoué tout simplement, que je chercherai à lui faire plaisir, loin de réussir au racomode-ment elle, & même plusieurs de mes amis prandront cète conduite pour bassesse, & pour une timidité honteuse, j'en ferai plus méprisée, & je n'en tirerai aucun avantage.

Quand vous deviendriez fort humble & fort juste Madame, & encore beaucoup plus douce & plus généreuse que vous n'êtes, & que l'on ne le voudroit pas croire, auriez vous donq perdu vôtre pêne? une grande vertu

24 *Ouvrages de Morale*

vertu ne sauroit elle vous consoler d'un peu de gloire, quand cète gloire vous est refusée par des gens d'un aveuglement opiniâtre.

Mais Madame ne vous rebutez pas d'abord dans la conduite que je vous propose, & seurement elle réussira. Il est impossible que les premières aparances ne soient interprétées, parcequ'elles tiennent à d'autres aparances contraires qui ont précédé, mais par la même raison il est impossible que des aparences constantes & durables d'humilité & de générosité ne soient à la fin interprétées en bien, & par vos amis, & par vos ennemis. On doutera d'abord de vôtre sincérité, & de vôtre vertu, & qui est l'homme vertueux de la vertu duquel on n'ait point douté, mais à la longue on démêle l'homme vrai de l'hipocrite, personne n'a envie de se tromper en jugeant intérieurement de quelqu'un.

Madame de verra quels sont vos vrais santimans, quand ils seront tels que rien ne les démantira, elle verra que vous cherchez à vous racomoder

moder sincéremant , à meriter son amitié & son estime , & elle ne songera plus à vous nuire . C'est que nous sommes fort éloignez de vouloir nuire à ceux qui nous paroissent atantifs à contribuer à nôtre bonheur.

Il est vrai , Madame , que si vôtre humilité & vôtre générosité étoient feintes vous pouriez être découverte , & l'on n'auroit peut-être pas de tort d'acuser vôtre conduite de bassesse , mais Madame , ce qui sera vrai , ce qui sera grand paroitra toujours tel , & le paroitra d'abord à ceux qui ne seront point prévenus contre vous , & vos amis en sont du nombre.

Je dis plus , ce seroit une timidité très honteuse pour vous , si vous ne marchiez pas hardimant vers ce qui vous paroît le plus beau , & le plus parfait , de peur de paroître foible & inconstante à des yeux mal disposez pour en bien juger.

Plus vous deviendrez juste & bien-faizante , plus vous deviendrez indulgente & douce , & c'est seulement aux personnes douces que l'on promet une vie hûreuse sur la terre : *Faites du bien*

*bien à ceux qui vous haïssent. Benefacite
his qui oderunt vos. Telle est la seule
maniere vertueuse de se vanjer.*

REFLEXION POLITIQUE.

Un des plus importans statuts dont le Conseil des Coléges doit récomander la pratique aux Regens , & surtout aux Répétiteurs qui vivent avec les Ecoliers , c'est de leur faire pratiquer avec de *grands éloges* , & par des prix de vertu , le pardon noble & courageux des injures qu'ils reçoivent de leurs camarades.

ART. III. IMPORTANT.

PROPOSITION.

*Le désir de la distinction est à la vérité
une dépendance de l'amour propre ,
mais c'est un amour propre très estimable ,
& très aimable , lorsqu'il est
dirigé vers la plus grande utilité publique.*

ECLERSISSEMENT.

Quand l'on n'attend aucun plaisir
de

de la distinction on devient bien-tôt un peu sauvage, on ne cherche plus que son aise, ses comoditez, & l'on ne se mêle presque plus de rien, comme on ne tire plus rien de la société on n'y met rien, on cesse bien-tôt d'être bon citoyen.

Qu'on ne crie donc point tant contre l'amour de la distinction, s'il cause quelque fois du mal à la société, c'est qu'il n'est pas dirigé par la vertu.

La plus grande partie de la civilité, de la politesse, & de l'honêteté, vient ou du désir de la distinction entre pareils, ou de la crainte de la honte de passer pour mal élevé.

La complaisance, la libéralité, la magnificence, l'application aux arts, & aux affaires, la Justice des Magistrats, la bravoure de nos Officiers, l'humilité, & la passion de nos moines, la chasteté & la pudeur de nos Dames, tout cela nous vient du désir de la distinction, ou de la gloire.

Ce même désir nous donne de bonnes Comédies, & de bons Comédiens, de bons Operas. Ce même ressort mé-

ne un grand monde aux promenades des Tuileries , le comerce des nouvelles , les beaux ouvrages de sianse & d'esprit, presque tout vient de ce que les hommes souhaitent encore un peu plus de distinction qn'ils n'en ont.

Je sai bien qu'il y a de l'illusion dans le désir de la grande distinction, & de la distinction la plus pr  cieuze. Mais les illusions , quand elles sont fort utiles à la societ   , sont des illusions & des erreurs plus estimables que des véritez moins utiles pour augmanter nôtre bonheur. Les hommes à force de raffiner sur la solidité des plaisirs , à force de vouloir en bannir les illusions pouroient perdre une infinité d'avantages très réels que produisent ces illusions.

Ne combatons donq plus le désir de la gloire , ne combatons que les injustices où il peut conduire. Disons aux hommes qu'ils travailleroient en vain à ruiner en eux mêmes ce désir , & disons leur que quand il seroit en leur pouvoir de s'en défaire ils ne le devroient pas , à moins d'être assurez de remplacer la vivacité de ce désir
par

par une bienfaisance égalemant ardante, ce qui n'est qu'une chimere, car l'ardeur ne peut venir que d'un intérêt particulier de l'amour propre, c'est à dire le désir du plaisir actuel.

Le désir du plaisir de la distinction que procure la bienfaizante envers le publicq, est à la vérité un intérêt particulier, mais c'est un intérêt particulier vertueux, & l'intérêt particulier bien entendu qu'est ce autre chose que la vertu?

Difons aux hommes qu'ils ne feroient être heureux s'ils ne sont justes, & souvant un peu plus que justes, c'est à dire bienfaizans.

Difons leur qu'ils placent bien leur intérêt particulier, & qu'ils sachent bien démeler le plus petit du plus grand intérêt, qu'ils ne mettent pas en balance, par exemple, le plaisir de la vanjanse qui dure peu, contre les malheurs durables que s'atirent ceux qui se vanjent.

Difons leur qu'ils peuvent avoüer leur désir pour la gloire, mais qu'ils aiment la gloire d'être justes & bienfaizans, & qu'ils prennent garde de dé-

détruire leur gloire par le trop d'avidité d'en acquérir, & par le trop de crainte d'en perdre quelque chose.

Aprenons leur à distinguer la gloire précieuse que donnent la politesse, la prévenance, la pitié, la libéralité, & les autres parties de la bienfaisance, & à mépriser ces gloires communes & méprisables que nôtre intérêt mal entendu met dans les diverses magnificences, bâtimans magnifiques, meubles magnifiques, équipages magnifiques, tables magnifiques, tandis que les magnifiques sont mesquins dans leurs aumones, dans les secours qu'ils donnent à des gens de mérite.

REFLEXION POLITIQUE.

De là il suit que le désir de la gloire est à la vérité un amour propre, un intérêt particulier, mais qu'il est très estimable lorsqu'il est dirigé par la vertu vers la plus grande utilité publique.

De là il suit que le Conseil de l'éducation ne sauroit trop recommander
aux

aux precepteurs des ecoliers le désir de se distinguer antre leurs pareils par les talans utiles à la patrie, par toutes les parties de la justice anvers leurs parans & leurs voisins, & par toutes les parties de la bienfaizanse anvers eux & anvers le publiq, & surtout par le pardon des injures, par les prévenances ou civilitez, & par les services, & les bons ofices, leur mettre toujours devant les yeux des prix à qui deviendra plus honête ecolier, afin qn'après l'éducation ils disputent antre eux comme Caton, à qui deviendra citoien plus estimable, & convive plus aimable & plus désirable.

ART. IV. *IMPORTANT.*

PROPOSITION.

Vérité importante pour la pratique : Plus nous nous randons justice, moins nous trouvons de gens injustes anvers nous.

ECLERSISSEMENT.

C'est le plus souvant nôtre injustice qui nous fait paroître les autres si injustes. Nous condanons souvant durement

remant dans les autres les axions que nous ferions à leur place. Nous accusons comme honteuse la conduite des autres, lorsque nous la tiendrions si nous étions dans les mêmes circonstances.

L'Homme juste est fort indulgent, parceqn'il fait mieux qu'un autre qu'il a souvent besoin d'indulgence, nous apersevons facilement ce qui nous déplaît dans les autres, mais nous ne nous apersevons pas avec la même facilité de ce qui leur déplaît dans nôtre condnrite, dans nos manieres, dans nos opinions, dans nos discours, & voilà la principale source de nos injustices. Il faut de fréquens retours sur soi pour les apersevoir, & malheureusement dans nôtre éducation on ne nous a pas donné par des répétitions fréquentes cette habitude a ces salutaires retours sur nous même. On s'est contenté de nous enseigner par d'autres habitudes des choses incomparablement moins utiles au bonheur de la vie.

Il faudroit, pour mieux prouver la proposition, en faire diverses applications.

A R-

ARTICLE V.

Indiscrétion Corrigée.

Du Regne de Louis XIII. Madame Grotius Ambassadrice de Suède étoit assise au cercle de la Reine, son fils étoit derrière les Dames avec les courtisans. Un jeune françois, sans le conôître lui adressant la parole, *Qui est cete grosse truye, lui dit-il, qui est à la gauche de la Reine.* Monsieur, lui répondit le Suedois, *c'est l'Ambassadrice de Saède, la mere du petit cochon qui à l'honneur de vous parler.*

Je vous rands tres humbles graces Monsieur, dit le françois, *d'avoir si poliment satisfait ma curiosité & corrigé mon indiscrétion.*



ARTICLE VI.

PROPOSITION.

Il seroit à souhaiter, que les Auteurs qui ont de la force & de la pénétration passent mieux choisir qu'ils ne font les matières les plus utiles au bonheur des hommes.

ECLAIRSISSEMENT.

On convient assez en Europe que les gens d'esprit de la Nation françoise réussissent dans les ouvrages qui produisent des plaisirs prézans & passagers. On leur passe leur supériorité dans le frivole, mais on leur dispute, & avec quelque fondement, leur supériorité & leur goût pour les ouvrages solides & importans. On dispute à la Nation ses progres dans la sianse du Gouverneman, qui de toutes lez sianfes humaines est cépendant la plus importante & la plus utile.

Il est vrai que plusieurs de nos Auteurs agréables n'ont en partaje que

l'agrément de l'Esprit, & que peu d'autre eux ont la pénétration & la force qui sont nécessaires pour certains ouvrages importants. L'esprit d'agrément a l'art de cueillir sur tous les objets l'agréable qu'il trouve sur la seule superficie des objets, à peu près comme les abeilles cueillent du miel sur la surface des fleurs, même amères. Cet esprit d'agrément est à la portée des femmes d'esprit, quelques unes y réussissent, il y a quelquefois parmi ces esprits d'agrément des Auteurs qui ont de la pénétration & de la force pour aler jusqu'à l'utile.

Ce n'est donc pas que les François naissent sans goût & sans discernement pour ce qu'il y a de plus utile, de plus important, de plus durable, & de plus précieux; mais il ne faut pas desavouer que nous nous arrêtons peut être un peu trop au curieux, au frivole, à l'agréable, & que par conséquent nous ne nous arrêtons pas assez à faire des découvertes du côté du plus utile.

Ce n'est pas que nous manquions

36 *Ouvrages de Morale*

de genies trez capables de faire de grans progrez dans les diférentes parties de la Politique , mais ce défaut vient de diférentes causes.

La première est nôtre mauvaife Education qui dure depuis les fiècles d'ignorance. Nos Regens d'un côté négligent de donner aux enfans de fortes habitudes à observer la justice & la bienfaizance , c'est à dire à estimer au dessus de tout ce qu'il y a de plus estimable dans le monde , & de l'autre , parmi les fianfes utiles aux hommes , ils ne sonjent pas assez ni à comparer l'utilité de chaque fianse antre elles , ni à donner la préféranse , & une grande préféranse à la fianse du Gouverneman pour augmenter de beaucoup le bonheur de la Nasion , & c'est particuliéremant de la mauvaife Education que nous vient nôtre peu de discernemant sur ce qu'il y a de plus estimable parmi nos ouvrages d'esprit.

La seconde cause sur nôtre mauvais discernemant sur les ouvrages les plus préseux , & les plus estimables : C'est le défaut de bonne constitution
dans

dans diverses parties de nôtre Gouverneman. Nous avons des Academies pour l'Eloquance, pour la Poësie, pour les medailles, pour les inscriptions, pour les autres monumans antiques, pour les détails de l'Histoire ancienne, & pour des sciences, & des arts ou l'on vise beaucoup plus à satisfaire nôtre curiosité qu'à nous procurer une grande utilité. Mais nous n'avons ni Professeurs du droit public, ni Professeurs de politique, ni conferances, ni Academies politiques, nous n'avons pas même parmi les Ecclesiastiques assez de conferances sur les moiens de pratiquer, & de faire mieux pratiquer aux autres la justice & la bienfaisance pour plaire à Dieu.

De là vient nôtre mauvais discernement sur le véritable prix des ouvrages. Les Ecoliers qui sortent du Colege trouvent dans le gros du monde ou ils antrent, que ceux qui se sont appliquez au genre curieux & frivole ont pris, pour ainsi dire, la première place destinée aux esprits solides. Ainsi les mauvais estimateurs qui sont

C. 3 cepan-

cependant le grand nombre dans toutes les professions, dans tous les ordres, dans toutes les sociétés, & surtout parmi les femmes, donnent la première place aux ouvrages d'esprit qui les amusent, qui les divertissent, & qui leur procurent des plaisirs faciles & passagers.

Tels sont les arbitres du discernement sur la valeur des ouvrages d'esprit. Or peut on atandre que le grand nombre d'esprits supérieurs de la Nation tournent leur application d'un autre côté que du côté du curieux & du frivole, tandis qu'ils n'auront que de pareils arbitres du beau & du bon.

Nous courons jeunes avec empressement vers la réputation, & par conséquent vers tout ce que nous voyons estimé par le grand nombre, parceque nous ne conoissons pas encore alors la valeur de ces nombreux estimateurs du mérite, & que l'on suit d'ordinaire dans un âge plus avancé le parti que l'on a pris jeune, sur tout lors qu'on le voit approuvé de la multitude, il n'est pas étonnant que

que le commun de nos Auteurs ne visent pas à se distinguer antre les gens de bon esprit qui sont pourtant les seuls bons estimateurs du mérite.

Je n'attribuë pas ce défaut à la Nation Françoise en particulier, c'est un défaut commun à la nature humaine, & je croi que l'on ne doit pas plus l'imputer à nôtre Nation qu'aux autres Nations, nous ne sommes encore en Europe, pour ainsi dire, que dans l'adolescence de la raison. Or que font les jeunes gens de dix-huit ans, ne donnent ils pas presque tous une grande préférence aux plezirs presans & passagers, ne negligent il pas tout ce qui est utile, & ce qui est de plus utile, c'est à dire tout ce qui peut contribuer soit à diminuer leurs maux, & ceux des autres, soit à augmantes le nombre & la grandeur de leurs plezirs avenir, & des plezirs de leurs concitoiens.

Or de nôtre peu de discernement pour le bon & pour le beau durable, il est arivé que nos trois Academies, soit pour l'éloquance, soit pour les conoissances de l'antiquité, soit

pour les connoissances de la Nature, & les autres petites Academies subalternes se sont tournées naturellement beaucoup plus vers les plaisirs prezans, vers les agrémans, & vers la pure curiosité que vers les avantages, & vers les plaisirs fûture de la Nation, vers le frivole que vers le solide.

Je conviens qu'il est à propos de procurer aux autres des plaisirs passagers, mais la perfection consiste à joindre l'utile à l'agréable, & à préférer le plus utile au moins utile, & à procurer en même tems les plaisirs du prezant, & les plaisirs de l'avenir.

Un voïageur qui écrit ses voïages, ou tout autre écrivain qui nous peindra vivement & exactement les mœurs, les loix, & le gouvernemens d'une Nation etranjère satisfera nôtre curiosité & nous procurera par conséquent dans nôtre lecture un plaisir prezant, mais s'il nous fezoit remarquer en même tems d'un coté les avantages qui manquent à cete Nation & que nous avons, & de l'autre les avantages que cette Nation a sur nous; avec
les

les moiens de les avoir comme elle, il est évidant qu'un pareil Auteur nous seroit beaucoup plus utile, sans en être moins agréable, parcequ'il nous doneroit des vuës, soit pour gouter encore davantage le bonheur de nôtre société, soit pour augmanter encore ce même bonheur.

Un Ecrivain qui nous contera nettement comment se gouvernoient nos Anciens en telles affaires, en telles occasions, satisfera nôtre curiosité, mais il seroit plus utile à nôtre raison & à nôtre Nation, s'il ajoutoit à son Histoire des observations pour nous faire sentir le progres que la raison a faite parmi nous. Or voila la portion de solide que les bons esprits demanderoient des Auteurs dans chaque ouvrage curieux que composent nos Académiciens.

Je ne disconviens pas que pour faire ces observations fines sur le genre solide, pour les bien écrire & pour en bien démontrer l'utilité il ne faille encore plus d'esprit, & de bon esprit que n'en ont, ou plutôt que n'en montrent ceux qui se contentent

C 5

de

de nous donner des observations bien choisies sur le genre curieux, ils pourroient aussi avec un peu de meditation devenir observateurs très délicats sur les choses les plus utiles, & contribuer ainsi à perfectionner le bon esprit dans leurs lecteurs apres les avoir bien amusez par leur tradition.

Ces observations de l'esprit solide seroient tantôt dans le corps de son ouvrage quand elles ne sont pas longues, tantôt séparément à la fin de l'ouvrage quand elles seroient plus importantes, & quand elles demanderoient plus d'étendue. Je demande donc que l'Auteur nous fasse apercevoir du progres que nous pourrions faire par tels ou tels autres moïens.

De pareilles observations, outre le plaisir prezant qu'elles procureroient, perfectionneroient de beaucoup à la longue & nôtre Raison, & nôtre Gouvernement. C'est ainsi que les Ecrivains de choses curieuses pourroient devenir beaucoup plus utiles à leur Patrie sans cesser d'être très agréables à leurs lecteurs.

Avec cete methode la plupart de
nos

nos bons écrivains ne passeroient pas seulement pour gens d'esprit, mais encore pour gens de bon esprit, d'esprit solide, & pour bons estimateurs de choses. C'est ainsi qu'ils auroient un jour la gloire d'excéler autant sur les autres Nations dans le genre solide que dans le genre frivole. C'est ainsi qu'ils feroient cesser le reproche que l'on fait aux Auteurs de nôtre Nation, de n'excéler que dans le frivole, & dans la curieux.

ARTICLE VII.

Sur la sagesse de Marc Antonin.

Marc Antonin tenoit la Philosophie presque antiéremant de ses réflexions & de ses raisonnementans.

Les raisonnementans sages ne conduisent à la pratique de la vertu que lorsqu'ils sont passez avec le tems, & avec les répétitions fréquentes en maximes de conduite, mais ce qui conduit le plus à cete pratique vertueuze c'est le temperament. C'est une sorte de plézier que l'on sent à faire mieux que ses pareils

reils. Il est vrai que ce même plaisir conduit aussi à faire des reflexions conformes à la pratique de la vertu, & que ces reflexions nous fortifient un peu à leur tour dans nos fantimans & dans nôtre gout, mais en vérité bien peu. Il n'arrive guères que nos anciennes réflexions, si elles ne sont habituelles & journalières, nous retiennent dans nos anciens fantimans, les nouveaux l'emportent, & nous commençons à faire de nouvelles réflexions qui s'acomodent avec ces nouveaux fantimans, & avec nôtre nouvelle conduite.

L'Habileté du Sage, c'est d'établir cete conformité antre sa maniere de voir, & sa maniere de sentir : C'est de faire en sorte que l'esprit, au lieu de combattre le cœur, trouve des raisons pour le justifier & pour le louer de son changement en bien.

Nous n'agissons que par la crainte du mal, ou par l'espérance du plaisir. Or nos réflexions ne nous servent guères dans nôtre conduite, qu'autant qu'elles peuvent réveiller en nous ou les craintes des maux, ou les espérances

rances des plezirs à venir , il faut avoüer qu'elles y peuvent quelque chose, mais pas tant qu'on diroit bien, à moins qu'elles ne soient passées en fortes habitudes.

Antonin étoit de ces gens dont les goûts sont peu vifs & dont le plus vif est l'envie d'être distingué.

L'Amour de la justice & de la bienfaizance lui parut un bût ou il pourroit toujours monter , & sans craindre d'obstacles de la part des hommes il gouta la vertu, la pratique, & puis raisona.

Je n'entans pas la plupart de ses raisonnementans. Il y a de l'obscure & beaucoup de vague, ainsi ils ne sont point concluans pour moi, peut-être est-ce la faute du Traducteur.



ARTICLE VIII.
PROPOSITION.

Les maux sont unis à des biens, & les biens sont ordinairement unis à des maux.

ECLERSISSEMENT.

- Les maisons bâties sur des hauteurs ont l'air pur, & de belles vuës, mais elles n'ont point d'eau, & sont trop exposées aux vents, chaque comodité a son incomodité.

Dans les vallées il n'y a point de vuës, l'air y est moins pur, mais l'on y a de l'eau en abondance, & l'on y est à l'abri des vents. Chaque incomodité a sa comodité.

Si un apartement est fort clair, il sera trop aisé à pénétrer par les chaleurs de l'Eté, & par le froid de l'Hiver, mais si les murailles en sont épaisses comme dans ces vieux Châteaux, & les jours petits, & un mot s'il est sombre & obscur, il sera frais en Eté, & chaud en Hyver.

Il n'est pas possible d'acorder la grande régularité des dehors avec la grande commodité des dedans.

Il manque à Paris les hyvers de Provence, & en Provence il manque les autones de Paris, & cent sortes de commoditez qui sont en abondance à Paris.

Celui qui dans une petite fortune ne se trouve que peu d'amis, est sûr au moins que ce n'est qu'à son merite qu'il les doit. S'il est peu connu il en est moins observé, & n'en est que plus libre. S'il n'a pas assez de pouvoir pour se faire craindre, il en est moins hay, & plus en seureté. S'il n'a point de flatteurs il aperçoit plus aisément la vérité, s'il n'a point ce grand nombre de divertissemans, il en est plus sensible au plezir de la raison, il n'y a point de fortune qui n'ait ses avantages & ses desavantages.

Les Grans, les Princes ont à la vérité le plaisir de pouvoir faire beaucoup de plaisirs, mais la plupart n'ont pas ce gout-là, & puis tant de gens s'ampressent à les servir que la plupart de leurs bienfaits ne passent que pour des récompenses.

Les

Les Richesses multiplient les affaires, le crédit attire les importuns, le mérite connu pousse dans les emplois, mais les emplois ôtent le loisir, & donnent des soins & des ambaras.

La vie tranquille a ses langueurs, ses ennuis, ses insipiditez, la vie de plaisir a ses vuides si terribles à ceux qui n'ont qu'à se divertir, & qui ne sont occupez que de riens.

La vie de faveur a ses dégouts, & ses inquiétudes. Les favoris ont le plaisir d'être plus regardez, leur vanité est plus souvent satisfaite, mais ils sont plus exposez à l'anvie, & plus de gens peuvent profiter de leur ruine. Il est vrai que l'on a pour eux beaucoup plus d'égards, mais ils n'en sont que plus sensibles aux contradictions, & les moindres opositions les incomodent, & les blessent; il n'y a point de fortune, il n'y a point de vie qui n'ait ses desavantajes.

Le pirate n'est point sans bravoure.

L'avare est diligent.

Le Brusque a de la naïveté.

L'inpoli a de la sincérité.

Le

Le Colère servira son ami avec chaleur.

L'ambisieux habile, a de la complaisance.

Le paresseux trouble moins de gens.

Le volage oublie les injures.

Le défiant a sa prudence.

Le vain sera magnifique.

Celui qui est injuste à ses créanciers
sera libéral aux étrangers.

Le fourbe est un homme nécessaire
aux Ministres.

L'yvrogne aura de l'humanité.

Il y a telle folie qui est bonne à
rendre hûreux.

La fierté exempte de la flatterie
basse.

La témérité fait réussir les entreprises
trop hardies.

Le timide ne se fait point d'affaires.

Le prodigue aime à faire plaisir.

L'homme dégouté en plait d'avant
taje à ceux qu'il goute.

L'inquiet cherche plus & trouve
plus.

L'indiscret & le médizant plaisent
aux dépans d'autrui.

L'opiniâtre a de la constance.

L'inconstant a de la flexibilité.

Qui juge mal du prix des choses n'en est que plus propre au comerce, il ne contredit presque personne, parce qu'il juge comme le peuple.

Celui qui a ruiné ses affaires en devient plus traitable.

Le stupide ne s'inquiète point de l'avenir.

L'esprit confus ne trouve rien de difficile à croire.

L'esprit borné croit voir les bornes de tout.

L'esprit superficiel se promène par tout & ne se fixe nulle part, il ne met guères de différence entre mérite & mérite, aussi se passe-t'il aisément de ce qu'il y a d'excélant, parce qu'il le confond avec le médiocre.

Qui a du dégoût pour son domestique en plaît d'avantage dans le monde parce qu'il s'y plaît.

Qui se déplaît dans le monde se trouve à son aise chez lui.

Les gens de plaisir n'ont point de procès pour les préférences, & ne tiennent pas à rigueur sur les respects qu'on leur doit.

Les esprits qui ne voyent que par les yeux d'autres ne seront pas chefs d'hérésies.

Les superstitieux ont un frein que les impies n'ont point.

La nonchalance fait vivre tranquillement.

Ceux dont le gout est grossier ne sont point ofensez de ce qui ofense les gens délicats.

L'ignorance laisse plus de connoissances à désirer.

Enfin il y a peu de défauts qui ne soient joints à des qualitez avantageuses.

Plus on est sage, moins on rencontre de Sages.

Plus on a l'esprit juste, plus on voit de faux raisonemans.

C'est le plus honête homme qui trouve le plus de cœurs mal faits.

Ceux qui savent le mieux vivre sont les plus exposez à sentir les impertinances des autres.

Le Grand est ordinairement doublé de rude & de seq. Les actions des premiers Romains sentent le rude.

52 *Ouvrages de Morale*

Les ouvrages de Michel-Ange ont du dût.

L'esprit de Mr. Descartes Grand, mais dût & seq.

Le joly ne se trouve qu'avec le petit témoin, les manieres des enfans, le bon air des gens du monde, la politesse des femmes, & leurs agré-mans.

Au beau manque l'agréable, a l'agréable le beau.

Le gout du champêtre a son merite, le gout du régulier à le sien.

Le gout des beautez de l'art diminue le gout des beautez simples & naturelles.

La solitude sert à rectifier l'esprit, mais il s'y rouille & s'y assoupit faute d'exercice.

Dans le monde l'homme est plus remué, mais les sens & l'imaginasion y sont plus exercez que l'esprit, & l'esprit que le cœur, & le cœur même se trouve par les exemples & par les coutumes plus panché au mal qu'au bien, & porté vers le petit que vers le grand.

Le grand savoir ne se trouve gué-
res

res avec l'esprit poli , vif , agréa-
ble.

L'esprit poli , aisé , est rarement
profond.

L'ansanse a ses agrémans , la jeu-
nesse à sa beauté , la vieillesse a sa
grandeur , & sa dignité.

Chaque age a ses vertus , chaque
age a ses défauts.

Chaque age a sa santé , chaque age
a ses maladies.

Chaque age a ses plaisirs , chaque
age a ses déplaisirs.

Chaque vertu demande une certai-
ne disposition de corps , une certaine
chaleur , une certaine quantité & qua-
lité de sang qui n'est pas propre pour
un autre vertu. Il n'est pas possible
par exemple d'avoir en même tems les
fibres du cerveau délicats & grossiers ,
laches & rudes , les tuyaux pleins &
demi pleins , le sang chaud de cinq
dégrez , & chaud de six , d'avoir en
même tems le tiers & le quart de fleg-
me dans la composition du sang. Or
toutes ces diféranfes causent diférans
caractères qui ont tous leurs beautez ,
& leurs défauts.

La prudence demande une certaine attention continuelle qui ne peut se trouver avec les agréables faillies des jeunes gens. Ainsi les gens de plaisir sont rarement prudents.

Le zèle pour la vérité & pour la régularité ne s'acomode guères avec la douceur & l'indulgence.

La curiosité qui est un amour de la lumière occupe quelque fois tellement l'ame qu'elle n'est presque point sensible aux choses qui regardent les sentimens du cœur, & les délicatesses du goût.

Les vertus sont souvent opposées aux vertus, les bonnes qualitez de l'esprit aux bonnes qualitez de l'esprit, les bonnes qualitez de l'intelligence opposées aux bonnes qualitez de l'imagination.

Les personnes sincères sont rarement discrètes, & le même flegme qui fait la discrétion fait souvent la dissimulation.

L'amitié vive fait que pour des personnes que l'on aime, on s'intéresse souvent aux dépans d'autrui & l'on commet quelque fois des injustices,

& des violances pour ses amis, que l'on auroit honte de commettre pour soi, comme si l'amitié n'étoit pas un vice lorsqu'elle nous porte à l'injustice, le tempérament d'amitié est souvent le même qui fait l'esprit de parti, aussi la plupart des amis sont partiaux & injustes.

La confiance a de l'inprudence, la prudence a de la défiance.

L'extrême complaisance ne s'accommode point avec l'extrême sincérité.

Les gens trop civils incommodent, on craint de passer chez eux pour incivils.

L'attention aux plus petites bienfaïtances ôte l'attention pour des choses plus essentielles.

L'osiosité est la vertu des personnes inquiètes, elles sont capables d'une infinité de petits soins dont un esprit profond n'est point capable.

La clémence blesse les personnes zélées pour la discipline.

Il manque quelque fois à la douceur quelque chose de piquant.

L'indulgence qui est une vertu entre personnes sages & raisonnables devient

un défaut avec des fous & des enfans , lorsqu'on est en droit de les corriger.

Les Ministres dont l'accès est facile ne savent combien leur tems est cher , & l'économie du tems ne s'acomode pas avec la grande affabilité.

La pitié qu'ont les femmes & le commun du peuple n'est pas une vertu qui convienne au Magistrat & au Général d'Armée, il faut qu'il renonce à cete vertu , à cete pitié , & il est contraint de faire tuer & massacrer des hommes pour éviter le massacre de ses concitoyens. Il n'y a point de pitié pour les scélérats , parce qu'il a pitié des gens de bien qu'ils opprimeroient. Il n'a point de pitié des ennemis de son pays , par une pitié plus raisonnable qu'il a pour ses compatriotes.

La tristesse qu'on a de la mort de ses amis prouve que la raison peut biens moins sur nous que l'imagination.

Les personnes généreuses sont sujettes à négliger trop les petits devoirs.

Les personnes polies gâtent les autres , elles cèdent trop souvent.

Les

Les gens de la Cour n'ont point de machines pour gouverner les personnes desintéressées, ils ne sauroient qu'en faire, ils n'ont point de chaines pour les atacher, & cela est incomode.

Il est à propos d'être desintéressé, mais il ne faut être à charge à personne, & la plupart des gens qui n'ont pas assez de soin de leurs affaires deviennent incomodes à leurs amis.

L'humilité des uns fait les autres suberbes.

La libéralité envers les étrangers ampêche souvant qu'on ne soit juste envers ses domestiques & sa famille, la magnificence ôte les moyens d'exercer la libéralité.

L'amour de la justice fait que l'on hait les injustes au lieu de se contenter d'hair les injustices.

La fidélité des sujets est quelque fois oposée à la fidélité d'ami.

La fidélité du secret engage à une atantion bien contraignante, & nous fait manquer à d'autres devoirs.

La reconnoissance que nous avons peut nous rendre trop délicats sur l'ingratitude des autres.

Le pouvoir que l'on a sur ses passions, cete modération qui vient du tempéramant ne permet pas de désirer avec assez d'ardeur le succès des grandes antreprises.

Les hommes qui parlent & qui pansent d'eux mêmes modestement ne sont pas tous propres aux grandes antreprises, il faut un peu de présomption en certaines ocasions.

Ceux qui ont de la hardiesse & de la présomption en ont même ailleurs que dans les grandes antreprises & alors elle sied mal.

Les personnes qui ont de la pudeur sont fort incomodes parmi ceux qui n'en ont point, la pudeur est un gout d'éducation ou de tempéramant délicat, je l'estime, mais je sai bien qu'il n'est pas à propos d'en incomoder personne, il y a des gens qui aiment l'odeur du fromage pourri, il ne faut pas leur insulter sur leur gout.

La modestie dans la dépense est une vertu, mais quand elle est à un haut pointt elle demande tant d'atansion qu'elle ampêche l'ame de se trouver ailleurs, & dans ce sens-là il n'y a point

point de vertu qui ne puisse nuire à une autre vertu, comme il n'y a point d'art & point de sianse, qui lorsqu'on veut les savoir en perfection ne nuisent aux autres arts, & aux autres sianfes. Le cœur de l'homme est borné comme son esprit.

La vaillance est pour l'ordinaire soutenue de l'humeur colere. Il y a quelque fois une forte de mépris pour la vie qui vient d'indolence & de desespoir.

Il y a des morts volontaires qui marquent plus de foiblesse que de force. Caton ne pût supporter la vie de Cesar vainqueur, il aimait mieux mourir.

Le magnanime fait estimer grand ce qui est grand, & petit ce qui est petit, il fait les grandes choses, mais il néglige ordinairement les petites, il n'a pas l'esprit d'exactitude, ce qui est hors de la vie des hommes ne lui paroît pas de moindre prix que ce qui est fort éclatant, mais comme il est accoutumé à juger des choses en elles mêmes, il ne leur fait pas assez de justice, en ce qu'il ne pas assez

sez d'égard à ce qu'elles sont estimées.

Le mépris des richesses est ordinairement joint à une espèce de chagrin contre les riches.

Ceux qui souffrent passamment les injures les souffrent sans sentir d'émotion, ou plutôt ne les sentent presque point, elles ne sont point injures pour eux, & cette insensibilité pour les maux ne se rencontre point sans indolence, & sans indifférence pour la plupart des plaisirs.

La passion à l'égard de la douleur est un secret pour la diminuer, ou du moins pour ne la point augmenter c'est de pouvoir la souffrir sans s'en plaindre, & sans en faire souffrir les autres, mais l'attention qu'il faut pour cela occupe l'esprit tout entier.

Les personnes constantes sont presque toutes opiniâtres, c'est qu'il est impossible qu'elles soient toujours assez heureuses pour prendre toujours le bon parti. Or il n'y a que la bonté du parti qui distingue la constance de l'opiniâtreté.

La gravité est plus faite pour soi
que

que pour les autres, j'aimerois assez des mœurs graves sans gravité. Cete bonne qualité incomode la moitié du monde, c'est à dire les étourdis, elle les tient dans une espèce de respect contraignant.

Les gens d'un esprit ferme ne s'avisent pas de toutes les précautions dont s'aviseroient les gens timides.

La franchise, & la loyauté exposent trop l'homme de bien aux mechans, elles viennent souvent de paresse.

Il y a des gens si scrupuleux sur l'équité qu'ils n'osent se faire justice sur ce qu'ils valent, & qui de peur de se tromper jugeroient presque toujours contre les intérêts de leurs amis, si leurs procez étoient remis à leur jugement.

L'amour du bien public, le zèle pour sa patrie fit commettre à Brutus une cruauté.

Les personnes tranquilles insultent pour ainsi dire aux tempéramens vifs & sensibles des autres.

La sévérité fait peur & fait hair la vertu.

L'hom-

L'homme discret est dans la contrainte, & passe souvent pour dissimulé.

Les gens assidus au travail & à un travail réglé rétrécissent souvent leur esprit.

La docilité dégénère quelque fois en inconstance: C'est qu'il n'y a que le bon parti que l'on prend ou que l'on quitte qui détermine à juger, si c'est docilité ou inconstance, c'est toujours la même facilité à changer, il est rare d'être assez heureux pour changer toujours en faveur du bon parti.

Ceux qui savent mettre le vrai prix à chaque vertu ont ordinairement plutôt l'esprit délicat que le cœur sensible.

Ceux qui ont le plus de réputation sont quelquefois ceux la même qui en amassent & qui la conservent avec le plus de soin, ils en sont avares, ceux qui la négligent font tort à leurs amis, ceux qui sont si appliqués à en faire un bon usage sont trop contrains & sont plus en peine d'en acquiescir que d'amasser du mérite.

L'amour de ses enfans est louable,
mais

mais il partage trop le cœur, & souvent on les aime plus qu'ils ne méritent.

La liberté d'esprit est une force de l'ame qui est à craindre, en ce qu'elle réjetant toute sorte d'assujettissement elle fait qu'on n'a pas assez d'attention aux traditions humaines, qui quoiqu'elles soient fausses en la plus grande partie ne l'aissent pas souvent d'avoir quelque chose de vrai, & de fondé.

Les personnes gayes sont montées d'un ton trop haut pour les personnes sérieuses & agées, elles ne sont pas propres non plus aux sentimens de Religion qui sont la plupart sérieux & tristes, elles seroient propres à la Religion des Anciens Grecs, où il y avoit beaucoup plus de fêtes, & de réjouissances publiques.

Les personnes simples n'entendent point assez les finesse des fins.

Les hommes curieux poussent souvent la curiosité jusqu'à l'extravagance, & jusqu'à négliger des choses très-importantes pour des bagatelles, ils se remplissent tellement la tête de leur
su-

sujet qu'il n'y a que ce qui y a raport qui leur paroisse important.

L'Economie demande une si grande atension qu'il est difficile de ne s'en pas trop ramplir & de ne pas outre-cete vertu, elle touche à l'avarice.

Celui qui se plait dans son domestique & qui en est tout occupé est à charge au reste du monde, comme le reste du monde lui est à charge.

Si vous voulez mener une vie cachée, gare l'ennuy & l'insipidité, elle est trop uniforme & trop peu variée, l'ame s'y rouille, & ne s'y exerce pas assez.

Les personnes qui ont le gout si délicat sont trop difficiles à contanter, elles en souffrent.

La justesse d'esprit ne se trouve guères avec l'esprit d'invention.

Les esprits propres à approfondir sont rarement polis, ornez & propres au comerce.

Les intelligences vives sont sujètes aux jugemens précipitez.

La facilité à concevoir rend l'homme paresseux, & l'ampêche d'étudier.

Les

Les esprits sublimes ne sauroient quasi se proportionner avec ceux à qui ils ont a faire. Il les croient tous également capables de raison.

La nêteté d'esprit est fort propre pour enseigner, mais elle acoutume l'esprit à une si grande exactitude que cela l'ampêche de prandre l'effor, & de tenter de routes nouvelles & inconnues.

L'étanduë d'esprit est oposée à la profondeur. Ce que l'on met en large on ne peut le mettre en profond. Nôtre atansion est bornée. Et qui vise à savoir également de tout ne fait jamais aucune fianse à fonds.

L'ordre & la simétrie de l'esprit sont oposées à ces hûreux caprices, à ces grotesques, a ces morceaux hardis & irréguliers qui ont leur beauté.

La Gentillesse d'esprit ne s'acomode point des reflexions profondes, elle est tournée du côté des choses particulières & communes, dont elle fait faire des peintures vives & naïves, ce ne sont jamais des vuës générales ni des fantimans sur les grandes choses.

Les esprits féconds sont rarement justes ils produisent bon & mauvais, & n'ont pas le gout assez délicat pour en faire le discernement, aussi ils donnent l'excellent & le médiocre pour le même prix.

Les esprits fins & subtils sont sujets à diviser tellement leurs sujets qu'ils s'embarrassent faute de termes & tombent dans des contradictions, & dans des obscuritez impénétrables; Voilà les esprits Metafiziques qui avec tout cela ont le bonheur de mépriser souverainement toutes les autres espèces d'esprits.

Les esprits atantifs sont bien plus propres à panser qu'à parler, à apprendre, qu'à enseigner, ils sont un peu trop sérieux, & trop peu superficiels.

L'esprit de discernement a ses bornes. Qui a du discernement dans les affaires n'en a pas dans les arts ou dans le comerce du grand monde.

L'esprit hardi est ordinaiement téméraire, il aime les paradoxes, il fait des découvertes, mais comme il est propre à tirer la vérité du fond du puits,

puits, il est capable de donner dans des extravagances & de croire y trouver fonds, il est capable de bâtir sur des fondemens fort peu solides.

L'esprit ferme est rarement docile.

Les goûts poussés à certain point de perfection se poussent les uns les autres, l'homme n'est pas capable de tous.

La Poésie & les Mathématiques ne se rencontrent guères ensemble.

Les goûts du comique & du tragique quand ils sont au plus haut degré sont très opposés.

Le goût de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ne s'accommode guères au goût des Reflexions.

La musique ne tente guères un métaphysicien.

L'opéra ne s'accorde guères avec les idées tristes des pénitens.

Le bon est souvent doublé du mauvais, le mauvais doublé du bon, le vrai est souvent doublé du faux, l'histoire d'un fait faux, est souvent fondée sur quelque chose de vrai.

Le proverbe dit : à quelque chose

68 *Ouvrages de Morale*

malheur est bon. Ce même proverbe devroit ajouter : A quelque chose bonheur est mauvais.

ART. IX. *IMPORTANT.*

PROPOSITION.

Quiconque n'aura pas le secret de faire usage d'un petit revenu sera toute sa vie Esclave.

Serviet æternum qui parvo nesciet uti...

Horac :

ECLERSISSEMENT.

Il s'en faut bien que les hommes ne sentent la vérité de cete sentance, & entre ceux qui la sentent, il y a une grande distance de leur maniere de la sentir.

Serviet : Véritable servitude, avoir des assiduez, des complaisances pour ceux de qui on espère. On n'a plus la même liberté de penser, & de parler quand on est dans la dépendance, que lorsque l'on est fort indépendant.

Æternum. Toute la vie, c'est toujours à recommander pour ceux qui ne

ne savent point borner leurs dézirs a ce qu'ils possèdent, ils ne cessent point de déziner, ils s'acoutument même à la servitude, car on s'acoutume à tout.

Parvo, de peu. Il n'y a pas de peu en soi, c'est toujours par comparaison, un homme né avec mille Ecus de rente peut trouver que c'est peu par raport à sa naissance, à ses alliances, à ses projets, le poinct fixe pour la comparaison ce seroit de prandre pour un pareil poinct son état prezant, l'homme qui a mille Ecus de rente devroit s'acoutumer à vivre des deux tiers de ce révenu. Or il n'y a que celui qui fait se passer à beaucoup moins qu'il n'a qui sache se passer à peu, il n'y a que celui la qui ait encore plus qu'il ne désire, & qui puisse toujours plus qu'il ne veut antreprendre.

Mediocrité: C'est se contanter de ce que l'on a, c'est en user, c'est en jouir. Il y a une vertu supérieure, & qui donne encore plus d'indépendance, c'est de se contenter, d'user, de jouir de moins que l'on n'a, c'est

de vivre *de peu*, & puisqu'il y a même un Etat plus parfait, c'est de vivre *de très peu*, pour avoir le plaisir de donner plus aux nécessiteux.

Nesciet : C'est une sianse & une sianse d'une fort grande étendue que de savoir jouir de tous les bonheurs de sa condition. Il y a peu de gens qui ayent assez d'esprit pour les voir tous, & encore moins qui ayent assez bon esprit pour les goûter & s'y appliquer. On ne se donne jamais le loisir de jouir de ce que l'on a, on n'aime à jouir que de ce que l'on n'a point.

Uti : C'est faire usage, se servir de ce que l'on a pour son bonheur, pour la santé de son ame, non pour augmenter ses maladies qui détruisent cette tranquillité, cet heureux tempérament de tous les goûts, qui fait que tout plaît à sa manière, qui fait qu'on ne se dégoûte de rien, que l'on ne s'enivre de rien, qu'on fait succéder un goût à un autre, mais par forme de circulation, étude, promenade, musique, repas, conversation, lecture, méditation, dispute, écriture, &c.

On jouit de la promenade dans la
Cam-

Campagne, de la promenade des jardins, des plézirs de la Campagne, des plézirs des spectacles, on jouit de la conversation sérieuse, de la conversation enjouée, on jouit de tout ce qui est à portée de sa condition.

Habile est celui qui retranche de sa dépense pour augmanter sa liberté, son indépendance, sa tranquillité, il faut une grande expérience, & beaucoup de reflexions pour savoir que c'est le parti le plus sage, ce n'est pas même une petite étude, ni une petite entreprise que ces retranchemans.

On me regardera comme un gueux, qu'inporte pourvû que je sois riche. Or je suis bien riche si mes dézirs vont le tiers au dessous de mon revenu.

On me méprisera, qu'inporte si j'ai encore beaucoup plus de considération qu'il ne m'en faut pour vivre tranquillement avec mes pareils, & si au fonds je ne suis pas méprisable, si je suis un homme sage, & si je fais de ma fortune tout ce qu'on en peut faire de mieux, soit pour mon propre bonheur, soit pour le bonheur des autres.

ART. X. IMPORTANT.

PROPOSITION.

*C'est habileté de savoir loüer à propos
& malhabileté que de médire.*

ECLERSISSEMENT.

L'envieux croit que par habileté il faut médire de ses supérieurs pour les abaisser, & pour s'élever au niveau d'eux, qu'il faut médire de ses pareils de peur qu'ils ne le surpassent, & médire de ses inférieurs de peur qu'ils ne l'atteignent un jour.

Son habileté consiste à détruire, mais il ne songe pas que ceux dont il médit s'acharnent aussi contre lui, & le regardent comme leur ennemi, sont plus attentifs à ses défauts & les exagèrent, & qu'un ennemi nuit plus que plusieurs amis de même autorité ne peuvent servir.

Il y a une autre habileté mieux entendue, mais elle ne se présente pas d'abord à l'esprit, on ne l'aperçoit que par reflexion, & on ne la pratique

tique qu'avec une ame courajeuze : C'est de ne médire d'aucun de ses concurrans, de ne réléver jamais leurs défauts, de ne mettre jamais son esprit à exagérer leurs défauts, mais au contraire en se tenant dans les bornes de l'équité, contredire & détruire les exagérations injurieuses, s'appliquer à faire valoir leurs bonnes axions, & leurs bonnes qualitez.

Avec cette metode on ne se fait aucun ennemi, & l'on se fait des amis de tous ceux que l'on conoit, & de ceux même qui diront du mal de nous, parcequ'ils ne nous conoissent pas, car venant à remarquer la manière dont nous les traitons, ils ont honte de nous faire du mal, lorsqu'ils nous voient appliquez à leur faire du bien.

Cete conduite extérieure d'honêteté peut être pratiquée par une pure habileté hypocrite, & sans les sentimens de l'honêteté même; une ambition vive donne à l'esprit des lumbieres pour bien tromper les autres, & pour en escamoter l'estime. Salluste fait Silla habile hypocrite de justice, & de bienfaizanse, mais il pou-

voit bien comme tant d'autres être un caractère mêlé de vrai & de faux, de bon & de mauvais.

Il conclut de là que la plus parfaite habileté est la parfaite hipocrisie de la bienfaizance, & que l'honête homme a cet avantage sur l'habile, qu'il a sa récompense chez lui, par le plézier qu'il prend à bien faire ; récompense seure, durable, & tranquile, au lieu que l'habile n'atand qu'une récompense incertaine dont lui même se dégoute souvant par la possession, & dont la possession lui cause beaucoup de soins & d'inquiétudes pour la conserver, parce qu'il est obligé de se masquer tous les jours & à toutes les heures.

Il y a de la médizance à réléver des fautes d'un ouvrage, ou d'une personne, sans en loüer en même tems les beaux androits, parce qu'il ne faut point donner une inpression fausse & injuste de son prochain, surtout en mal, & c'est en donner une fausse que de ne montrer que le mal.

C'est une maniere de loüer les personnes prézantes que de médire devant el-

elles des absens, en abaissant les uns il semble que les autres en font d'autant plus élevez, mais en vérité il vaudroit bien mieux louer sans que personne y fût intéressé : Donez, à la bonne heure, mais que ce ne soit point aux dépans d'autrui. Voila pourquoy la plupart des comparaisons sont odieuses.

C'est presque toujours par malignité, par intérêt, ou par foiblesse que l'on parle volontiers des fautes des autres, & de leurs défauts, & que, l'on est bien aise d'en antandre parler : Cela fait que devant des personnes d'un discernement délicat, il est si difficile de faire remarquer les fautes & les défauts des autres, sans faire remarquer nôtre malignité, & si difficile par conséquent de médire des autres sans médire de soy.

ARTICLE XI.

Sur le merveilleux.

Un Historien fait paroître du merveilleux en réunissant des événemens fort éloignés.

éloignez , en supprimant les milieux.

Cromwel , par exemple , un homme venu de si bas lieu se trouver dans un poste si élevé qui fezoit trembler les Puissances de l'Europe , un petit grain de Sable déplacé le fait mourir subitement , & calme l'Europe : Rémettez à tout cela l'entredoux qu'on a ôté , tous les petits degrés par lesquels cet homme de néant a monté à la plus haute fortune.

La maniere dont un grain de Sable peut déconferter toute la machine du Corps humain , le merveilleux disparoît , & en sa place il se découvre à vos yeux une nécessité indispensable que tout soit arrivé comme il est arivé. Les bons esprits ne se laissent pas escamoter ce milieu dont nous parlons , ils ne le perdent point de vüe , ce n'est pas pour eux qu'est faite cette espèce de Charlatanerie qui produit le merveilleux , ils devinent les milieux & les causes , ils laissent l'admiration aux ignorans qui ne remontent point aux causes , ainsi ce qui est nouveau & merveilleux pour certains esprits ne l'est pas pour les autres.

Un

Un anfant qui aura vû plusieurs fois une montre n'y trouvera rien de merveilleux , il n'en conoît pas l'artifice , & ne désire pas de le conoître. L'homme d'esprit fant la difficulté qu'il y a à faire marquer si régulièremant les heures , & ne conoissant point encore en quoi consiste l'artifice il trouve l'ouvraje merveilleux. L'horloger qui en conoît tous les ressorts ne sauroit plus l'admirer , il voit la nécessité que tout y aille comme il va , il n'y a plus de merveilleux pour lui , il n'est plus étoné si ce n'est de ce que des gens d'Esprit en font étonez.

ART. XII. IMPORTANT.

PROPOSITION.

Les bons Auteurs n'ont souvant pour récompense que leur réputation.

ECLAIR SISSE MANT.

Je remarque dans le monde deux fortes de mérite , assez diversément récompensez , tel est le mérite d'un
Au-

Auteur agréable , & le mérite d'un homme ataché au service d'un Prince.

Le publiq peye l'Auteur agréable par les loüanges & par une sorte de considération qu'apporte la réputation d'homme distingué par ses talans, par son savoir, & par son esprit. Telle est la monnoie du Publiq, il n'a autre chose à lui donner pour le plézir qu'il en résloit.

Mais le mérite qui consiste dans le service personnel & assidu que l'ond rand à un Prince qui a dans sa disposition certaines graces de la fortune à distribuer, est récompanfé par une augmantasion de révenus, récompanse plus solide, mais plus chéremant achetée.

Un Domestique nous fait tous les jours plus de plaisir, nous rand plus de service que le meilleur Auteur ou le plus bel esprit par son Ouvrage. Il en coûte d'avantage au domestique, n'est il pas juste aussi qu'il resoive une récompanse plus grande, & plus solide ?

Que les gens de mérite Litteraire ne crient donq point tant contre l'injustice

justice de la fortune, elle ne gouverne pas si injustement qu'ils voudroient le faire croire.

Mais comme l'Etat doit contribuer au plézir, au bonheur des citoiens, il seroit juste qu'il y eut dans l'Etat des récompenſes publiques, des pensions destinées à ceux qui dans leurs travaux réussissent le mieux à divertir, à instruire les Lecteurs, & sur tout à les rendre par leurs ouvrages plus justes & plus bienfaizans les uns envers les autres, & c'est ce me semble un Article Important de la bonne Police, mais ces récompenſes, ces pensions, à mesure qu'il en vaque, doivent être distribuées par une compagnie de conoisseurs & à proportion de l'utilité & de l'agrément des ouvrages.



ARTICLE XIII.

PROPOSITION POLITIQUE.

Un Ministre prudent sait éviter la peine & le desagrément de se faire haïr par ceux que l'on est obligé de refuser.

ECLERSISSEMENT.

Le Ministre n'auroit qu'à renvoyer à chaque Bûreau la requête à examiner, ce seroit le Bûreau qui refuseroit telle récompenſe, telle grace, ce ne seroit point le Ministre.

Comme le Roi gagne beaucoup & s'épargne beaucoup de peines & de mécontentemens à ne point décider les procès de ses Sujets, mais à les faire décider par ses Parlemans, le Ministre gagneroit aussi beaucoup de peines & de haines à faire décider les procès de préférence & de promotion par le scrutin des trente pareils, & à faire décider par les Bûreaux les procès où il ne s'agit point de préférence mais seulement de graces, & de récompenſes particulieres. Les Ministres
au-

auroient beaucoup moins d'enemis & seroient par conséquent beaucoup plus affermis dans leur poste.

ARTICLE XIV.

PROPOSITION.

La modestie sied bien à l'homme de mérite.

ECLERSISSEMENT.

La modestie réhausse la beauté, & excuse la laideur. C'est un beau mot que l'on attribue à St. François de Sales.

C'est bienfaizanse que de donner aux autres pour peu ce qui vaut beaucoup, c'est donner double que de rabaisser le prix de son present; c'est acquiter les autres de toute réconnoissance que de paroître obligé à ceux que l'on oblige réellement.

Feu Mr. de Turenne nous à paru d'autant plus grand qu'il se donnoit pour homme du Commun, sa modestie réhaussoit son grand mérite.

Il est pourtant vrai que parmi le

peuple de non conoisseurs l'homme de mérite pour s'en faire estimer a quelquefois besoin d'emprunter des manières fières , & présomptueuses , elles leur inposent , mais l'homme de mérite a rarement besoin d'en inposer à la multitude , & rien n'indispose plus les conoisseurs que de prétendre leur en inposer par ces manières.

En général l'homme estimable cherche l'estime des autres , mais ce n'est pas à lui à se faire valoir , c'est aux autres à l'estimer , à lui à se contenter de l'estime qu'ils lui donnent , & à pardonner quelque fois aux non conoisseurs leur peu d'estime.

ARTICLE XV.

PROPOSITION.

Le dégoût de la société qui conseille la retraite est communément une maladie de l'esprit qui vient de la trop bonne opinion que nous avions prise des autres.

ECLERSISSEMENT.

Cette maladie qui fait qu'on est dégoûté

gouté des hommes, de leur esprit, de leurs manieres, de leurs fantimans, de leurs jeux, de leurs amusemans, anfin de leur comerse n'est ni fort commune, ni sans remède.

On y tombe presque toujours en vieillissant, & en devenant infirme, & plus on a d'esprit plus on l'anploie à justifier son dégout. On est alors dans un poinct de vuë qui fait tout paroître desagréable, hors la solitude ou l'on croit pouvoir être hûreux par le seul éloignement des maux que l'on souffre dans la societé.

Il est vrai que les premiers mois de solitude pour ces ames mal saines sont charmans, mais le même fonds d'impassianse qui leur fezoit sentir trop vivement les petites incomoditez de la societé, leur fait bientôt sentir la langueur & l'ennui que cause la solitude, ils sont malades par tout, parce qu'ils portent dans leur ame un fonds de mauvaise santé.

Il y a des gens qui ont l'ame assez saine pour n'être jamais enchantez, charméz, enivrez de rien, mais pour avoir du gout pour tout, ils se trou-

vent bien par tout , & avec tout le monde, quoique mieux avec les personnes les plus aimables, ils goutent mieux que les autres ce qu'ils trouvent d'agréable dans la société.

Plusieurs choses contribuent au gout pour la solitude, mais la plus grande cause, c'est que le Mizantrope atand des hommes plus d'esprit, plus d'atansion, plus de bonté, plus d'équité, plus de constance, plus de fermeté, plus d'agrémans qu'il n'en devroit atandre, c'est à dire plus qu'ils n'en ont.

Quand ils lui en auroient, pour ainsi dire, promis d'avantage ils se font trompez les premiers, quand ils l'auroient trompé exprès à escient, qu'i a t'il qu'il ne doive atandre d'eux, pourquoi les prandre pour gens toujours vrais, & toujours bons estimateurs de leur mérite, ils ont été en certaines occasions fort estimables. Donq ils le seront toujours & en toutes les occasions : Plaizante conséquence.

Une des raisons pourquoi il atand plus d'eux qu'ils ne lui tiennent du côté

té de l'atansion, de la bonté, & de l'équité : C'est qu'il se compte lui même pour plus qu'il n'est à leur égard. Ainsi il se plaint des autres lors que c'est lui qui a le plus grand tort, & non pas eux, ne sont ils pas seuls juges du poinct ou il leur plait & de ce qu'il vaut pour eux ? Pourquoi veut il être le juge de ce qu'ils sentent ?

Une autre cause du dégoût du monde, c'est d'avoir été dans des compagnies fort aimables, & d'en trouver de moins agréables, mais la longue solitude est encore pire qu'un comerse ou il y a un peu à souffrir ; je dis longue solitude, car tous les commansemans de solitude volontaire sont charmans par l'exemfion des contraintes du comerse.

Les hommes nous plaisent à proportion que nous leur plaisons, ils cessent de nous plaire dès que nous cessons de leur plaire, ce sont de bons luts pour ceux qui savent les bien toucher, ils n'ont nul mérite pour les autres qui n'ont point l'art de les toucher.

Je fai bien qu'il y a de la différence entre l'ut & l'ut, mais la grande différence vient du bon ou du mauvais joueur.

ARTICLE XVI.

SUR M^R. NICOLE.

Le plus habile Ecrivain de morale de nos jours.

En 1687, je voiois souvent Mr. Nicole chez lui à la Creche. Je courois après les hommes célèbres par leurs ouvrages. Il avoit fort connu M. Pascal, & connoissoit fort Mr. de Treville avec qui il avoit beaucoup conversé chez Mad. de Longueville. Je fût surpris un jour de lui voir préférer l'esprit de M. Treville à celui de M. Pascal.

Il est vrai que M. Treville estoit agréablemant & parloit très facilement & en termes très propres, mais comme je le connoissois aussi un peu moi-même, je ne voiois pas qu'il dût le préférer.

préférer, pour l'étendue & la force de l'esprit, à M. Pascal.

Ce que je compris par cete comparaison : C'est que je pouvois bien m'être fait, d'un côté, une trop grande idée de l'esprit de M. Pascal que je n'avois point vû, & de l'autre que je pouvois bien n'avoir pas pris une assez haute idée de l'esprit de M. Treville que je ne voiois qu'avec des femmes.

Mr. Nicole me dit un jour en parlant de Mr. Pascal que c'étoit un *Ramasseur de Coquilles*. Je compris par ces termes, qu'il falloit ou diminuer de l'estime que je fezois de Mr. Pascal, ou de l'estime que je fesois du discernement de Mr. Nicole.

Je demandai un jour à M. Nicole quel étoit le Caractère d'esprit de Madame de Longueville, il me dit qu'elle avoit l'esprit très fin & très délicat sur la connoissance des Caractères des personnes, mais qu'il étoit très petit, très foible, très borné sur les matières de sianse, & de raisonnement, & sur toutes les choses spéculatives dans les

quelles il ne s'agissoit point des choses de fantiment.

Paa exemple, ajouta t'il, je lui dis un jour que je pouvois parier & démontrer qu'il y avoit dans Paris au moins deux habitans qui avoient même nombre de cheveux, quoique je ne pusse pas marquer qui sont ces deux hommes. Elle me dit que je ne pouvois jamais en être assuré qu'après avoir compté les cheveux de ces deux hommes. Voici ma démonstration, lui dis je, je suppose que la tête de Paris la mieux garnie de cheveux n'en a pas deux cens mille, & que la tête la moins garnie c'est celle qui n'a qu'un cheveu. Si vous supposez que ces deux cens mille têtes ont toutes un nombre de cheveux différent, il faut qu'elles ayent chacune un des nombres de cheveux qui sont depuis un jusqu'à deux cens mille, car si l'on suposoit qu'il y en avoit deux parmi ces deux cens mille qui eussent même nombre de cheveux j'aurois gagné le pari. Or suposant que ces deux cens mille habitans ont
tous

tous un nombre diferant de cheveux, si j'y ajoute un seul habitant de plus qui ait des cheveux, & qui n'en ait pas plus de deux cens mille, il faut nécessairement que ce nombre de cheveux quel qu'il soit se trouve depuis un jusqu'à deux cens mille, & par conséquent soit égal au nombre de cheveux d'une de ces deux cens mille têtes. Or comme au lieu d'un habitant il y a plus de huit cens mille habitans dans Paris. Vous voyez bien qu'il faut qu'il y ait beaucoup de têtes égales en nombre de cheveux quoique je ne les aye pas comptez.

Madame de Longueville ne pût jamais comprendre que l'on pût faire une démonstration de cete égalité de cheveux & soutint toujours que la seule voye de la démontrer étoit de les compter.



ARTICLE XVII.

PROPOSITION.

La vie la plus diversifiée est la plus agréable.

ECLERSISSEMENT.

L'homme cherche le plaisir, & le cherche en tout ce qu'il fait & en tout ce qu'il dit, car c'est dans le plaisir que consiste le bonheur.

Mais les mêmes objets présentez à l'ame de la même manière long tems & de suite ne se font plus sentir, car l'ame ne sent que l'extraordinaire, ou plutôt le nouveau, ou le renouvelé. Ainsi les objets qui causeroient du plaisir deviennent insipides, & cependant l'ame a faim de plaisir; Il n'est donc pas étonnant qu'elle en cherche ailleurs, & voila la source de cete inquiétude qui au fonds est un besoin aussi naturel pour l'ame, que le manger l'est pour le corps, l'ennui est une faim que l'on sent pour le nouveau, pour les nouveautez.

Cete

Cète inquiétude a divers dégrez dans les ames petites & foibles comme celles des anfans & du commun des femmes & des jeunes gens, cète inquiétude est plus grande, il leur faut Incessamment de nouveaux objets, de nouveaux divertissemans comme, ils n'ont qu'un gout superficiel, non plus qu'un esprit superficiel ils ne goutent que la surface des choses parce qu'ils n'en voyent que la surface. Il est donc de leur caractère d'user pour ainsi dire beaucoup plus d'objets en peu de tems que ceux qui s'arétant assez long tems à gouter un même objet, y trouvent de novèles surfaces & des qualitez qui sont novèles pour lui.

La meilleure manière de voir les objets, c'est de les voir à une distance telle qu'on puisse juger qu'il y a encore des choses novèles à y découvrir. De là il suit que comme l'on n'a qu'une certaine quantité déterminée d'objets qui puissent nous fournir du plézir, il est à propos de s'en faire un cercle assez grand pour être sûr que nous y trouverons toujours quel-

quelque chose de 'nouveau , 'ou de
renouveau, car l'absence ou une lon-
 gue privation produit le *renouveau*, &
 si l'on veut bien y prandre garde, nous
 avons bien moins de nouveautez à
 goûter que de *renouveautez*, & nous
 devons beaucoup plus que nous ne par-
 sons à la privation.

ARTICLE XVIII.

PROPOSITION.

*Les hommes s'appuyent mutuellement les
 uns les autres dans leurs opinions.*

ECLERSISSEMENT.

Les hommes dans les erreurs Vul-
 gaires ressemblent à ces échelas, qui
 appuyez les uns contre les autres se
 tiennent debout, nul de ces échelas
 ne demeureroit debout s'il étoit seul.

Ils ressemblent encore aux pierres
 d'une voûte, qui pressées les unes
 contre les autres s'ampêchent de tom-
 ber.

Les esprits dans les opinions com-
 munes n'ont souvent de force pour s'y
 fou-

soutenir que celle qu'ils empruntent les uns des autres. Les Mahométans, par exemple, se rassurent tous ensemble sur la divinité de l'Alcoran, eux, dont chacun en particulier ne voit rien qui le puisse rassurer pour croire que ce n'est autre chose qu'un ouvrage humain. En un mot *ils font voûte*, & peuvent se soutenir en cet état des siècles antiers contre tout l'effort du bon sens & de la raison.

La certitude qui ne vient point de la grande évidence vient de la grande habitude à juger de la même manière depuis l'enfance, & cete habitude vient elle même de ce que sans examen nous avons dans l'enfance adopté comme vraies les opinions de nos maîtres, qui tiennent comme nous leurs opinions de leurs maîtres & ainsi d'enfants en enfants. Plaisante source de certitude.

Les opinions populaires les plus extravagantes, les coutûmes les plus impertinantes tiennent un rang dans la société. S'en moquer, c'est se moquer de ceux qui s'y soumettent. Or cela est contre la justice, contre l'honnêteté

nêteté & contre la politesse. Il ne faut ofenser, il ne faut insulter personne.

La plupart des opinions populaires ne sont fondées que sur des oui-dire, mais le grand nombre de ces oui-dire fait preuve suffisante pour les enfans, & pour la plupart des hommes qui ne sont que de vieux enfans qui ne mettent rien à l'examen de la raison, & de la démonstration.

ART. XIX. IMPORTANT.

PROPOSITION.

Le Bienfaizant parle toujours poliment des ouvrages des Auteurs vivans.

ECLERSISSEMENT.

Parler poliment d'un Auteur, c'est louer sa bonne intention, louer les beaux endroits de son ouvrage, c'est tâcher de le faire estimer par des endroits estimables. L'honête homme en dit du bien, ou bien il n'en dit rien.

L'homme prudent & bienfaizant ne parle point des hommes, ni de ce qui

qui leur appartient que comme s'ils étoient présans, & qu'ils antandissent son jugement il sonje à en marquer ce qui peut plaire, & laisse aux observations des médisans ce qui peut déplaire.

Pour les Auteurs morts il observe leurs fautes & leurs beautez afin de faire du bien aux vivans, & encore faut il que les vivans devant qui il parle, ou qui peuvent savoir ce qu'il dit n'ayent pas pour ces morts une sorte de respect Religieux.

Quand mes jugemens seroient la vérité même je ne voudrois pas les dire au hazard de blesser la politesse.

A l'égard des mauvais ouvrajes, ou des mauvais androits d'un ouvrage, il faut la même induljanse que l'on auroit pour une pauvre persone qui s'antandroit mal en ornemens & en parure, & qui pour vous plaire se seroit ridiculemant parée croiant avoir fait des merveilles, il y auroit de l'inhumanité à rire devant elle de son habillemant, ou de sa coëfure, ou d'en rire au hazard que cela lui pût révenir.

Con-

Contantez vous de voir mauvais ce qui est mauvais sans prétendre à la gloire de montrer que vous avez de bons yeux. Si vous avez envie d'instruire du vray & du bon, instruisez aux dépans des ouvrages des morts anciens, & jamais aux dépans des Auteurs vivans.

Je ne vous demande pas d'excuser ce qui n'est pas excusable, mais de le laisser la, & de réléver ce qui est loüable.

On peut, en loüant à propos ce qui est loüable, donner une idée aussi avantageuse de son discernement qu'en blâmant ce qui est blâmable, & par dessus on donne une idée avantageuse de ses santimens en marquant un naturel bienfaizant.

ART. XX. INPORTANT.

PROPOSITION.

*Le plus beau de tous les Titres seroit le
Titre de Pacificateur de l'Europe.*

ECLERSISSEMENT.

Par ce Titre j'antans celui qui fait ces-

cesser les Guerres pour jamais, & qui fait durer la Paix pour toujours. Si ce titre est si beau, c'est qu'il prouve démonstrativement au public les quatre plus grandes qualitez de l'homme.

Sa grande Justice.

Sa grande Bonté.

Sa grande Puissance.

Sa grande Sagesse.

Or l'on fait que ce sont les quatre Atributs les plus honorables que nous puissions donner à la divinité, à l'Etre souverainement parfait.

L'antreprise d'augmanter sa puissance, son révenu, son territoire par des conquêtes est un motif très commun, il n'a rien de plus élevé que le motif d'un Marchand, qui au prix de ses soins & de ses fatigues, & au péril de sa vie travaille jour & nuit pour augmanter sa fortune & celle de sa famille, il n'y a rien de vertueux dans un pareil motif & par conséquent rien de loüable, il n'y a rien de vertueux, parce que cete antreprise ne régarde point l'intérêt public, mais seulement son intérêt particulier.

L'antreprise de pacifier l'Europe a pour motif la grande diminution des malheurs & la grande augmantation des biens non seulement des sujets du Pacificateur, mais encore de toutes les familles des autres Nations Chrétiènes.

Le titré de plus puissant Souverain de l'Europe se peut aquérir par le droit de la naissance. On peut voir le plus grand Trône du monde occupé ou par un fou, ou par un imbécile, ou par un homme méchant, cruel, abimé dans les débauches comme Néron.

Ce n'est ni la grande puissance ni les grandes conquêtes qui font le grand homme. C'est dans un homme puissant l'excèlant usage de sa puissance, mais cet excèlant usage ne se peut faire qu'avec trois grandes qualitez.

La première est un esprit très étendu & cependant très juste pour connoître les plus grandes & les plus belles antreprises, pour invanter les meilleurs moiens, & pour prandre les mesures les plus justes pour en venir à bout.

La seconde qualité est un courage grand & constant ; soit pour ne pouvoir point s'épouvanter des grandes difficultez , soit pour ne se point rebuter des nouveaux obstacles.

La troisieme est un grand zé'e pour l'intérêt public , c'est à dire une grande ardeur pour la vertu la plus sublime qui est la grande *bienfaisance*.

Pour aquérir ce titre avec justice , il est à propos.

1. Que le Pacificateur soit le premier à déclarer son dessein à ses peuples , & a ses voisins.

2. Il faut qu'il propose publiquement l'association pacifique à tous les Souverains sur le plan des cinq Articles fondamentaux dont j'ai parlé.

3. Il faut qu'il ait beaucoup de bonnes Troupes pour faire craindre sa puissance à quiconque voudroit troubler la Paix de l'Europe.

4. Il faut qu'il fasse savoir par la même déclaration publique , que si un Prince , au lieu de vouloir être jugé par les Souverains ses pareils , antre en armes dans le territoire d'un autre Souverain , il se liguera avec eux & le

le Prince ataqué , pour faire payer par l'ataquant les domages qu'il aura causez.

Le Daufin Bourgogne eut joué ce beau role de Pacificateur de l'Europe s'il fût parvenu à la Couronne. Nous espérons que le Roi son fils formera le même dessein qu'avoient & le Daufin son père & Henri IV son quatrième ayeul , & qui aura au dessus d'eux le succès de son antreprise.

Nous avons parmi nos Rois deux classes d'hommes qui ont gouverné notre Royaume. La première est de ceux qui ont été plongez dans la mollesse , dans la fainéantise , & dans la débauche , & qui ont été apelez fénéans , soit faute d'esprit , soit faute de courage pour travailler aux affaires de l'Etat. Ils gouvernoient par leurs Maires du Palais.

La seconde classe de nos Rois est de ceux qui ont eu assez d'esprit & de courage pour gouverner eux-mêmes sans Maires du Palais , sans Ministres Généraux , mais avec des Ministres particuliers.

Parmi ceux-cy nous en trouvons
qui

qui se sont distinguez par des qualitez estimables. Clovis & Charlemagne par leur courage, & par leurs talans pour la guerre vinrent à bout d'antreprises difficiles, & devinrent fort puissans, mais quel fût l'amploi de cète puissance ? furent-ils plus justes, & plus bienfaizans que les autres Rois ? Il s'en faut bien que ce bon emploi de leur puissance n'égale le bienfait, & par conséquent le mérite de Pacificateur de l'Europe, & quelle gloire pour le Ministre Général de ce Pacificateur.

ARTICLE XXI.

PROPOSITION.

Il y a des cas ou ce seroit un crime de tenir sa parole.

ECLERSISSEMANT.

Si un homme avoit donné sa parole positive de faire telle chose, & qu'il vint à conoître quelques jours après qu'en exécutant sa promesse, il en conteroit l'honneur, le bien, la vie, ou à son Prince, ou à son père, ou

à son frère, ou à sa sœur, ou à son maître, ou à son meilleur ami, il seroit alors obligé de manquer à sa parole.

Je mets en fait qu'il n'y a point d'homme tant soit peu sensé qui ne voye que non seulement il n'est pas obligé de tenir sa parole, mais même qu'il est obligé en honneur & en confiance de ne la pas tenir, & qu'il seroit le plus mal honête, & le plus injuste de tous les hommes si par un sot scrupule de confiance il tenoit sa parole.

D'où vient ce constantement unanimement de toutes les personnes raisonnables, c'est que le premier de tous les devoirs n'est pas de tenir exactement sa parole, c'est de ne pas comettre une grande injustice. Or n'est ce pas comettre une grande injustice que d'ôter à quelqu'un ce qui lui appartient, son bien, son honneur, sa vie pour les sacrifier à un autre.

Votre parole ne peut jamais s'étendre que jusqu'où s'étend votre pouvoir. Or votre pouvoir ne s'étend point sur le bien, sur l'honneur, sur la

la vie d'autrui, non plus que le pouvoir des autres ne s'étend point sur votre bien, sur votre honneur, sur votre vie, la justice est le rampart, la sauvegarde, qui peut seul nous mettre tous réciproquement en sûreté les uns à l'égard des autres, les Princes à l'égard de leurs sujets, les sujets à l'égard de leurs Princes, les domestiques à l'égard de leurs maîtres, les maîtres à l'égard de leurs domestiques, tout est soumis à la justice, tout est dans sa dépendance, elle seule ne dépend d'aucun autre devoir.

Si la fidélité à sa parole devoit passer devant la justice, un sélérat qui a promis de tuer un Prince ne pourroit donc point sans crime manquer à sa parole, ce qui est extravagant à penser.

Qu'on cherche pourquoi on est obligé de tenir sa parole dans les choses qui sont & dans notre pouvoir, & dans les bornes de la justice; C'est que promettre, c'est se désaisir autant qu'on le peut pour le moment du droit que nous avons sur quelque chose en faveur d'un autre, & dès que nous som-

sommes libres de nous désaisir de la chose même nous le devons faire, elle n'est plus à nous, elle est à cet autre, & il seroit injuste de garder ce qui n'est plus à nous, ce qui est à un autre malgré lui. Il n'est même honteux de ne pas tenir sa parole que parce qu'il est honteux d'être injuste, mais encore une fois nous ne pouvons pas disposer du droit qui est à un autre, il n'y a que lui qui puisse en disposer lui même.

Si un juge, croiant une cause juste, avoit donné sa parole de juger en faveur d'une des parties, & qu'immédiatement avant le jugement il vint à reconnoître qu'il feroit une injustice criante s'il tenoit sa parole, doit-il rendre un jugement injuste?

La question ne souffre pas la moindre difficulté, il doit sans doute, malgré sa parole, juger selon les règles de la justice, & si un mauvais scrupule, si la crainte de manquer à sa parole, lui fesoit rendre un mauvais jugement, cela empêcheroit il qu'on ne le regardât comme un malhonnête homme & comme un juge inique qui juge contre

contre sa confiance : C'est qu'il ne suffit pas pour être honête homme d'avoir toujours le désir de faire son devoir, il faut encore avoir assez de lumière pour conôître quel est le premier devoir, & pour ne pas préférer les moindres devoirs aux plus grands.

Antre les injustices les unes sont plus grandes, les autres sont plus petites, mais il vaut encore mieux passer pour avoir donné mal à propos la parole que de comètre la plus petite injustice. On ne perd rien de sa réputation à être juste, & celui qui se plaignoit hier de vôtre fermeté dans la justice, se trouvant demain dans le cas, ou il n'a pour tout fondement de ses espérances que cète même justice, est ravi de sonjer que la justice est vôtre première règle.

Avez vous pû panser qu'en vous donant ma parole je vous ai promis de faire une grande injustice ? N'y a t'il pas toujours dans les promesses une clause sous antandüe, *Si je le puis en boneur, si la justice me le permet, sauf le droit des autres.*

Je fai bien que vous m'acuserez de ne pas tenir ma parole & vous aurez raison , mais j'aime encore mieux que vous puissiez me reprocher de ne vous l'avoir pas tenue, que si un autre avoit à me reprocher à moi même d'avoir commis une grande injustice à son égard.

J'ai mal fait , j'en conviens, de vous avoir si légèrement donné ma parole, mais je ferois encore plus mal de vous la tenir. Je me condane à vous dédomager sur ce qui est en mon pouvoir de l'espérance que je vous ai donnée par ma parole , mais il ne seroit pas raisonnable que je m'en acquitasse aux dépans d'un autre. C'est bien assez pour moi d'avoir été imprudent sans qu'on m'oblige encore d'ajouter l'injustice à l'inprudence.



ART. XXII. INPORTANT.

PROPOSITION.

Plus on est raisonnable , moins on a à se plaindre des autres.

ECLERSISSEMENT.

Il n'étoit pas nécessaire Madame que mon commissionnaire cherchât des excuses sur le peu de soin qu'il a eu de mon affaire, il n'avoit pas besoin de chercher à justifier sa conduite, j'avois déjà excusé son indifférence. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas été aussi attentif à me faire plaisir que je l'avois attendu & que je l'aurois désiré. C'est la mienne de ne lui avoir point inspiré cette attention, & de m'être moi-même mécompté sur ce que j'en devois attendre.

Les hommes ne sauroient avoir un autre but que le plaisir, de quelque nature qu'il soit, car l'utile même n'est désiré que parce qu'il amène le plaisir à sa suite, & comme il ne faut pas craindre, tant qu'on leur plaît, qu'ils

qu'ils negligent rien de ce qui peut leur assurer la possession de ce qui leur à plû , aussi ne faut il pas compter qu'ils se donent beaucoup de mouvement pour s'atacher les perſones dont ils n'atendent aucun plezir.

Que ceux qui s'aperſoivent qu'on les quitte cherchent bien , ils trouveront , ou qu'il y a dans leurs manières & dans leur eſprit quelque choſe qui éloigne ou qui déplaît , ou qu'il leur manque de ce mérite qui plaît & qui atache.

On ſant toujours de la pêne à changer , & l'homme le plus inconstant ne demanderoit pas mieux ſi non que le plezir le randit plus constant , ſi vous plaiſez on ſe croira obligé à vous plaire , ne plaiſez pas , on ſ'en croit diſpanſé. Telle eſt la loy du commerce , elle eſt générale. La Nature ne pouvoit pas en établir une plus ſage , je m'y ſoumets ſans pêne , & depuis que je la conois je me le tiens pour dit , & ne m'en prans plus qu'à la ceſſaſion de mon mérite , lors que je vois que l'on ceſſe d'avoir les atañſions & les diſtinxions obligeantes que l'on avoit pour moi.

Vous

Vous voiez Madame combien je suis prêt à excuser ceux qui ne me font pas les plezirs que j'en attans. Je ne le suis pas moins à pardonner aux autres les déplezirs que je n'en attans pas. Je suis persuadé que pour ne point déplaire à certaines personnes naturèlemant anvieuses & malignes, & surtout lorsque je ne suis pas assez connu, il me faudroit un mérite rare. Ainsi je me condane à souffrir d'eux à proporsion que je leur déplaïs, & comme je me vois le premier & presque le seul auteur des torts que l'on peut avoir à mon égard, je ne me fache point, ou je ne suis guères long tems faché. Je souffre sans me plaindre parce que je comprans que je n'ai, à proprement parler, à me plaindre de personne que de moi, & si je ne murmure contre personne : C'est que je voi claiement que la pêne. que je sens n'est souvant qu'une punision de celle que je fais.

Je crains plus qu'un autre à faire de la pêne, mais le moien de n'en pas faire à certaines personnes qui se prévienent trop sur les plus legères
apa-

aparanſes. Le moien de ne pas déplaire à ces caractères réprouvez qui ſont condanez à ſouffrir à meſure que les autres ſont contans & hureux.

Avec ces reflexions j'ai appris à pardonner facilement les jugemens & les diſcours deſavantageux que l'on fait de moi, & je vous dirai Madame que ſi je m'en tient à cete conduite, ce n'eſt pas tant par les louanges qu'elle peut mériter, que par la comodité qu'elle m'apporte, & n'eſt ce pas en eſet un grand avantage que d'être ſûr de n'avoir jamais à me plaindre de perſone que de moi.

Je m'attans bien que vous me direz que ſi d'un coté il y a gagner, en ce que l'on évite ainſi de ſe mettre en colere ſur les procédez deſobligeans, il y a à perdre de l'autre en ce que l'on eſt bien mortifié de voir toujours dans ſes défauts la cauſe des mécontentemens que l'on peut avoir des perſones avec qui l'on eſt obligé de vivre, mais vous ne ſongez pas Madame, que la manière dont je vois mes défauts, n'eſt pas à beaucoup prez ſi mortifiante que vous pouriez vous

vous l'imaginer, car me voiant moi-même si imparfait je n'en vois pas pour cela les autres plus parfaits. J'en estime moins l'homme, mais je ne m'en estime pas moins par comparaison aux autres hommes, je ne m'en mets pas un cran plus bas. Or on n'est guères mortifié des défauts de la nature humaine, & comme il n'y a à proprement parler que les comparaisons qui flatent, il n'y a aussi que les comparaisons qui mortifient.

Que si l'humilité consiste à se croire en tout le dernier de tous, j'avoue que je ne suis rien moins qu'humble, mais si elle consiste à voir sans pêne qu'on est oublié, négligé, méprisé, & tourné en ridicule, comme si on méritoit un semblable traitemant, il me semble que je suis des plus humbles, persuadé que ceux qui me conoissent mal ne sont pas obligez de me conoître mieux, & que ceux qui me conoissent bien ne me doivent rien au de là de ce qu'ils me donnent. Je ne me plains jamais des uns, je me loue souvent des autres.

Au

Au reste je puis vous assurer Madame que j'étois bien autrement fâché quand je m'en prenois mal à propos à l'injustice des hommes que je ne le suis présentement, lorsque je vois que ce n'est pas eux qui sont injustes, mais que c'est moi qui me mécompte sur les égards & sur les distinctions que j'en dois atandre.

Vous voyez donc Madame que la conoissance de mes défauts ne me fait rien perdre, elle me sauve au contraire de la pêne qui je trouve à haïr, ainsi je n'ai que des graces à randre en cète ocaſion à la vérité, qui en me guérissant de ce sot orgueil qui donne toujours tout le tort aux autres & qui fait tant de Misantropes, ne m'a rien ôté que je puisse régrèter, & m'a donné au contraire une situation d'esprit infiniment plus tranquile & plus heureuse.

REFLEXION POLITIQUE.

Cète vérité est des plus importantes pour augmanter le bonheur de la ſociété, ce qui me persuade que le Bureau
du

du Conseil des Coléges doit la recommander aux Regens, & aux Répétiteurs pour l'inculquer par des exemples & des répétitions à leurs Ecoliers.

A R T I C L E XXIII.

Sur un passage de l'Alcoran cité par un Anglois dans le livre intitulé : De la liberté de panser page 152. l'Auteur cite Azora 2.

Voici le passage.

Celui qui adore Dieu, & qui pratique ce qui est bon attire sans doute sur lui les Bénédixions de Dieu, soit qu'il soit Crézien ou Juif, soit même qu'il ait abandonné sa Religion pour en embrasser une autre.

L'auteur conclud de ce passage que les Mahométans non seulement sont tolérans, mais qu'ils n'ont point entre eux de ces disputes qui produisent des chismes. Mais il se trompe fort; Car il y a des chismes entre les Turcs & les Persans, ils se haïssent & se persécutent. L'intolérantisme est l'infamie de la raison humaine.

114. *Ouvrages de Morale*

Aparamant qu'il y a d'autres passages contraires dans l'Alcoran, ou que du moins les plus forts interprètent ce passage-cy selon leurs opinions intolérantes.

A R T I C L E X X I V .

P R O P O S I T I O N .

Les ouvrages de Poësie sont estimables à proportion du degré d'utilité dont ils sont à la société.

E C L E R S I S S E M A N T .

Quand les bons Poëtes randent leurs ouvrages tels, qu'en nous peignant vivement les punitions & les maux qu'attirent les injustices, ils nous en donnent de l'horreur, & qu'en nous peignant avec force les joyes, les honneurs, & les autres plézirs que nous procurent les axions de bienfaizanse, ils excitent & fortifient en nous le désir d'être vertueux, ils sont très dignes des récompanses publiques. C'est que tout bon Ecrivain qui se distingue par la grande utilité de ses écrits pour l'aug-

l'augmentation du bonheur de sa Patrie mérite quelque récompense de l'Etat.

Je regarde au contraire la Poëzie comme un Art très pernicieux , & par conséquent les Poètes comme très pernicieux à la société , comme très punissables quand leurs ouvrages tendent à inspirer la licence , la débauche , la paresse , la mollesse , les plaisirs injustes , & la corruption des plus saines maximes de la morale.

Les Poètes qui ne travaillent que pour acquérir la réputation de gens d'esprit dans des choses indifférentes , ne sont pas plus estimables que de bons violons que l'on récompense avec quelques louanges , & quelque argent pour les plaisirs passagers qu'ils nous procurent.

L'amour de la justice nous détourne de causer aucun mal à personne. Les passions injustes causent du mal aux autres. C'est *malfaizanse*.

La bienfaizanse au contraire va plus loin que la justice. L'homme bienfaizant est non seulement juste en rendant tout ce qu'il doit aux autres , en

ne leur ôtant rien , mais il fait , il leur procure des biens qu'il ne leur doit pas & cela pour plaire au Souverain de tous les Etres , & pour en obtenir l'hûreuse immortalité.

Pour former une société la plus hûreuse qu'il est possible , il faut que chaque membre de la société en songant à augmanter la grandeur & la durée de ses plézirs songe aussi à ne causer aucun déplézir aux autres , ce qui est la justice , mais encore à augmanter leur bonheur & leurs plézirs , ce qui est la bienfaizanse.

Or la licence & la débauche sont pour l'ordinaire pleines d'injustice , parce que les licencieux & les débauchez font tort , ou causent des déplézirs à de bons citoyens , au lieu que les plaisirs qui ne vont que jusqu'au permis & dont nul ne se doit plaindre , demeurent dans les bornes de la liberté qui doit être toujours assujettie à la première règle de l'équité : *ne faites point contre les autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils fissent contre vous s'ils étoient à votre place , & que vous fussiez à la leur.*

Le Poëte qui blesse son voisin par la satire & qui le tourne en ridicule, qui le peint ou comme odieux, ou comme méprisable mérite punition égale au mal qu'il cause, car lui même s'il étoit ofansé n'auroit-il pas raison de demander la punition de l'auteur de l'ofanse?

Le Poëte qui loue une bonne axion, qui en peint bien les récompanses, & qui par ses loüanges & par sa peinture invite à imiter cete axion vertueuse, mérite lui même la loüange qui est une sorte de récompanse.

Le Poëte qui excite ou à l'enivremant du vin ou à l'énivremant de l'amour auxquels nous ne sommes déjà que trop portez par la nature, ne fait que corrompre nos mœurs, il n'ataque pas son voisin, mais il l'empoisonne avec un poison agréable, il doit être puni. Il dira: Mais je fais plaisir & il dira vrai, mais il y a des plaisirs qui causent de grans malheurs, il y a des poisons délicieux. Or de pareils anpoisonneurs ne sont-ils pas punissables?

Que par des loüanges bien placées
H 3 on

on louë les grans hommes qui ont rendu de grans services à la Patrie , & qu'on les louë uniquemant par les côtez qui sont véritablement louïables , Voila un excèlant emploi de la Poësie.

Qu'un muzicien mette ces poëzies vertueuses en muzique , en chansons , son travail plait & est très utile au public. Les bons ouvrages du poëte , du muzicien sont dignes de récompense.

Qu'un poëte rande ridicule & méprisable un ivrogne , un avare , un chicaneur , une femme infidèle , dépensière , joueuse , négligeant l'économie de sa maison & l'éducation de ses enfans , d'une humeur facheuse & toujours grondant , en un mot que par ses peintures vives & naïves il nous fasse aimer & estimer la vertu qui est utile aux autres , qu'il nous fasse haïr & mépriser le vice qui nuit , qui fait tort à ses parans , à ses voisins , il fait dans son art le devoir de bon citoyen & sera estimable , louïable , digne de récompense.

Mais pour diriger la poësie vers un pareil bût , il faudroit une asssemblée per-

perpétuelle de gens vertueux pour juger de toutes les pièces de poésies soit anciennes, soit modernes qui pourroient être perfixionnées & ensuite imprimées.

Avec de pareilles règles cete compagnie feroit peu à peu corriger & réformer plusieurs androits de nos Opera, & de nos Comédies qui ont dans des personages *estimables & aimables* des maximes très pernicieuses & très corrompues, & c'est un article digne de l'atansion d'un Prince juste, sage, & bienfaizant. Ces choses paroissent des minucies aux esprits superficiels, mais elles paroîtront très inportantes aux persones qui ont aprofondi la politique & la morale, & qui conoissent de quelle inportanse sont les mœurs justes & bienfaizantes pour l'augmantation du bonheur de la société.

Il est bon de remarquer qu'en fait de spectacles la génération qui nous suit aura du moins autant de plézier aux poésies raisonnables & réglées, que nous en avons aux poésies déraisonnables & licensieuses. Ceux qui savent la diminution que l'habitude aporte aux pléziens ordinaires, & la grande augmantation

tafion que la nouveauté aporte aux amusemans nouveaux, m'entendront facilement.

Un homme qui a foif boit de l'eau avec plus de plézir que l'ivrogne rafafié ne boit le meilleur vin, nous n'aurons plus dans la poëfie les plézirs de la débauche & de l'extravaganfe, mais nous aurons un plézir qui par la nouveauté fera plus grand que le plézir que les poëfies licenfieufes caufent à ceux qui vivent dans un fiècle licenfieux.

Que nos loix de récompanfe & de punifion honorent & récompanfent dignement les plus bienfaifans, nous n'aurons point de mœurs licenfieufes & haïffables. Nous aurons des mœurs, les unes réftreintes dans une honête liberté, les autres vertueufes & dignes de loüanges. Nous verrons d'un côté la juftice & l'équité plus obfervées, & de l'autre la bienfaifanfe beaucoup plus pratiquée, & en tout la fociété beaucoup plus hûreuze.

REFLEXION POLITIQUE.

Le Conseil de l'Educaſion devroit ordonner des prix tous les ans à ceux qui, au jugement de l'Académie des mœurs, auroient fait ou réformé les meilleurs poèmes de morale que les enfans & les jeunes gens puiſſent apprendre par memoire, ou déclamer, ou chanter avec plus d'utilité pour la vertu, les petites hiftoires, les fables, les ſcènes, les quatrains en chanſons, &c. C'eſt au bon gouvernemanſ à diriger les mœurs des citoyens vers la vertu, & par conféquant à récompenſer par des prix les travaux de ceux qui peuvent le plus y contribuer.



ARTICLE XXV.

*Diféranse remarquable de la Salu-
brité de l'Air.*

MORTS DE LONDRES.

Anées.	Anée commune de 5 ans.
1701 . . .	20471
2 . . .	19481
3 . . .	20720
4 . . .	22648
5 . . .	22097
<u>Total . . .</u>	<u>105417 . . . 21083</u>
1706 . . .	19847
7 . . .	21600
8 . . .	21291
9 . . .	21800
10 . . .	24620
<u>Total . . .</u>	<u>109158 . . . 21832</u>
1711 . . .	19833
12 . . .	21198
13 . . .	21057
14 . . .	26589
15 . . .	22232
<u>Total . . .</u>	<u>110909 . . . 22178</u>
	MORTS

MORTS DE LONDRES.

Anées, anée commune de 5 ans.

1716 . . . 24486

17 . . . 23446

18 . . . 26523

19 . . . 28347

20 . . . 25454

Total, . . . 128256 . . . 25641

1721 . . . 26142

22 . . . 25750

23 . . . 29197

24 . . . 25952

25 . . . 25523

Total, . . . 132564 . . . 26512

1726 . . . 24647

27 . . . 28418

28 . . . 27810

29 . . . 29722

30 . . . 26761

Total . . . 142358 . . . 28472

MORTS

124 *Ouvrages de Morale*

MORTS DE LONDRES.

Anées, Année commune de 5 ans.

1731 . . . 25262

32 . . . 23358

33 . . . 29238

34 . . . 26062

35 . . . 23538

Total . . . 127458 . . . 25492

1736 . . . 27582

Le total des morts depuis 1701
jusqu'à 1735 se montent a . . .

. . . 856045

Les 36 Anées donnent année
commune . 24458

Batêmes & morts de la Ville de Londres

Anées, Batemes, Morts,

Males, Females, Males, Females

1730. 8606. 8512. 13306. 13455

1731. 9117. 8658. 12608. 12654

1732. 9144. 8644. 11655. 11703

1733. 8811. 8654. 14372. 14861

1734. 8955. 8675. 13016. 13046

1735. 8656. 8215. 11699. 11839

1736. 8471. 8020. 13696. 13886

Total, 61760. 59378. 90352. 91444

RE:

RECAPITULATION.

Anées,	Batemes,	Morts,
1730 . . .	17118 . . .	26761
1731 . . .	17835 . . .	25262
1732 . . .	17788 . . .	23358
1733 . . .	17465 . . .	29233
1734 . . .	17630 . . .	26062
1735 . . .	16871 . . .	23538
1736 . . .	16491 . . .	27582
Total, . . .	121198 . . .	181796

Plus d'un tiers plus de morts que de naissances à Londres.

Il nait une trentième partie plus de mâles que de femèles.

Batêmes anée commune à Londres - - - 17314

Morts anée commune - - 25971

Durant les 36 anées de ce siècle il est mort à Londres, 883627 personnes.

R E S U L T A T.

On trouve à Londres plus d'un tiers plus de morts que de naissances.

A Vienne

A Vienne plus d'un quart plus de morts que de naissances.

Au lieu qu'à Paris on trouve un quarante deuzième moins de morts que de naissances, d'ou il faut conclure que Paris est un séjour vraisemblablement plus sain que Londres & Vienne, & plus sain que Venise & Copenhague.

Il seroit à souhaiter d'avoir pareils dénombrements de Madrid, de Rome, de Naples, de Malte &c. Et même des principales Villes de France, & surtout des Villes de Provence & de Languedoc pour conoître le meilleur air de France, & même de l'Europe pour une vie longue & saine.

Aparamant qu'il y a encore plusieurs autres causes que la différence de l'air, pour cete grande différence entre les morts & les naissances de Londres & de Vienne, mais la cause principale c'est vraisemblablement le mauvais air que l'on y respire.

Reflexion Politique.

Je suis étonné que le Roi & les chambres du Parlement d'Angleterre délibèrent si long tems pour changer d'air pour leur habitation ordinaire. Il n'y auroit qu'à prandre Oxford, ou quelque habitation plus proche de Londres afin de vivre plus sainement & plus long tems.

La salubrité de l'air, & par conséquent la température de l'air ou trop chaud, ou trop froid est si importante à la santé & au bonheur de la vie que l'on peut espérer que les Rois de France & les autres Souverains qui ont des territoires dans des peis chauds, & dans des peis froids, trouveront un jour des facilitez & des moiens pour aler à petits frais par des Canaux habiter avec leurs Conseils & leurs Courtisans les païs chauds en hyver & les païs froids en été comme fezoit l'illustre Aureng Zebe Empereur des Mogols qui a vécu sainement cent six ans.

ARTICLE XXVI.

Dialogue antre deux Persans.

AVERTISSEMENT.

Chardin dans ses voyages imprimez in 4to a Amsterdam, chez de Lorme en 1711 pag. 326 dit : Que plusieurs Docteurs Mahometans ont écrit, que Dieu donne son Paradis à ceux qui ont été justes & bienfaizans durant leur vie quoiqu'ils n'aient pas crû à Mahomet ni à l'Alcoran.

I Z O U F.

Le Kadi Mirza me dit l'autre jour que plusieurs des plus grans & anciens docteurs de nôtre Religion ont écrit : Que s'il y avoit quelques peis peuples ou l'on n'eut jamais antandu parler ni de l'Alcoran, ni de la loi de Mahomet, tels qu'étoient il y a deux cens cinquante ans les grans peis de cète grande partie du monde apelée Amerique, ou bien d'autres peis ou l'on en eût entendu parler sans y croire com-

comme en Angleterre, en Hollande, en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie, en Russie, & que dans ces peis il y eût eu quelques chefs de famille qui y ayent vécu avec une grande justice, & avec une grande bienfaizanse envers tous ceux avec qui ils avoient à vivre pour plaire au Createur, Dieu Clement & misericordieux n'a pas laissé de leur donner son Paradis après leur mort. Or je voudrois bien savoir si ce qu'il m'a dit de ces Docteurs est vrai.

ISMAEL IMAN.

Il vous a dit la vérité, il pouvoit même vous dire qu'ils ont écrit que tous les justes & bienfaizans qui sont morts sur le reste de la terre avant Mahomet, aiant suivi dans leur conduite les lumières & la loi de la Raison Universelle dont Dieu est l'Auteur, & qui consiste en deux articles (*Ne faites mal a personne, & faites du bien à tous ceux que vous pouvez pour plaire à Dieu*) jouissent à presant du bonheur éternel du Paradis.

I Z O U F.

Vraiment Ismaël, vous m'étonnez beaucoup. J'avois crû jusqu'ici que tous ceux qui n'avoient point eu le bonheur d'être circoncis, & qui n'avoient point crû à l'Alcoran n'y à Mahomet étoient d'anez éternellement, excepté quelques saints de la loi naturelle conüe & pratiquée par Noë, par Abraham, & par les autres Partriarches.

I S M A E L.

Il ne faut pas confondre la loi qu'aporta Noë avec cèle qu'aporta Moïse. Celle de Noë suffisoit pour obtenir le bonheur de cète première vie, & le bonheur de la seconde vie par la pratique de la justice & de la bienfaizance; Elle étoit pour tous les hommes, & pour tous les tems. Celle de Moïse contenoit à la vérité la loi de l'Auteur de la Nature, mais elle contenoit encore quelques loix politiques qui ne sont que pour certains tems comme les sacrifices extérieurs, & la circoncision.

Moïse

Moïze y ajouta beaucoup d'autres loix politiques propres, & même nécessaires au peuple Juif pour certains lieux & pour certains tems, mais il conserva toujours par tout les deux points de la Loi de la Raison Universelle *abstenez vous de l'injustice & faites du bien aux autres*, dont il donna diverses explications qui regardoient & le bonheur de cette vie & le bonheur de la seconde vie.

A l'égard de la loi de Mahomet, elle contient de même les deux articles de la loi du Createur pour le salut, & encore quelques autres articles sur le gouvernement politique des Arabes de ce tems la qui peuvent être utiles pour assurer le bonheur de cete vie, & de la vie future, particulièrement en ce qu'ils peuvent faire souvenir d'observer la loi du Créateur connue par la Raison Universelle. Mais ces articles politiques, comme de s'abstenir du vin, ne sont ni pour tous les lieux, ni pour tous les tems, ni absolument nécessaires au salut. Ainsi vous voyez que nos plus habiles Docteurs ont eu raison d'écrire que ceux qui sont morts très justes & très bien-

I 2 faizans

faizans pour plaire à Dieu étoient des saints, de quelque Religion, & dans quelques erreurs qu'ils fussent d'ailleurs, dans quelque peis, & dans quelque siècle qu'ils aient vécu.

I Z O U F.

Je comprends bien la raison de ces Docteurs à l'égard de ceux qui sont morts avant Mahomet dans les quatre parties de la terre, car ils n'ont pas pû respecter Mahomet comme Profète, ni l'Alcoran comme un livre venant de Dieu miraculeuzement, puisque ni l'Alcoran, ni Mahomet n'étoient pas dans le monde. Or Dieu n'est pas assez injuste pour commander l'impossible, mais à l'égard des hommes qui sont venus depuis, & qui ont antandu parler de l'Alcoran & de Mahomet, ils pouvoient s'en informer, & demander de l'instruxion, & surtout les Crétiens, & les Indiens qui vivent parmi nous, comment les excuser de n'avoir pas crû à Mahomet & à l'Alcoran. Or comment les sauver sans cète croyanse? Quelles rai-

raisons ont ces Docteurs indulgens de la loi de Mahomet de croire que, s'ils meurent justes & bienfaizans pour plaire à Dieu, cela seul suffit sans aucune foi Mahometane pour les sauver ?

I S M A E L.

Vous comprendrez aisément leur raison si vous leur passez ce que vous ne sauriez leur refuser. C'est que, s'il a suffi à ceux qui sont morts avant Mahomet pour être Saints & pour obtenir le Paradis, de mourir très justes & très bienfaizans pour plaire à Dieu, ceux qui sont morts depuis n'étant pas de pire condition que leurs prédécesseurs, n'ont pas eu besoin d'autres qualitez, ni d'autres euvres que leurs ancêtres, puisque la loi du Créateur étoit parfaite dans son origine, & que ni les Profètes, ni les Patriarches ne pouvoient ajouter aucune perfection à cete première loi du Créateur qui regardoit le bonheur de nôtre seconde vie.

Il y a même une seconde raison ;

C'est que les hommes très bienfaizans qui ont antandu parler de Mahomet & de l'Alcoran, feroient assez intéressez à faire tout ce qu'ils croient nécessaire pour leur salut pour croire Mahomet Profété, & l'Alcoran miraculeusement écrit, s'ils n'avoient pas crû avoir des raisons suffisamment fortes pour croire que tout cela n'est rien que d'humain & sujet à erreur, de sorte que leur erreur est entièrement involontaire.

Or Dieu est trop juste pour punir une erreur involontaire. C'est un défaut, c'est une imperfection d'erreur, de se tromper, de prendre l'erreur pour la vérité, mais ce n'est pas un crime punissable puisqu'il n'est pas volontaire. Tout le monde fait que l'homme ne demeure dans l'erreur que parce qu'il veut rendre en cela même hommage à la vérité. Or est-ce un crime punissable de *vouloir* demeurer ferme dans la vérité. Les lumières de l'infidèle sont bornées comme les lumières d'un être aussi borné qu'est l'homme le plus sage : Sera t'il punissable parce que ses lumières sont bornées,

nées, il peut être digne de pitié comme aveugle, mais mérite t'il pour cela d'être puni?

I Z O U F.

Ce que vous me dites me paroît à la vérité très conforme à la Raison Universèle, à la raison que Dieu a donnée dans tous les siècles, à tous les hommes de tous les peys du monde, mais il me semble que j'ai vû des passages de l'Alcoran qui y paroissent contraires.

I S M A E L.

J'en conviens. Mais 1^o. il est contre la Raison humaine de croire que Dieu commande l'impossible à l'homme juste & qui est bienfaizant pour lui plaire. Or Dieu comme Révélateur peut-il réelemant nous ordonner de croire des choses précisement contraires à ce qu'il nous ordonne de croire comme Créateur, comme Auteur de la Raison Universèle. Or c'est toujours à notre raison entant qu'elle est Universèle,

versèle, c'est à dire divine, à juger du véritable sens raisonnable des écrits révèle miraculeusement.

Je conviens que dans ces écrits révèle il peut y avoir des expressions qui sont incompréhensibles, du moins dans certains siècles, mais que cette incompréhensibilité ne doit pas empêcher les lecteurs de suivre toujours constamment la Raison divine ou universèle, qui est notre première lumière toujours infaillible, comme est infaillible celui qui en est l'Auteur.

Ce qu'il y a en nous de faillible: C'est notre Raison particulière; mais elle devient infaillible, elle est divine lorsqu'elle ressemble parfaitement à la raison de tous les autres hommes, lorsqu'ils comprennent & qu'ils antendent ce que nous comprenons, & ce que nous antendons.

2. Vous trouverez dans le même Alcoran plusieurs passages qui prouvent que Dieu révélateur ne nous demande rien qui nous soit impossible. Or si quelqu'un n'a pas le moindre soupçon d'être dans l'erreur, ne lui est-il pas alors impossible de chercher à s'éclaircir.

3. Ne

3. Ne doit on pas toujours expliquer par le sens le plus raisonnable des passages révélez qui paroissent contraires.

I Z O U F.

Mais si la Raison Universèlle, si la loi du Créateur nous suffit pour le salut, pourquoi Mahomet est il venu comme Profète? Pourquoi l'Alcoran nous a t'il été anvoyé partie miraculeusement écrit dans le Ciel, partie miraculeusement dicté de la part de Dieu par l'Ange Gabriël?

I S M A E L.

La reponse est bien facile : C'est que le nombre de ceux qui parmi les hommes peuvent consulter la Raison Universèlle, & la bien discerner de leur raison particulière est si petit, & leur autorité parmi les autres hommes si petite, qu'il a été nécessaire que Dieu excitât de tems en tems miraculeusement des Profètes, & qu'il leur donât son Autorité infiniment respectable,

ble, afin d'être, pour ainsi dire, les guides des opinions qu'ils devoient suivre, parmi lesquelles étoient tous jours les deux articles de la loi de l'Auteur de la Nature : *Abstenez vous du mal, ou de toute injustice, & faites du bien aux autres pour obtenir le Paradis.* Mais comme ces Profètes étoient des hommes, il a été nécessaire que parmi le divin il y soit resté quelque chose d'humain, & c'est à nôtre Raison Universèle à démêler l'un d'avec l'autre, le certain de l'incertain, la Raison Universèle de la raison particulière, le raisonnable du déraisonnable, à discerner les idées de l'insensé de l'Esprit ou étoient nos ancêtres, des idées de la raison humaine perfectionnée par un grand nombre d'expériences, & de réflexions que produit le grand nombre de générations, & de siècles qui se succèdent les uns aux autres.

I Z O U F.

Sur ce pied là vous ne croiez donc point que Dieu ait choisi de toute éternité certains hommes plutôt que d'autres,

d'autres, les uns pour être malheureux
& d'autres heureux après la mort in-
dépendamment de la méchanceté des
uns, & de la bienfaisance des autres.

I S M A E L.

Non vraiment je ne le croi point,
parce que je ne croi point que Dieu,
qui est la Raison même, la justice
mêmes gouverne les hommes qui sont
des Etres libres sans raison & sans
justice. Or qui peut jamais imaginer
qu'un Etre raisonnable fasse un choix
sans raison, & qu'un Etre juste rende
miserable un homme bienfaisant. La
Raison Universelle adopte cete maxi-
me : *Sous un Dieu juste nul ne peut ja-
mais être miserable s'il ne le mérite.*

Il seroit plus raisonnable de penser
qu'un Etre infiniment bienfaisant peut,
sans faire aucun choix, sauver tous les
méchans & les bienfaizans, que de pen-
ser qu'il pût jamais choisir un seul
saint, un seul bienfaisant, pour le
rendre malheureux sans aucun démé-
rite.

D'un autre côté pourquoi Dieu
nous

nous auroit il fait des Etres libres ? Pourquoi nous auroit il donné le pouvoir de faire du bien & du mal , s'il n'avoit eu dessein que nous pûssions mériter des récompenses par nos euvres de bienfaisance , & mériter des punitions par des euvres d'injustice. Or n'y a t'il pas plus de vraisemblance que les hommes ne sont point nécessairement à faire le bien & le mal , qu'il n'y a de vraisemblance à l'opinion contraire.

I Z O U F.

Ce que vous me dites me paroît raisonnable : Mais ce n'est que Raison Universelle à laquelle chacun peut parvenir sans aucune grace miraculeuse , & par les seules forces de la lumière naturelle. Or cependant la plupart de nos Docteurs croient que pour être bon Muzulman il faut non seulement être fort raisonnable , & suivre la Religion universelle , mais avoir encore une grace miraculeuse.

I S M A E L.

Ces Docteurs dont vous me parlez ne sont que des hommes sujets comme vous à se tromper, & c'est un défaut de Raison Universèle que de croire que la Raison Universèle ne mène pas à la bone Religion, à la Religion la plus raisonnable, ou à la raison la plus Religieuse puis qu'elle nous enseigne les deux préceptes de la loi de l'Auteur de la nature qui a été parfaite dèz son origine.

Ces Docteurs déraisonnables respectent sans raison ce qu'il y a de raison particuliere, d'autorité humaine dans nôtre Religlon Mahometane, au préjudice de ce qu'il y a de Raison Universèle, & par conséquent au préjudice de ce qu'il y a d'autorité divine, c'est à dire, au préjudice de ce qui vient de Dieu même immédiatement comme Créateur de la nature humaine.

I Z O U F.

Vous me faites des réponses raisonnables, mais non pas des réponses Religieuses.

I S.

I S M A E L.

Des reponses conformes à la Raison Universelle ne sauroient être que très Religieuses , puis qu'elles sont conformes aux deux loix que le Créateur nous a donné pour nôtre salut, & la Religion Mahometane elle même n'est estimable qu'autant qu'elle approche de cete première Religion naturelle, sublime dans sa simplicité.

ARTICLE XXVII.

PROPOSITION.

Le Roi , le Général doit se faire aimer de ceux qui peuvent aimer , & se faire craindre de ceux qui ne sauroient que craindre.

ECLERSISSEMANT.

Le plus grand nombre des hommes sont mal élévez, & ne sauroient être justes que par crainte. Il faut donc que le Roi soit encore plus atentif à se faire craindre par les punitions surfizantes qu'à se faire aimer par les récompenses.

companses. Il n'a pas de quoi récompenser tout le monde, & s'il ne savoit que se faire craindre, bientôt son autorité deviendrait insupportable à tous.

Il faut que les honêtes gens bien traitez lui aident par leurs louanges, & par leur afexion à soutenir l'impétuosité & les mouvemens des malhonêtes gens qu'il traite selon leur mérité. C'est un plus grand vice dans un Roi, dans un Général de ne se pas faire craindre par les punitions que de ne se pas faire aimer par des récompanses.

ARTICLE XXVIII.

Opinion du fameux Prince Eugene sur la valeur des François.

Après la victoire de Parme que le Maréchal de Coigni raporta le 29 Juin 1734 sur les imperiaux commandez par le Maréchal Comte de Merci qui fût tué dès le commençement de la bataille ; on trouva dans la poche de ce Général une l'être qu'il avoit reçue la veille de M. le Prince Eugene le plus grand Général de son tems, dans

dans laquelle on remarqua ces paroles :
Tachez mon cher Comte de battre le Général François , car pour les Soldats de cete Nation n'espérez pas de les vaincre.

O B S E R V A S I O N.

Ces paroles semblent d'abord se contredire : Car comment peut on battre le Général sans battre ses soldats ; mais c'est la contradixion aparante de cete proposition qui en fait le sel , & qui nous découvre une des ruses de guerre de ce grand homme , & en même tems l'opinion qu'il avoit de la supériorité de valeur des françois ; mais que leurs Généraux n'ont pas toujours la supériorité en ruses de guerre comme avoit M. de Turenne.

Un Général peut être battu dans une bataille , lorsque par la mauvaise disposition de son ordre de bataille une partie de ses troupes ne peut combattre , tandis que l'autre partie est attaquée par presque toute l'armée ennemie comme il arriva à Ramilly , où le maréchal de Villeroy fût bien battu , & à Hostet où le maréchal de Tallard fût défait & pris prisonnier. On peut dire

dire que les Généraux françois y furent bien bâtus, sans qu'on puisse dire que les soldats françois y aient été vaincus, puisque les Généraux n'eurent pas l'habilité de les faire bien combattre à nombre égal contre leurs ennemis.

ARTICLE XXIX.

*Pour décider une grande question fort
débatue entre les Théologiens.*

Dieu peut il, sans cesser d'être infiniment parfait, concourir avec les hommes qui font des axions très injustes en les croiant injustes?

Peut il, sans cesser d'être infiniment bon, être l'Auteur des douleurs?

Peut il, sans cesser d'être infiniment juste, faire souffrir dans cète vie de la douleur à un homme juste & bienfaisant. Voila sur quoi Bayle sur l'article des Manichéens, & Leibnits dans sa Théodicée ont tant disputé sans avoir bien antandu ce dont ils disputoient.

Principes de Décizion.

1. L'Etre infiniment parfait peut faire, peut créer continuëlement des êtres imparfaits, ou bornez en perfections & en bonheur, il n'y a en cela nule contradixion. Or tels sont les hommes, qui quoique libres, sont assez imparfaits & assez bornez en perfections, pour être tantôt dans l'erreur, tantôt dans la vérité, pour faire tantôt justice, & tantôt injustice qu'ils conoissent même comme injustice, pour souffrir tantôt des douleurs, & pour goûter tantôt des plezirs.

2. Il n'y a aucune contradixion à soutenir que l'Etre infiniment parfait peut faire, peut créer un monde auquel il manque plusieurs perfections, & tel est nôtre monde.

3. Il y auroit même de la contradixion à soutenir que Dieu peut créer des Etres infiniment parfaits, à qui il ne manqueroit aucune perfection, aucun degré de bonheur, puis qu'il leur manqueroit toujours l'indépendance qu'il ne peut jamais communiquer à aucun Etre.

4. La conservation est une création continuée. Or de là il suit que l'Etre infiniment parfait pouvant conserver un Etre borné en perfections, peut conserver un homme injuste, un homme qui sera dans des perfections bornées, dans des opinions les unes fausses, les autres vraies, qui existera cependant dans des justices, & dans des injustices, qui sera tantôt hûreux, tantôt malhûreux.

Cet homme sera alors un Etre moins parfait que n'est l'homme juste, beaucoup plus hûreux que malhûreux, & qui a beaucoup plus d'opinions véritables que d'erreurs.

5. La douleur est une grande imperfection de la créature, mais si le même homme, soit durant sa première vie, soit dans sa seconde vie, goute plus de plézirs qu'il ne souffre de douleurs, Dieu quoique infiniment bon peut lui faire souffrir de la douleur, pourvû que ses plézirs, ou présans, ou fûture, surpassent ses douleurs en nombre, en grandeur, & en durée. Car n'est ce pas toujours être bienfaizant, n'est ce pas toujours faire du bien à

K a

quel=

quelqu'un que de lui donner une vie plus hûreuse à tout prandre, que mal-hureuse, plus dèzirable que non dèzirable ? Peut on dire avec quelque fondement que Dieu n'est pas infiniment bienfaizant, parce qu'il ne rend pas un homme aussi hûreux qu'il pourroit le rendre, ou infiniment h  renx ?

6. Si l'homme libre dévient injuste Dieu juste ne peut il pas le punir par la douleur, sans cesser d'être infiniment parfait ? Car n'est il pas de l'ordre, n'est il pas de la justice que l'injustice soit punie par les douleurs, & que le bienfaizant soit récompensé par les plezirs ?

Les Manichéens croioient qu'il étoit absolument nécessaire qu'il y eut deux Dieux. L'un Bon qui concour  t avec l'homme dans ses actions bienfaizantes, & qui fût seul Auteur des plezirs & des joyes qui en sont la récompense. L'autre mauvais qui concour  t avec lui à soutenir des erreurs pernicieuses, & qui fût seul auteur des douleurs. Mais il suffit d'un seul Etre tout puissant qui forme des

créatures bornées en perfections & en bonheur.

CONCLUSION.

De ces principes de décision il suit que l'opinion de Manez n'est pas fondée dans la Raison Universèlle, puis que Dieu, sans cesser d'être infiniment parfait, peut produire & conserver des créatures bornées en perfections, soit en bonheur, soit en connoissance de vérité, soit en amour du bon ordre.

De là il suit par conséquent, qu'il peut, sans cesser d'être parfait, permettre & prévoir les erreurs, les injustices, les desordres, causer les douleurs proportionnées aux injustices, & laisser à l'homme toutes ses autres imperfections.

De là il suit que l'on peut dire selon la vérité avec le Profète, *Non est malum in civitate quod Deus non fecerit. Il n'y a point de mal dans la Ville que Dieu n'ait fait.* Ce qui est du côté de Dieu est bon à tout prandre, c'est un degré de perfection positive, ce qui est du côté de l'homme errant,

injuste, souffrant, est mauvais, défectueux, imparfait, contraire à l'ordre, mais c'est une suite naturelle du manque de perfection, suite naturelle de non perfection, suite nécessaire de la nature de l'être borné, & de tel être borné.

De là il suit que demander : Si Dieu peut être cause & concourir avec l'homme aux actions injustes, à ses erreurs, & être Auteur des douleurs humaines. C'est la même chose que demander : Si Dieu, sans cesser d'être infiniment parfait, peut faire une créature bornée en perfections, en connoissance de veritez, en bonheur, & s'il peut punir une injustice par la douleur. Ce qui est une demande ridicule.

De là il suit que l'opinion de Malebranche est fautive & ridicule & que Bayle est fort blamable d'avoir tenté de lui donner du poids, & de la résuffiter.



ARTICLE XXX.

PROPOSITION.

La paresse Diminüe le bonheur.

ECLERSISSEMENT.

L'homme est exposé par son tempérament ou à la paresse, ou à l'inquietude. L'un craint trop la peine imaginée, l'autre désire trop le plaisir qu'il imagine. Les hommes sont sujets à l'un ou à l'autre de ces deux défauts.

Ce sont plutôt des sources de maux même, & tous les deux diminuent fort le bonheur de la vie.

On ne sent point la paresse comme un mal, mais on ressent les maux qui en viennent sans savoir qu'ils en viennent.

La paresse est jointe à un bien présent qui est une exemption de peines & de soins, & à une ignorance de maux à venir. On ne voit point les maux qu'elle produit, ou si on en voit

voit quelques uns on les voit moins grans qu'ils ne sont.

Le paresseux qui ne veut aquérir ni talans, ni vertus, ni crédit, ni réputation, ou plutôt qui ne veut point se doner le soin qu'il faut pour cela, ressamble à un homme qui ne veut ni planter, ni sèmer de peur de la pêne & de la dépanse présente, il s'imagine pouvoir se passer de pain, de vin, de fruits, & il se trompe, ou s'il s'en peut passer ce ne peut être qu'avec vint fois plus de pénes & de soins qu'il ne lui en eut falu pour sèmer & pour planter.

On dit au Prince paresseux: *Si vous ne travaillez vous serez sans considération pour un homme de vôtre rang; il répond: il m'en restera toujours assez.* Il se trompe car en une infinité de rencontres il verra avec déplaisir que des gens d'un rang beaucoup inférieur au sien lui disputeront certaines choses & les amporteront.

On lui dit: *Les autres auront à choisir des personnes de mérite pour les attacher à eux, & vous vous n'aurez que le rebât, parce que vous ne vous appliquez*

quez pas assez à en faire le discernement, & à leur marquer une distinction proportionnée à leur mérite, & parce que vous ne pouvez pas être également bon que d'autres à leur bonheur. Il répond: qu'il a de quoi s'amuser sans un grand nombre d'amis, mais il se trompe, les mêmes plaisirs lui deviendront bien-tôt insipides, il n'y a que la variété dont-il puisse atandre de la sensibilité, & à moins d'une grosse Cour pléne de gens d'Esprit qui contribuent chacun pour leur part à diversifier les scènes, il n'y aura dans la sienne qu'une triste & anuyeuze uniformité.

On lui dit: *prenez quelque soin de vos affaires, on vous vole.* Il répond: *Il m'en restera encore assez,* & il se trompe, car le Sur-Intendant, & les Intendants à l'anvi diminuent son revenu pour augmanter le leur, & il se trouve qu'il ne lui reste pas même le peu sur quoi il avoit compté, sa maison est mal peyée, les domestiques servent mal, on tombe dans le décry, & dans le mépris, personne ne se soucië de l'obliger, personne ne craint de l'ofanser.

Lui qui pouvoient espérer de s'élever à ses supérieurs, & de se faire craindre de la plupart de ceux qui sont en grande considération, se voit peu à peu méprisé de tout le monde & attaqué impunément par des misérables.

Il aime le plaisir, & on lui dit : Si vous ne vous donnez la peine de gouverner vous même, si vous ne songez à faire vôtre fortune vous n'aurez pour plaisir que vôtre ordinaire qui est insipide, & cet ordinaire même, vous aurez le chagrin de le voir aler en diminuant, vous ne pouvez faire ni bâtiment, ni fête, ni voyage, ni présent. Vous ne pouvez avoir ni meubles, ni jeu, ni repas, enfin rien d'extraordinaire. A cela il se réveille & répond : Je ne saurois croire cela, & cela est pourtant vrai, & voila comment la paresse diminue les biens, & augmente les malheurs.

Les caractères inquiets achètent trop cher les fortunes & les plaisirs faute de s'en faire des idées justes.

ARTICLE XXXI.

PROPOSITION.

On apprend plus à vivre par les impoliteſſes des autres que par leurs politelſſes.

ECLERSISSEMENT.

La plus grande partie du ſavoir vivre conſiſte plus à ne point bleſſer qu'à faire ou à dire des choſes qui plaiſent. Ainſi nous ſommes bien plus inſtruits par ceux qui manquent, & qui bleſſent par leurs manières que par ceux qui ne bleſſent point, & qui ne font point de fautes contre la politelſſe.

J'ai vû pluſieurs de ces perſones délicates ſur le ſavoir vivre qui ne devoient leur délicatelſſe qu'à leur grande ſenſibilité, ſi elles n'avoient pas été aiſées à bleſſer, elles n'auroient pas tant fait d'obſervations ſur les choſes qui bleſſent.

Il pourroit bien être que je fais ſouvent des fautes à l'égard des autres, parce qu'il eſt difficile que les autres n'en

n'en fassent à mon égard, comme peu de choses me blessent, il pourroit bien être que jugeant des autres par moi-même je croi que peu de choses les doit blesser, & que je les blesse sans y panser.

Voilà comme chez moi il nâit un défaut d'une bonne qualité, & je ne saurois sortir de ce défaut qu'à force de réflexions, au lieu que les autres sont aidés par leur trop de sensibilité.

A R T I C L E X X X I I .

P R O P O S I T I O N .

Si nous savions bien recevoir les Avertissements, il nous en viendrait d'avantage & nous deviendrions plus parfaits.

E C L E R S I S S E M A N T .

Si nous aspirons à une grande perfection, si nous voulons passer les honnêtes gens du commun, il faut bien remercier & de bon cœur, & souvent, tous ceux qui nous disent leur opinion sur nos défauts, sur nos fautes, & sur tou-

toutes les bones qualitez qui nous manquent.

Si on vénoit dire à un homme fort avare : Monsieur je me suis donné la pêne d'examiner atantivemant un Article du compte de vôtre Intendant, j'ai aussi jetté les yeux en passant sur le troisième Article, & il m'a paru que vous vous étiez trompé à vôtre préjudice. *Que pensez vous qu'il répondroit s'il vouloit engager le Corecteur de ces comptes à examiner avec beaucoup d'atansion d'autres Articles ou il auroit pû se tromper en comptant avec son Intendant.* Certainemant loin de lui faire mauvaise mine il chercheroit des termes, un ton, & des manières honêtes & obligéantes pour le remercier. En usons nous ainsi à l'égard de ceux qui nous avertissent?

Pensez vous que cet avare lui dit : *Monsieur vous vous trompez vous même en croiant que je me suis trompé.* Il ne le lui diroit pas quand il le parléroit, mais seulemant : Vous me faites plaisir Monsieur, j'y ferai réflexion si par hazard vous trouvez encore quelques Articles ou vous croyez que je

Je me fois trompé , il diroit : *Vous avez raison , je n'y avois pas pris garde , vous avez les yeux meilleurs que moi , continuez je vous en supplie.*

Quand ce Corecteur de comptes diroit d'un ton aigre & avec quelque fantimant desobligéant , vous vous êtes trompé en tel endroit , pensez vous qu'un homme qui antand ses intérêts ne voulût pas examiner cet endroit une seconde fois ?

Nôtre Intendant : C'est un amour propre mal antandu qui nous aveugle. Il nous rand compte de nos défauts , & a grand soin d'en diminuer le nombre & les dégrez. Il nous rand compte de nos bones & agréables qualitez & il nous en augmante le nombre & les dégrez , & sur tout par ses comparaisons , il exagère les défauts des autres , parce qu'il en est incomodé , il diminue leurs bones qualitez parce qu'elles l'incomodent en le rabaisant lui même : Mauvais Intendant , mauvais estimateur que cet amour propre si mal habile.

Mais hûreusement il y a en nous dequoi nous ampêcher d'en être si gros-

grossièrement trompez : C'est un amour propre habile & bien antandu qui nous porte à nous défier de chaque article de son compte & à ne prononcer sur rien qu'après avoir vu des preuves évidantes. L'amour propre habile nous fait désirer de devenir plus parfaits que nos pareils : Écoutez & suivons ce desir, nous écouterons volontiers les corrections & nous en deviendrons plus doux, plus humbles, plus indulgens, plus complaisans, plus aimables, plus aimez, & par conséquent plus heureux.

Il y a deux considérations à faire en recevant les avis des faiseurs de correction.

1. La vérité & l'utilité de l'avis, qui pour l'ordinaire est fondé si non en tout du moins en partie : Voilà ce qui regarde notre intérêt.

2. La manière ou honête & gracieuse, ou fâchée, ou aigre avec laquelle nous recevons cet avis : Voilà ce qui regarde leur intérêt.

Pour notre intérêt il n'est pas à propos de croire pouvoir juger assez bien de l'utilité de l'avis dans le tems qu'on

qu'on nous le donne. Un avis donné est une acufation intantée, & toute acufation comanse par déplaire à l'acufé, ainsi il est naturelément porté à contredire, soit pour se justifier soit même pour se vanjer de l'injure qu'il croit resévoir.

Je dis plus. Quand on verroit que l'avis est vrai & utile, on ne le verroit pas alors aussi utile qu'il l'est en effet.

Quand l'avis seroit mal fondé, on le verroit alors plus mal fondé qu'il n'est en effet.

La contradixion dans nos opinions, dans nos gouts, dans nos santimans est une espèce de correxion, nous n'en sommes pas bons juges, nous sommes d'ordinaire plus sanfibles à la crainte de la honte d'être vaincus en public, qu'à la crainte de l'erreur, au plezir de vaincre le contredisant, qu'au plezir de découvrir la vérité.

De là il suit que le tems le plus comode pour découvrir la vérité ou l'utilité d'un avis, c'est après la dispute, lors qu'on est en son petit particulier. Alors ni la crainte de la honte

te d'être vaincu, ni l'espérance de la victoire ne mettent plus de bandeau sur nos yeux.

Pour engager tout le monde à nous donner des avis, il faut que tout le monde sache que non seulement nous pardonnons les injures & les avis donnez mal à propos, sans fondement & avec mauvaise intention, mais aussi que nous les récompensons par des louanges & des discours de reconnaissance.

Or tant que cela ne sera point chacun craindra de passer pour donneur de mauvais avis, d'avoir besoin qu'on lui pardonne, & personne ne se veut mettre dans cet Etat.

ART. XXXIII. *IMPORTANT.*

Pour parler vrai, & modestement.

Quand je dis c'est un homme de bon sens, fort équitable, qui raisonne bien, qui juge sainement des biens & des maux, du vrai & du faux, cela ne veut dire autre chose si non, c'est un homme qui pense comme moi,

qui raisonne comme moi , qui juge comme moi du vrai & du faux , qui estime comme moi la grandeur des biens & des maux.

C'est ainsi que je me prans moi même pour la règle du vrai & du faux , pour la règle du bon & du mauvais , pour la règle du raisonnement , pour la règle de la raison des autres. Car je croi que pour bien panser ils doivent panser comme moi , j'ai beau trouver moi même que cela est une pensée folle , & que c'est une présomption extravagante, cela est pourtant ainsi , je me prens moi même pour règle du vrai , & du bon , c'est une impertinance , puisque je trouve que tout autre qui se prendroit pour règle du vrai & du bon , seroit un impertinans.

Que faire donc pour n'être point impertinant , pour ne point parler impertinamment , pour ne point donner aux autres son jugement pour règle du vrai , pour règle du bon ? Il y a un remède ; Ce seroit de dire : *Cette Proposition est vraie pour moi quant à pressant , ce jugement est solide pour moi quant*

quant à presant. Alors je ne me donne point pour règle aux autres; je ne fais que rendre temoignage de ce que je sens, ce qui est très permis, & n'est nullement ni ofansant, ni impertinant. Alors c'est parler vrai, & modestement.

ARTICLE XXXIV.

Définition du ridicule.

On demande une définition qui conviène à toutes les espèces de ridicule, mais on la demande sans savoir si la chose est possible, car il peut bien être qu'il y ait plusieurs espèces de ridicule qui demandent chacune leur définition particulière, qui ne puisse point être comprise sous une définition générique.

Il sembleroit donc qu'il faudroit être sûr d'avoir une liste complète de toutes les espèces de ridicules avant que de pouvoir être sûr de donner une définition générique qui soit convenable à toutes ces espèces. Cependant je vas en proposer une qui s'est trou-

vée convenir à toutes les espèces qui me sont venuës à l'esprit.

J'appèle ridicule, *L'action, la conduite, l'habillemant, les manières &c. de celui qui prétend, qui se pique d'employer les moiens plus efficaces que les autres pour ariver à une fin, quoique ces moiens soient beaucoup moins efficaces que les moiens ordinaires, & le ridicule est par fait quand ces moiens produisent un effet tout oposé.*

1. Je dis, j'appèle ridicule pour laisser aux autres liberté antière ou de faire une autre définition, ou d'ajouter ou de rétrancher quelque chose à celle-cy. Cete maniere de définir en disant j'appèle, est ce me samble moins sujète à contestation, & par conséquent plus raisonnable.

2. La conduite est un tissu d'axions, mais une seule axion d'un homme peut être ridicule aussi bien que sa conduite.

3. Il faut pour mériter la moquerie avoir une prétansion mal fondée, se piquer de quelque chose, & s'en piquer mal à propos, prétandre mal à propos.

4. Ce-

4. Celui qui ne se pique de rien, qui ne prétend rien, celui qui n'a rien de singulier dans sa conduite, celui qui suit le train commun, & les erreurs communes, qui emploie les moyens ordinaires, peut se tromper comme les autres dans les moyens qu'il prend pour arriver à son but, mais il ne tombe pas pour cela dans le ridicule, & par conséquent ne mérite pas d'être moqué. Mais celui qui dans le choix de ses moyens affecte une sorte de singularité, & se pique d'avoir trouvé quelque chose de plus efficace que les autres, prouve qu'il prétend en savoir plus qu'eux. Or c'est celui là qui par sa prétention mal fondée tombe dans un ridicule. C'est celui là dont on peut se moquer avec raison, lorsque les moyens singuliers qu'il emploie ne font pas l'effet qu'il s'en étoit promis.

5. Le ridicule paroît d'autant plus grand qu'il paroît plus de présomption dans celui qui est ridicule, & surtout à mesure qu'il y a plus de disproportion & d'inefficacité dans les moyens singuliers qu'il emploie pour arriver à sa fin.

On peut présentement voir dans les scènes, ou les comiques représentent les ridicules, si cette définition convient à tous les caractères des personnages ridicules.

Il n'est pas difficile, en supposant dans un homme des affectations, & des prétensions qu'il n'a point, de le peindre en ridicule, & de le rendre ridicule.

Aristofane donne un ridicule à Socrate pour avoir dit, que la puce étoit de toutes les bêtes celle qui sautoit le plus loin à proportion de la longueur de son corps, mais comme Socrate n'avoit donné cete observation ni comme nouvelle ni comme importante, mais comme une bagatèle curieuse il ne méritoit pas le ridicule que vouloit lui doner Aristofane.

Cela prouve qu'il est facile aux comiques, & aux plaisans, de donner des ridicules aux hommes les plus simples, les plus sages, & les moins ridicules, en leur supposant des intensions & des prétensions qu'ils n'ont jamais eues.

Je voudrois avoir le loisir de parcourir

courir les pièces de Molière, des autres comiques pour remarquer les différents ridicules ou tombent les hommes faute de se connoître en bonne gloire, en prenant pour une distinction précieuse entre ses pareils une distinction frivole qui n'est d'aucune valeur, une gloriole pour de vraie gloire par rapport au seul bût qui doit être estimable & précieux, qui est de contribuer à augmenter le bonheur de ses concitoyens, & de la société en général. Le sacrifice que l'on fait aux différentes glorioles est un fonds inépuisable de ridicule.

Le ridicule est méprisable puisqu'il suppose une erreur grossière qui est un défaut. Or tout défaut est méprisable, mais tout méprisable n'est pas ridicule, il faut que la prétension présomptueuse soit jointe à l'erreur.

L'erreur dans les autres n'est que méprisable parce qu'elle ne nous cause point de mal, mais le vice dans les autres est & méprisable & haïssable. C'est que c'est un défaut qui nous cause du mal.

Le Caractère haïssable n'est pas toujours

jours ridicule. L'avarice, par exemple, d'un chef de famille qui fait souffrir sa femme & ses enfans, est un vice haïssable, mais il n'est pas toujours ridicule : C'est que l'avare qui va à son bût lorsqu'il amploye des moiens propres pour y arriver, telle qu'est l'économie excessive, sont des moyens efficaces & proportionnez à la fin qu'il se propose.

Mais on est bien aise de voir tromper un avare parce qu'on le hait, on lui donne même quelquefois une sorte de ridicule parce qu'on suppose qu'il croit mal à propos, qu'à cause de sa grande défiance il n'est pas possible de le tromper, alors c'est une présomption jointe à une erreur ce qui est ridicule, mais à dire le vrai ce ridicule n'est pas grand, parce que l'on voit qu'il étoit difficile qu'il évitât une tromperie finement ourdie. Aussi le Spectateur goûte bien plus le plaisir de voir le vicieux puni de son vice que le plézier de le voir chargé d'un ridicule.

Il y a des gens d'esprit qui par jalousie & par malignité se plaisent à
tour-

tourner tout en ridicule en supposant, comme Aristofane, dans les personnes qu'ils veulent ridiculiser des prétensions ou il n'y en a point, ils supposent de l'erreur ou il n'y en a point, tout ce qui brille les blesse, tout ce qui est approuvé leur déplaît, comme ils ont l'esprit malade, le vertueux, le simple, le sage, le sânsé, tout leur paroît présomptueux & mauvais, ainsi ils ne peuvent prandre le bon même qu'en mal, c'est un caractère haïssable, tel fût le caractère d'Aristofane.

Ce mauvais caractère est lui même susceptible d'un grand ridicule, en ce que le faux plaisant, le moqueur se donne pour deviner plus juste que le commun des hommes, les intansions & les prétansions de ceux qu'il veut tourner en ridicule, & cependant il se trompe grossièremant dans le jugeant qu'il fait des autres, ou bien il montre sa malignité en ce qu'il porte à l'excez les mauvais jugemens qu'il fait des personnes les plus respectables qu'il veut randre ridicules, il ne seroit pas impossible de mètre un semblable

blable moqueur sur le Théâtre, il auroit pour bût de tout tourner en ridicule, il seroit par conséquent lui-même un caractère très ridicule. On pourroit l'appeler le Misanthrope ridicule. Une pareille piece réussiroit peut-être mieux & seroit sûrement plus utile que ce Misanthrope vertueux que Molière a mis sur le Théâtre.

Rien n'est plus aisé à certaines personnes vives & de peu d'esprit que de contrefaire la voix, les gestes, les mines, le parler, le marcher, le rire des autres; C'est encore un faux ridicule, puisque l'on peut contrefaire la personne la plus sage, la plus simple, la plus éloignée de toute affectation, si elle est ainsi traduite en ridicule, cete représentation, cete contrefaction si elle est parfaite, fera rire ceux qui conoissent particulièrement la personne, parce que toute représentation plait, & on rit en admirant la perfection de la représentation, mais dans le fond la personne représentée n'en est pas plus méprisable, & n'en est pas pour cela moins estimable, & moins aimable. Cet

Cet art de contrefaire, quand il est employé pour ridiculiser des personnes qui n'ont rien de ridicule, est une branche du faux ridicule contrefaiseur, contrefaizeuse : Caractère méprisable.

Les Etrangers qui s'habillent mal à nôtre mode, qui parlent mal nôtre langue, les Etrangers qui se coëffent mal font rire les enfans & les petits esprits : *Faux ridicule*.

Je tiens la définition du ridicule presque antiéremant des réflexions d'une Dame de beaucoup d'esprit. J'ai crû qu'il ne falloit pas laisser perdre la pensée, & qu'il seroit utile à la société de donner à d'autres des ouvertures pour faire des applications de cete définition, & pour éclaircir de plus en plus la matière.

Ces sortes de fragmans ont leur mérite, ils sont courts, & donnent cependant à méditer à ceux qui sont capables de méditation. Ceux ci ajoutent au fragment qui est déjà bon, ils le corrigent ensuite, un autre ajoute, & c'est ainsi que les ouvrages humains en passant de génération en génération par diverses mains, avansent toujours

jours vers la perfection , & servent
ainsi à perfectionner dans chaque siècle
La Raison humaine Universelle.

J'entendis hier des femmes qui disoient sérieusement : Quand on est bien coëffée & mise comme une autre, il me semble qu'on n'est point ridicule. Cète idée que ces femmes avoient du ridicule me fit rire, il sembloit qu'elles ne conoissent point d'autre ridicule pour une femme que d'être mal mise & mal coëffée.

Ce qu'elles entendent par mal mise & mal coëffée c'est d'être mise & coëffée d'une manière extraordinaire ou singulière par rapport aux autres du même âge, du même rang, du même Pays.

Il est vrai que de se croire coëffée & mise comme une autre & ne l'être point, c'est assez pour fonder un ridicule, parce que c'est se tromper, & marquer que l'on prétend s'entendre mieux que les autres en ajustement. Or toute prétension de supériorité mal fondée, & toute affectation de distinction blesse & déplaît. On se révolte contre cète prétension, on la fron-

fronde, & elle est dans le cas du ridicule, aussi le public ne l'épargne pas.

En général une personne mal mise est en quelque sorte ridicule, parce qu'on juge qu'elle croit ne l'être pas. Une personne négligée n'est point ridicule pourvu qu'il faute aux yeux qu'elle veuille passer pour négligée. Il faut que le négligé paroisse négligé, autrement il paroît ridicule. Outre cela il faut que le négligé soit à sa place, autrement il est ofansant parce qu'il est méprisant. Une femme peut souvent être négligée avec des hommes qu'elle voit souvent, une malade, une personne infirme, un Philosophe, un homme de grande réputation pour l'esprit, pour le savoir, a quelque privilège de paroître en son négligé. Le négligé sied bien même pourvu qu'il soit à sa place.

Quelqu'un qui s'imagine être ce qu'il n'est pas & qui en est cependant bien persuadé, fait plaisir à voir, il fait rire, il est ridicule. Si c'est quelque qualité qui vise à la supériorité d'esprit, ou de gout, ou de crédit, ou de rang,

rang, non seulement il est ridicule, mais c'est un ridicule ofensant.

Les personnes qui sont offensées par un ridicule sentent à la vérité le ridicule, mais ils sentent bien plus l'offense de ce ridicule, aussi quand ils parlent des ridicules des autres ils en parlent comme s'ils le plaignoient, & réussissent mal à tourner en ridicule. Il faut ne paroître qu'avoir bien remarqué la prétension de la personne ridicule, pour faire rire en la représentant aux autres.

Les hommes vrais, simples, sans prétension ne sont point exposés à être tournés en ridicule, si ce n'est lorsqu'on les prend pour des gens qui ont des prétensions de se faire distinguer.

Un honête homme est fâché d'être tourné en ridicule, parce qu'il est fâché qu'on le prenne pour avoir des prétensions qu'il n'a pas.

Les gens bienfaizans peuvent être ridicules par diverses prétensions, mais on leur pardonne aisément ce ridicule en considération de l'utilité qui en revient aux autres.

On

On aime à parler mal des méchans & à plaisanter des hommes vains.

Les femmes craignent excessivement le ridicule, & cète crainte excessive les jette quelque fois dans des ridicules oposez. La crainte d'être moins bien coëffée qu'une autre leur fera négliger leurs manières, leur esprit, leurs santimans, leurs discours.

Qu'on demande à une de ces femmes lequel vaut mieux d'excèler en ajustement, ou d'avoir l'esprit cultivé & les santimans honêtes & bien-faisans, lequel il vaut mieux, d'être méprisée des petits esprits faute d'être bien coëffée, ou d'être méprisée des gens d'esprit, faute de justesse ou de délicatesse d'esprit, ou par d'honêtes gens faute de santimans équitables, honêtes, doux, généreux. Si elle répond comme elle agit, elle dira que le ridicule de la coëfure est le plus grand de tous les ridicules, il est vrai aussi qu'il est le plus aparant, & qu'il y a bien plus de monde en état d'apercevoir cète espèce de ridicule que les autres espèces. Mais alors elles fan-

santiront par cète question le ridicule de leurs vrais fantimâns , & répondront ce qu'elles fantent qu'elles devroient panser , & non ce qu'elles pansent èfectivement.

Quand dans le fonds nous ne sommes pas ridicules , ce sont les moqueurs qui ont tort.

C'est une bonne qualité que de raisonner à fonds sur la matière proposée , cète qualité m'a quelque fois attiré des ridicules , parce que je prénois mal mon tems , ou que je choisissois mal mes gens , je prénois des anfans pour des hommes parce qu'ils en avoient l'âge la taille , la gravité. Je péchois par les estimer plus qu'ils ne valoient.

Les gens du monde les plus délicats sur les choses qui ne sont point à leur place , sont les gens de la Cour , mais souvant-ils donnent dans le faux ridicule parce que ce Peys-là est le Peys des moqueurs. Leur intérêt les porte à la moquerie , c'est à dire à l'injustice , car voudroient-ils qu'on épluchât , & qu'on exposât leurs ridicules.

REFLEXION POLITIQUE.

Un des plus inportans Articles que le Conseil de l'Educaſion puiſſe recommander aux précepteurs : C'eſt d'éviter l'ironie , & toute autre ſorte de moquerie comme un caractère très injuſte , très malſaiſant , très mépriſable , très blamable , & très odieux.

ARTICLE XXXV.

PROPOSITION.

Ceux qui ne ſouhaitent d'augmanter leurs richèſſes que pour en faire du bien aux autres ne le ſouhaitent guères ardanmant , & cependant ils en ſont les ſeuls dignes.

ECLERSISSEMENT.

Ceux qui les ſouhaitent ardanmant les ſouhaitent pour eux ſeuls , ainſi ils en ſont les moins dignes , mais ils ſavent les acheter , par des ſoins , par des aſſiduitez , & les ames du commun qui les diſtribuent , & qui pourroient

roient en faire part à des personnes de mérite distingué, aiment encore mieux les vendre au prix des services des domestiques & des complaisans, & se racheter de l'inopportunité des importuns.

ARTICLE XXXVI.

PROPOSITION.

La réponse douce & honête adoucit la colère.

ECLERSISSEMENT.

On nous a dit cent fois qu'une réponse honête & des manières douces & humbles rompent l'effort de la colère, & qu'une parole désobligeante & dure excite la fureur, nous le savons, & nous l'avons éprouvé. Nous conseillons aux autres la patience, la douceur lorsqu'on les offense. Nous les blâmons hautement lorsqu'ils se laissent emporter à leur impatience, à leur colère, mais quand nous sommes à leur place nous n'en faisons pas moins qu'eux.

Quand

Quand nous pansons sans passion, nous pansons fort raisonnablement ; mais nôtre raison disparoît quand la passion se fait sentir. De là il suit que nous avons tous besoin d'induljanse ; & les plus indulgens sont les plus raisonnables.

ARTICLE XXXVII.

PROPOSITION.

Un sage pour être plus utile à sa Patrie doit faire usage de la solitude ; & du Comerse du Monde.

ECLERSISSEMENT.

Qui veut aprofondir, & monter beaucoup plus haut que les autres hommes dans la spéculation, doit se rétirer de tems en tems de leur comerse. Mais d'un autre côté commant monter fort haut dans la pratique de la bienfaizanse qui est le sublimede l'homme parfait, & commant être bienfaizant si l'on s'éloigne toujours du commerce des hommes. Commant leur donner des remèdes efficaces & proposer

porfionnez à leurs maux, fi on ne connoit pas fufizamment leur foibleffe & leurs maladies.

Il faudroit donq pour la perfection pratiquer quelques rétraites pour méditer fur les remèdes, & fe remettre dans le comerfe du monde pour y étudier les meilleures manières de bien faire l'aplication de ces remèdes.

La retraite eft plus propre aux réflexions, & plus comode pour perfectionner l'étandue de l'efprit. Le comerfe eft plus propre pour perfectionner les habitudes à la juftice & à la bienfaifance.

ART. XXXVIII. *IMPORT.*

PROPOSITION.

Pour rendre un discours de morale plus utile, il faut lier les réflexions aux faits historiques.

ECLERSISSEMENT.

Les Réflexions féparées des faits auxquels elles conviennent ont plusieurs défavantages. 1. Elles font très-ab-

abstraites & il y a très peu de lecteurs acoutumez à gouter les véritez abstraites. 2. La plupart des lecteurs les trouvent sèches, obscures, douteuses, ambiguës, mal exprimées, & en partie fausses. J'en ai fait l'essai sur les réflexions de Mr. de la Rochefoucault, sur les pensées de Mr. Pascal, sur quelques ouvrages de Mr. Nicole, & sur les miens propres.

L'esprit demande un sujet particulier sur lequel il raisonne, sans cela il est mal aisé de le metre bien au fait, & même il lui coute trop de s'y metre.

Atachez les réflexions à des faits, de sorte que les récits aient précédé, alors la sècheresse, l'obscurité, l'ambigüité, le doute, la fausseté disparaissent, & l'on se sent mené à son aise par une vérité particulière à une vue beaucoup plus étendue, & l'on se trouve ainsi conduit à une verité, à une maxime générale, qui commande à tenir lieu de principe évidant.

De là il suit que les nôtes & les commentaires les plus utiles au lecteur sur les vies de Plutarque, sur Tassite, & sur tous les Livres Histori-

ques des Anciens, ce feroient des observations morales & politiques, ou à la fin des pages, ou du moins à la fin de l'ouvrage : Mais il faudroit pour s'en bien acquitter des Filósofes profonds tant en Morale qu'en Politique, & ils feront toujours rares, tant qu'il n'y aura des conféranſes pour anſéigner & pour perfeſxioner ces deux Sianſes principales, & les plus inportantes à l'augmantation du bonheur des hommes.

A R T I C L E XXXIX.

Observations pour perfeſxioner les Religions d'Angleterre.

P R E F A C E.

Je ſai qu'on pouroit me dire tout d'un coup. Il n'y a pour les Anglois qu'à ſuivre la Religion Romaine, mais cela ne les contanteroit pas. Il faut argumanter avec eux ſur leurs principes.

Le principe des Catoliques Romains de la Communion Tridentine. C'est l'infaillibilité de l'Egliſe, ou de leur Egliſe ſur le véritable ſens des Saintes Ecritures.

Au lieu que le principe de la Religion Anglicane eſt la raiſon particulière

lière de chacun sur le sens de ces Ecritures, & que quand les avis de tous seroient uniformes, ils ne croiroient pas pour cela être infallibles dans leurs assamblées.

Le mal que produit ce défaut d'unité, d'uniformité & d'infailibilité c'est la division d'opinions : Mal trez dangereux pour la société civile, surtout quand il est joint à l'intolérance politique. Car nous conoissons par expérience qu'il cause souvent d'épouvantables guerres entre les citoyens.

J'ai compris que si le Gouvernament Anglois prenoit soin de faire antéigner dans les Universitez & dans les autres Ecoles les maximes suivantes sur la Religion, il préserveroit pour toujours la Nation de toute division malfaizante, de tout Chisme sur la Religion.

Il n'y a pour cela qu'à faire antéigner : Que le précepte essansiel de la Religion pour plaire à Dieu, & pour en obtenir le Paradis : C'est d'aimer son prochain comme soi même, ce qui ne peut jamais être observé avec aucune malfaizance. Nous alons en parler plus amplemant dans les reflexions suivantes.

OBSERVATION I.

Les deux premiers mobiles de toute Religion c'est 1. La crainte de déplaire à Dieu par des injustices, parce qu'il est trop juste pour les laisser impunies. 2. C'est le désir de plaire à Dieu par des actions de charité bienfaizante, parcequ'il est lui même trop bienfaizant & trop juste pour les laisser sans récompense, tant dans la première que dans la seconde vie.

Or agir suivant les craintes & les espérances religieuses, c'est agir par Religion.

Sans crainte & sans espérance sur ce qui regarde la vie future d'une ame immortelle, il n'y a plus de Religion.

Abstine a malo & fac bonum: Abstenez vous du mal & faites le bien qui est en votre pouvoir, est un bon conseil : Mais si d'un côté il n'est appuyé de la crainte de déplaire à Dieu, & de la crainte d'une grande punition dans la vie future, & si de l'autre il n'est appuyé pour faire le bien de l'espérance d'une très grande récompense éternelle,

nèle , ces deux préceptes ne feront point observez , ces deux conseils ne feront point suivis. Voila pourquoi la Religion raisonnable est si avantageuse non seulement pour le salut de la vie fûtüre , mais encore pour la grande augmentacion du bonheur de la vie presente.

I I.

De là il suit que les Anglois ne doivent point persécuter les errans & les ignorans dans leur peys , puis qu'en pareil cas dans un autre peys ils ne voudroyent pas être persécutez pour des opinions qui paroïtroient aux autres des erreurs.

I I I.

De là il suit que la persécution pour des erreurs qui ne nuisent point à la société est une injustice qui est évidante pour tout le monde.

I V.

De là il suit que la persécution déplaît fort à Dieu juste & bienfaizant.

V.

De là il suit qu'il est honête d'instruire l'errant & l'ignorant , mais qu'il est injuste de le persécuter.

L'injustice de la persécution volontaire est un beaucoup plus grand mal dans le persécuteur, que n'est dans l'errant une erreur qui est toujours ches lui trez involontaire.

V I.

De là il suit que les pratiques de Religion qui diminuent les biens des errans en Angleterre, & qui augmentent leurs maux, sont de mauvaises pratiques de Religion opposées aux intentions de l'Etre juste & bienfaizant.

De là il suit que les pratiques qui conduisent à préférer les moindres biens aux plus grans ne sont pas les meilleures pratiques.

De ces principes simples on peut dans chaque Religion d'Angleterre tirer grand nombre de conséquences importantes pour perfectionner les différentes pratiques Religieuses.

V I I.

Par exemple, de là il suit que la pratique des Cérémonies, des longues prières publiques, & des jeunes des Anglois est bien moins méritoire que la pratique des actions de justice de payer ses différentes dettes par esprit

prit de réconnoissance, & des axions de bienfaizanse tel qu'est le pardon des injures.

Il est vrai que cela est contre l'opinion des Anglois Fariziens, qui par ignoranse mettent un trop haut prix à la valeur des cérémonies, des prières, des jeunes, & des austéritéz, & qui au lieu de pardonner une injure, vont faire un sacrifice, l'ame pleine de désir de se vanjer cruèlement.

VII I I.

De là il suit que la bonne Religion récomande toujours la plus grande utilité publique.

I X.

De là il suit que les erreurs les plus pernicieuses dans la Religion ne sont pas des erreurs de pure spéculation, mais des erreurs dans la pratique, soit contre la justice soit contre la bienfaizanse.

I X.

De là il suit que ceux qui gouvernent l'Etat doivent le diriger par la Religion la plus raisonnable vers la plus grande utilité publique, & que ceux
qui

qui gouvernent la Religion doivent la diriger aussi vers la plus grande utilité des citoyens , & qu'ainsi ayant précisement le même bût, il ne doivent jamais avoir des contestations que sur le plus ou le moins d'utilité publique. Voici donc les maximes générales dont ces deux sortes de Directeurs doivent toujours convenir.

Maximes générales.

X I.

Le sentiment de Religion consiste dans la crainte des maux , & dans l'espérance des biens que l'on peut attendre de la part d'une Puissance invisible, tant dans cete vie passajère que dans la vie future.

X I I.

Nous agissons plus fortemant & plus souvent par le sentiment de crainte que par le sentiment d'espérance.

X I I I.

La société est un composé d'hommes qui espèrent des biens , & qui craignent des maux de la part d'une Puissance invisible.

X I V.

Il faut que ces Directeurs dirigent dans le peuple la crainte des maux uniquement vers la crainte de faire des injustices , qui seules déplaisent à la Puissance infiniment juste. Il faut qu'ils dirigent dans le peuple l'espérance de la vie future presque uniquement vers les actions de bienfaisance qui plaisent beaucoup plus à la Puissance invisible , infiniment bienfaisante , que des louanges , des révérences , & des sacrifices.

X V.

La différence entre les Religions vient de la différence dans les opinions sur ce qui peut plaire & déplaire à Dieu , sur ce qui lui plaît le plus , & sur ce qui lui plaît le moins.

X V I.

Les Religions des Anglois sont plus ou moins bonnes , plus ou moins vraies à mesure que leurs opinions sur l'idée de Dieu & de ses attributs sont plus ou moins conformes à la droite raison , à mesure qu'ils se connoissent plus ou moins à ce que l'on doit appeler vertu.

XVII. Les

X V I I.

Les Religions sont des composez d'opinions qu'il est difficile de comparer ; parcequ'il y a dans les unes & dans les autres des opinions vrayes , & d'autres fausses , les unes plus , les autres moins éloignées de l'idée d'un Etre infiniment parfait , infiniment sage , puissant , juste , & bienfaizant.

X V I I I.

L'idée de Dieu parfait anferme l'amour de la justice entre les hommes , & l'amour de la bienfaizance envers les hommes.

X I X.

A mesure qu'une des Religions d'Angleterre s'approche ou s'éloigne dans ses différens articles de ce principe évidant , elle est plus ou moins parfaite , plus ou moins imparfaite.

X X.

Plus l'idée de Dieu & de ses attributs est parfaite dans une Religion , plus cete Religion est estimable.

X X I.

Comme les différens articles d'opinions d'une Religion peuvent peu à peu se rapprocher de la vérité , c'est à dire

dire de la vraie idée du Tout puissant invisible, chaque Religion peut se perfectionner, & se rapprocher toutes les unes des autres à proportion que l'ignorance & l'obscurité diminueront dans chaque parti.

X X I I.

De là il suit que toute la Théologie & toute la Science de la Religion devroient se réduire à examiner les attributs de Dieu par rapport aux hommes, & convenir qu'étant souverainement bienfaisant il est impossible que l'injustice & la malice ne soyent contre l'ordre, & par conséquent ne lui déplaisent, & que la bienfaisance étant selon l'ordre, il est impossible qu'elle ne lui plaise.

X X I I I.

Dieu par sa Providence ordinaire est cause de tout ce qui se passe dans les corps, & dans les esprits libres.

X X I V.

On ne sauroit s'empêcher de reconnaître la providence & les règles d'un Etre sage & Tout puissant dans les mouvemens des corps & des esprits, dans les mouvemens de notre machine,

ne à l'ocasion des fantimans de l'esprit, & dans nos fantimans occasionnez par les mouvemens des parties de notre machine, c'est à dire par les règles établies pour l'union antre l'ame & le corps.

X X V.

Comme les Religions des divers peuples sont des composez d'opinions par raport aux diférens sujets de crainte & d'espérance de la part de la Puissance invisible, il est possible que la Raison humaine croissant ils en viennent un jour au même poinct de lumière, & par conséquent à n'avoir sur la Religion que les mêmes opinions.

X X V I.

Les trois principales causes qui ont empêché les Religions d'Angleterre de suivre le progres de la Raison Universelle, C'a été.

1. Le respect excessif pour les Anciens qui valoyent moins que nous.
2. Le respect excessif pour ceux qui, seduits par les songes, ont dit qu'un tel Dieu, ou que Dieu leur avoit dit telles & telles choses.

3. Il y a eu aussi des Imposteurs qui, sans être eux mêmes séduits par les sonjes, ont tanté de s'aquérir la même autorité sur les peuples que les imposteurs trompez de bonne foi.

X X V I I.

Il est impossible que Dieu commande une injustice, & qu'il dise une absurdité, parcequ'il est impossible qu'il cesse d'être un Etre parfait. Or c'est à la Raison Universèle à juger de ce qui est juste ou injuste, absurde ou raisonnable.

X X V I I I.

Comme toute Religion vient de l'idée de Dieu, & de ses atributs, & que cete idée ne peut venir que des preuves que la Raison Universèle fournit de son existanse, il s'ensuit qu'il faut toujours recourir à la Raison Universèle pour savoir si tel atribut, si telle axion, si tel motif, telle fin convient à l'idée de l'Etre souverainement parfait, & par conséquent souverainement juste & bienfaizant envers les hommes, à qui il a donné la précieuse liberté dans le choix des différents partis qu'ils peuvent prendre.

X X I X.

De là il suit que toute révélation prétendue miraculeuse est fautive, & n'est ni révélation, ni miraculeuse des qu'elle est contraire à l'idée de l'Etre souverainement parfait, qui ne peut être bien connue que par la Raison Universèle. J'appèle Raison Universèle celle que le Créateur a donnée à tous les hommes.

X X X.

La Raison particulière des Américains de Canada est bien moins parfaite que la Raison particulière des François habitans de Canada. La Raison particulière des François du 18^{me} siècle est bien plus parfaite que la Raison particulière des François du 9^{me} siècle du Regne de Charlemagne. Ainsi il se peut faire qu'Alcuin, un des plus habiles & des plus raisonnables de ce tems là, n'ait pas eu une idée si parfaite de Dieu & de ses attributs qu'un des plus habiles Docteurs de Théologie de ce tems cy. Mais sûrement ils seroient convenus par la Raison Universèle commune à tous les hommes de tous les siècles, que l'idée de perfection

flexion amporte l'idée de très juste & de très bienfaizant.

X X X I.

Chaque Religion d'Angleterre croit avoir des révélations miraculeuzes sur les moyens nécessaires pour éviter l'anfer & obtenir le Paradis, mais la révélation qui est contraire à la Raison Universèle, c'est à dire à la lumière que nous donne Dieu par sa Providanse ordinaire, est une fausse révélation. Or la Raison Universèle nous dicte, que le moyen le plus efficace pour éviter l'Anfer c'est de ne point faire d'injustices à personne, ou de les réparer de peur de déplaire à Dieu souverainement juste, & que le moyen le plus efficace pour obtenir le Paradis, c'est de faire le plus de bien que l'on peut, selon sa condision & ses talans, au plus grand nombre de personnes pour plaire à l'Etre souverainement bienfaizant; Les autres moyens ne sont utiles qu'autant qu'ils peuvent nous aider à mieux observer la justice & à mieux pratiquer la bienfaizanse.

X X X I I.

L'Opinion que Dieu, à l'article de nôtre mort, pézera d'une manière divine nos injustices non réparées contre nos bienfaizances non récompensées, est très sage, très raisonnable, & très conforme à l'idée de Dieu très juste, les Anglois ne sauroient trop en montrer la justice.

X X X I I I.

Le peuple ignorant n'a pas une idée raisonnable de la sainteté, il estime trop le difficile, les austérités difficiles, la grande solitude difficile, le grand silence difficile, les grans jeûnes difficiles. Il ne songe pas que ces choses difficiles peuvent être pratiquées par un homme vain, fier, arrogant, présomptueux, impatient, médisant, en un mot injuste en plusieurs manières, il ne songe pas que l'observation de la justice ne suffit pas pour être Saint, il faut être plus que juste, il faut être bienfaizant pour plaire à Dieu, & beaucoup plus bienfaizant que le commun des autres hommes.

Et pour être grand Saint il faut être non seulement très juste, mais encore

encore très bienfaizant envers le public. Or comment un homme qui vit dans la solitude & dans le silence peut il être très bienfaizant envers le public, si ce n'est par des écrits excellans tant pour l'importance de la matière que pour l'agrément de la forme & la solidité du raisonnement.

X X X I V.

Ce n'est pas assez que les nobles & les riches Anglois fassent cent fois plus de cas de l'observation de la justice & de la bienfaisance que de toutes les Cérémonies les plus respectées, il faut encore que le peuple Anglois entre dans les mêmes opinions, car sans cela comme il est vingt fois plus nombreux, les esprits séditieux pourroient le faire révolter si on ne lui ménageoit pas la grande différence qui est entre l'efficacité de ces différens moyens par rapport au salut.

Ainsi à l'égard des opinions populaires extravagantes il faut que les Sages aient la discrétion de ne pas choquer le peuple de front, car les Magistrats quoique sages eux mêmes seroyent contraints, pour maintenir la

tranquillité, de condaner le Saje indiscret, ou l'indiscrétion du Saje, & ce seroit bien pis si les juges eux mêmes étoient presque tous dans les opinions extravagantes sur la Religion, comme il ariva à l'indiscret Socrate, qui pansoit bien, mais qui parloit mal pour son tems, car il y a certaines véritez qui demandent des conjonctures pour être anoncées & bien recües en conservant la tranquillité publique, source principale du bonheur de la société.

Il est vrai que le grand respect pour les cérémonies, ou pour certaines opinions extravagantes, diminuë le respect que le peuple doit à l'observation de la justice & à la pratique de la bienfaizanse, mais on peut le diminuer peu à peu, & il faut se contenter de cete diminution insensible qui se fait le long des siècles.

Il faut se contenter de montrer peu à peu que l'observation de la justice, & la pratique de la bienfaizanse sont des moyens cent fois plus efficaces pour plaire à Dieu & pour en obtenir le Paradis, que les cérémonies, & que

que l'affirmation ou la négation de propositions incompréhensibles, dont les termes ne signifient rien de clair.

CONCLUSION.

De toutes ces considérations il suit que si le Gouverneman^t d'Angleterre prenoit soin de faire an^signer ces vérités dans les Ecoles & par tous les Pasteurs, la Religion, loin de produire quelquefois de grans maux dans cette Nation, n'y produiroit jamais que de très grans biens; *Et c'est ce que je m'étois proposé de démontrer.*

ARTICLE XL.

ROI JUSTE.

Il n'y a proprement que deux espèces de Rois, les uns communément justes envers leurs sujets, & leurs voisins, les autres communément injustes.

Le Roi juste observe la règle de l'équité sur le mal: Ne faites point contre votre sujet, contre vos sujets,

contre votre voisin, ce que vous ne voudriez pas qu'aucun d'eux fit contre vous s'il étoit à votre place, & si vous étiez à la sienne.

Le Roi juste ne demande point à ses sujets une taxe de laquelle ils ne tireront aucune utilité, parce que s'il étoit sujet il ne voudroit pas que son Roi lui demandât une pareille taxe en pareille occasion.

Le bon Roi, le Roi bienfaizant observe la règle d'équité sur le bien. Faites pour votre sujet, pour vos sujets, en observant la justice, ce que vous voudriez que l'un d'entre eux fît pour vous s'il étoit à votre place, & que vous fussiez à la sienne.

Le Roi injuste, le méchant Roi est celui qui dans sa conduite n'a aucun égard à la règle d'équité, & qui fait souvent contre ses sujets ce qu'il ne voudroit pas qu'aucun d'eux fît contre lui si ce sujet étoit son Roi.

Il n'est pas douteux que le Roi injuste & méchant ne puisse faire impunément, comme étant le plus fort, un grand nombre d'injustices, de vexations, de violances, de meurtres, & se

se rendre ainsi odieux à tout le monde.

Il est visible par la même raison qu'un Roi juste ne peut pas ainsi abuser de la supériorité de sa force, sans cesser d'être juste, & devenir Tiran, s'il pousse les injustices & les violences à l'excès.

Il y a donc deux choses à considérer dans le pouvoir d'un Roi en général. La première est, ce qu'il peut comme supérieur en forces, & en ce sens-là il peut faire beaucoup de mal & beaucoup de bien à ses sujets, tel est son pouvoir du côté de la supériorité de forces.

La seconde est, ce qu'il peut comme juste & comme bienfaissant, & alors son pouvoir est fort étendu du côté du bien, mais il est extrêmement borné du côté du mal.

Dieu est un Roi nécessairement juste & bienfaissant, il n'a pas le pouvoir de faire aucun mal, aucune injustice, mais il a un pouvoir inmanse de faire du bien.

Présentement si vous me demandez : Un Roi injuste peut-il demander

der à ses sujets des taxes excessives pour amployer en bâtimans inutiles au publicq , & en profusions à l'égard de ses maitresses , & de ses favoris, je repondrai : Sans doute : il le peut comme le plus fort. Mais si vous me demandez : Un Roi juste peut-il en user ainsi : Je vous di ai non, il ne le peut sans cesser d'être juste.

Plus les Rois sont injustes , plus ils ont à craindre pour leur vie , & pour leur réputation ; plus ils sont justes & bienfaizans , plus ils ont d'agrémans dans cète première vie , & plus ils ont à espérer de félicité dans la seconde vie.

Le Roi qui distribue avec justice les bienfaits de l'Etat n'est que juste, il ne donne rien du sien, il ne donne que ce qu'il doit.

Le Roi qui travaille plus que ses prédécesseurs pour perfectionner son Gouvernement est bienfaizant, il donne plus qu'il ne doit.

Le plus haut point de la Politique est de trouver & d'établir une forme de Gouvernement , qui indépendamment des Rois habiles & laborieux,

rieux, se perfectionne d'elle même. C'est celle que je croi avoir trouvé & démontré; Mais c'est au Roi sage, au Ministre Général sage à l'Etablir.

A R T I C L E X L I.

Sur le Caractère, de Cezar, de Pompée, & de Caton.

Pompée étoit plus âgé que Cézar. Il s'étoit habilement servi de la conjoncture de Sylla dont il étoit parant pour aquérir dan le Sénat un grand crédit avant même que Cézar y fût connu.

Cézar vît bien en entrant dans les affaires qu'il ne pouvoit espérer dans le parti du Sénat que d'être la première créature de Pompée, il ne pût s'acomoder d'un maître, ainsi il sonja dès lors à se jetter dans le parti du peuple & à y tenir le premier rang.

Ces deux partis étoient naturellement formez dès les commansemans de la République. C'en étoient pour ainsi dire les fondemans, mais des fondemans mal assurez & qui ne pouvoient

voient servir à soutenir long tems un grand Edifice sans le rendre sujet à des grandes & fréquentes lécouffes. Les guerres civiles qui s'élevoient de tems en tems en font preuve. Une seule chose pouvoit les affermir, parce qu'elle seule affermit les Etats : C'étoient la vénération pour la supériorité de vertu.

Caton plus jeune, élevé dans la Philosophie des Stoïciens, & Stoïque lui même par ses mœurs, aimoit plus la gloire qui révient de la supériorité de justice & de bienfaizanse que celle qui révient de la supériorité du pouvoir, & voyant qu'on ne pouvoit antreprandre sans injustice sur la liberté & sur la pluralité des suffrages dans la constitution de la République, & sans s'exposer à la honte d'être en abomination aux gens de bien comme mauvais citoyen, il se contenta de chercher de la considération & de l'estime par la seule atension à rechercher dans le Sénat la plus grande utilité publique, & à servir la République particulièremant en tachant de diminuer les sujets de division qui arivoient

voient souvant antre le Peuple & le Sénat, pour adoucir tout ce qui tan-
doit à la désunion des deux Ordres de
la Republique.

C'étoit encore alors un titre fort
honorabile mais de peu de crédit que
la qualité de bon citoyen, ainsi toute
son ambition seréduisit à mériter mieux
ce titre qu'aucun des Romains. Il
est vrai qu'il eut en vain tanté d'ari-
ver à un pouvoir égal à celui de Pom-
pée dans le Sénat, & à celui de Cé-
zar sur le peuple, car outre que la
place étoit prise, c'est qu'il n'avoit ni
les richesses, ni les talans qu'avoient
les deux autres pour tromper les hom-
mes par de belles promesses, & pour
élever leur fortune particulière sur les
débris de la fortune du publiq.

Pompée flâtoit le Sénat pour s'en
servir un jour à assujétir le peuple.
César flâtoit le peuple pour être un
jour en érat de soumettre le Sénat.
L'un & l'autre cherchoient leur gran-
deur particulière en ranversant la Re-
publique, c'est à dire, la forme du
Gouvernement Republicain, & am-
ploysient pour cet éfet les autres es-
prits

prits ambifieux qui n'ont en vuë que leur agrandiffement particulier.

Caton vouloit conſerver la Republique pour y joüer le role de premier Republicain.

Les gens de bien, ceux qui étoient les plus ſages & les plus modérez, voyoient avec plézir, tantôt la fermeté avec laquelle Caton réſiſtoit aux antrepriſes ou de Pompée, ou de Cézar, tantôt le courage avec lequel il les ataquoit ouvertement, en découvrant hardiment en plein Sénat & devant le Peuple, ce qu'il y avoit dans leurs avis de pernifieux à la Republique. Ces deux rivaux haïſſoient autant Caton qu'ils ſe haïſſoient l'un l'autre, mais comme il s'étoit aquis beaucoup de crédit auprès des gens de bien, & qu'ils ne pouvoient aller à l'Empire que par des ménées ſecrètes, & en aſectant d'être Zèlez Replublicains, ou du moins zèlez chacun pour leur parti, ils ménageoient Caton en public, & le loüoient même quelquefois dans les affaires où ils ne prénoient point de part, afin de pouvoir le déclamer avec plus d'autorité dans les affaires

res qui étoient les plus importantes au succès de leur desseins.

Pompée & Cézar ne proposoient rien ni au Sénat, ni au Peuple qu'ils n'eussent en cela même leurs vuës particulières, Caton s'y oposoit souvent, & ne pouvoit s'y oposer sans les ofenses très sansfiblemant.

Pour lui, comme il ne visoit qu'à l'honneur d'être utile à sa Patrie, & qu'il n'avoit jamais à ménager dans le Sénat que les intérêts de la République, les opositions qu'il trouvoit l'ofansoient beaucoup moins. L'intérêt public n'est jamais si vif que l'intérêt particulier, & l'on pardone bien plus aisément à celui qui ne s'opose qu'à nôtre avis, qu'à celui qui s'opose à nos desseins. Ainsi il est certain qu'il les haïssoit bien moins qu'il n'en étoit hai, aussi ils métoient dans leurs antreprises, & bien plus d'ardeur, & bien plus de suite que Caton dans les siennes. Aussi ils empiétoient à vuë d'œil, ils gagnoient des voix par leurs intrigues, & usurpoient tous les jours un peu plus d'autorité malgré toute l'atansion & toute la résistance de Caton.

Il

Il avoit beau intéreffer dans ses querèles ce qui restoit à Rome de gens de bien, le nombre de ceux que César & Pompée intimidotent par leur pouvoir, ou qu'ils gagnoient en les flâtant d'espérances ambicieuses, étoit beaucoup plus grand.

Les hommes n'aiment & ne peuvent aimer l'intérêt public qu'à proportion de la gloire qu'ils en atendent, ou de l'utilité particulière qu'ils croient en retirer. On voyoit à Rome que ceux qui s'atachoient ou à Pompée ou à César parvenoient beaucoup plus promptement aux grans emplois que ceux qui n'avoient de patrons que leur vertu & leurs talans, & c'en étoit assez pour faire à Pompée & à César une cour nombreuse, ils assujétissoient ainsi insensiblement les Romains les uns par les autres. Ce n'étoit pas à la vérité le chemin de l'augmentasion de la vraie gloire, mais c'étoit le chemin de l'augmentasion du pouvoir, & dans Rome l'ambision injuste de la supériorité du pouvoir avoit presque étouffé le respect & la vénération que mérite seule la supériorité de vertu.

Les

Les Esprits Republicains comme Ciceron, Hortensius, Marcellus & quelques autres s'apercevoient bien que l'ambition de ces deux hommes n'aloit pas à moins qu'à bouleverser un jour la constitution de la Republique, ils firent, en secondant Caton, divers efforts en divers tems pour éloigner ce malheur, mais ces efforts furent vains, parce que Cezar & Pompée avoient si bien lié chacun leur parti qu'ils pouvoient se soutenir en autorité chacun dans son parti. Ils savoient se réunir quelquefois contre Caton selon les occasions. Il arrivoit même assez souvent que les Republicains eux-mêmes gagnés par des intérêts de famille abandonnoient par intervalles ceux de la Republique, & vendoient le plus honêtement qu'ils pouvoient leur crédit à celui dont-ils espéroient, ou dont-ils craignoient le plus.

Dans les premiers siècles de la Republique ou il étoit défendu & honteux, non pas de désirer, mais de se proposer pour les emplois, & de les solliciter avec chaleur, soit par soi-même,

me, soit par ses amis, Pompée & Cezar auroient eu tous les talans du monde pour se faire des créatures que ces talans leur eussent été inutiles, personne n'eut voulu commander par faire brèche à sa réputation, dans l'espérance d'obtenir des suffrages qui les auroient deshonorés. On aimoit alors plus l'honneur que les honneurs, mais les tems étoient bien changez, tout le monde briguoit ouvertement les emplois publics, & il n'y avoit plus de honte ni à briguer, ni à employer tous ses amis pour obtenir les emplois, mais à n'avoir pas assez de crédit, assez d'amis, & d'assez d'argent pour les obtenir. La jeunesse n'avoit point de Colléges où les jeunes gens pussent apprendre à n'honorer que la justice & la bienfaisance, & les grans talans emploiez à la pratique de ces vertus.

Dans le siècle de Canton, les mœurs étoient corumpuës au point que les Romains, en mettant peu à peu leur gloire à se distinguer par la dépense de la table, des belles maisons, des beaux meubles, des grans équipages, ils avoient insensiblement attaché un mépris,

mépris, une honte insupportable à la pauvreté. Les distinctions n'étoient plus attachées ni à la justice, ni à la modération, ni à l'esprit, ni à la capacité, mais à la grande dépense. On ne se contantoit plus du nécessaire, du propre, du comode, chacun selon son état vouloit du magnifique, & chacun empiétant ainsi sur l'état l'un de l'autre ou par envie de se distinguer, ou par crainte d'être remarqué comme pauvre, se ruinoit à l'envi, & ces fiers Romains se mettoient par le mauvais état de leurs affaires dans la honteuse nécessité de plier jusqu'à la bassesse devant ceux qui pouvoient les tirer de la misère ou leur luxe & leurs Glorioles les avoient réduit.

La simplicité des mœurs antiques paroissoit rusticité, il étoit plus honteux de ne point faire dépense que d'être injuste envers ses créanciers. Ceux qui gardoient encore la frugalité & la modération étoient, ou méprisés comme pauvres, ou tournez en ridicule comme des gens qui affectoient la singularité.

La source de cète grande différence qui étoit entre ces siècles respectables, & le siècle de Cezar : C'est que dans l'un la gloire y étoit sur le trône tandis que la vanité se cachoit, au lieu que dans l'autre on randoit à la vaine gloire, aux petites glorioles les honneurs qui n'étoient dûs qu'à la véritable gloire qui revient de la vertu & des talans employez par la vertu. Dans l'un on cherchoit les emplois pour acquérir une plus grande réputation de desintereffement de justice, de modération, de zèle pour le bien public, en un mot une gloire plus étendue. Dans l'autre on briguoit les emplois, tantôt pour fournir au luxe & aux dépenses qu'exigent les glorioles, tantôt pour être en état de se vanter de ses ennemis, tantôt pour satisfaire d'autres passions injustes avec liberté & avec impunité.

Autant que l'ambition des premiers siècles étoit utile à la patrie & digne de louanges, autant la sorte d'ambition qui regnoit à Rome du tems de Pompée étoit indigne d'un homme vertueux, & pernieuse à la République.

Ce

Ce fût sur cète ambition injuste que Pompée & Cezar établirent leurs projets ambi eux , les idées du bas peuple sur ce qu'il y a de plus estimable avoyent paslé insensiblement dans l'esprit des Sénateurs même , tout devint peuple quant à la manière de panser, & à rechercher les choses dans leur premiere source. On peut dire que ce fût sur les fausses idées qu'on avoit alors à Rome , de ce qui étoit ou estimable ou honteux , que Pompée & Cezar bâtirent, comme sur de solides fondemens , ce vaste edifice de leur autorité.

On peut dire que jamais ils n'auroient asservi les Romains, si les Romains ne s'éstoyent eux mêmes asservis à leurs propres vices, les mœurs amenèrent insensiblement les conjonctures , & ces deux hommes se trouverent plus de talans que les autres pour en profiter. Les grandes révolutions demandent & des hommes , & des conjonctures, quelquefois les conjonctures manquent aux hommes, souvent ce sont les hommes qui manquent aux conjonctures.

Dans le tems que le grand credit de Pompée commançoit à devenir suspect, Cezar sût se servir habilement des suffrages des bons citoyens pour s'élever, il persuada à plusieurs d'autre eux qu'il étoit tems de songer à diminuer le crédit de Pompée, en cherchant à le contrebaler par le crédit de quelqu'un qui seroit attaché au parti du peuple. Ils porterent donc Cezar & établirent son crédit de tout leur pouvoir, mais ils ne songeoient pas qu'ils n'apportoyent au mal de la Republique qu'un soulagement de peu de durée, & qu'au lieu de le guerir ils y ajoutoyent un nouveau mal plus grand peutêtre que le premier, ils ne voyoient pas que la guerre civile étoit inévitable & que c'étoit le plus grand des maux.

Caton regardoit toute souveraine Puissance comme tyrannie, il vouloit conserver la constitution de la Republique ou la seule pluralité des suffrages decidoit des affaires principales & des principaux emplois, il ne se proposoit point, dit Saluste, de surpasser les plus riches en richesses, ni les chefs

chefs de parti en pouvoir, mais il disputoit de modération avec les plus sages, d'innosance avec les plus gens de bien, de zèle pour la patrie avec les meilleurs citoyens, il auroit bien voulu ruiner tout à fait le cr. dit de Pompée & de Cezar, il en prévoioit les funestes suites.

Mais les choses en étoient au point que, dans le desespoir d'y réussir, il se borna à se servir de l'un pour empêcher l'autre d'antreprendre davantage sur la liberté publique, & comme la Republique étoit sur le panchant de sa ruine si leurs divisions venoient à éclater, il se trouvoit souvent dans la nécessité de les racomoder.

Il sentoît déjà la tyrannie, il la supportoit avec pêne, & songant seulement à l'empêcher de s'accroître, & à gagner tems, il en étoit venu au point de craindre que l'un des deux ne succombât, & qu'au lieu de deux tyrans, qui par bienséance & par égards l'un pour l'autre, laissoient encore un peu de liberté dans la Republique. Il n'en restât plus qu'un qui n'ayant plus de frein, n'auroit plus donné de bornes

nes à son pouvoir, mais ce qui lui faisoit encore plus de pêne, c'est que le malheur de voir la République entièrement au pouvoir d'un Ampereur ne pouvoit ariver sans un plus grand malheur, qui étoit la guerre civile, ou l'on aloit voir les citoyens saisis d'une funeste rage mettre leur sûreté à se combattre, & leur honeur à s'égorger.

Lorsque Cezar demanda d'être continué dans son Gouverneman des Gaules, Caton vit bien que c'étoit une affaire perniseuse à la République, que Cezar auroit le loisir d'atacher fortemant à sa personne & à sa fortune ses Officiers & ses Soldats, & que son autorité seroit alors plus redoutable que jamais. Mais Cezar qui avoit prévu de son côté tous les obstacles, & qui favoit que c'étoit un coup de parti avoit si bien pris ses mesures avec Pompée, avec les tribuns, & avec les plus puissans Senateurs, que Caton & quelques gens de bien s'y opposerent en vain, & ce ne fût pas tant alors une faute de politique d'une République encore libre, qu'une preuve sansfible de la soumission d'une République déjà asservie. II

Il y auroit eu une chose à faire pour prévenir cete terrible révolution, c'eut été que les bons Republicains qui étoient & parmi le sénat & parmi le peuple, eussent formé un tiers parti, car enfin un seul homme ne résiste pas longtemps à plusieurs qui sont bien unis. Mais Caton avec ses manières sèches n'étoit pas propre à former un parti, il s'étoit d'ailleurs mis lui même un grand obstacle à une pareille entreprise, c'est que pour preuve satisfable que Pompée & Cezar avec toutes leurs démonstrations de bons citoyens en vouloyent à la République, il fezoit incessamment remarquer qu'ils avoyent une infinité de cliens & de Sénateurs atachez à eux & qui leur donoyent toujours leur voix, il soutenoit que c'étoit là cabaler & former un parti, & que tout parti étoit pernissieux à la liberté. Or comment eut il osé faire lui même ce qui lui paroissoit si criminel, & ce qu'il ne cessoit de leur reprocher comme des témoignages de leurs mauvaises intentions, & cependant sans un parti formé & bien lié il étoit impossible de

résis-

L'antreprise de pacifier l'Europe a pour motif la grande diminution des malheurs & la grande augmentacion des biens non seulement des sujets du Pacificateur, mais encore de toutes les familles des autres Nations Chrétiennes.

Le titre de plus puissant Souverain de l'Europe se peut aquérir par le droit de la naissance. On peut voir le plus grand Trône du monde occupé ou par un fou, ou par un imbécile, ou par un homme méchant, cruel, abimé dans les débauches comme Néron.

Ce n'est ni la grande puissance ni les grandes conquêtes qui font le grand homme. C'est dans un homme puissant l'excélant usage de sa puissance, mais cet excélant usage ne se peut faire qu'avec trois grandes qualitez.

La première est un esprit très étendu & cependant très juste pour connoître les plus grandes & les plus belles antreprises, pour invanter les meilleurs moïens, & pour prandre les mesures les plus justes pour en venir à bout.

La seconde qualité est un courage grand & constant; soit pour ne pouvoir point s'épouvanter des grandes difficultez, soit pour ne se point rebuter des nouveaux obstacles.

La troisième est un grand zèle pour l'intérêt public, c'est à dire une grande ardeur pour la vertu la plus sublimée qui est la grande *bienfaisance*.

Pour acquérir ce titre avec justice, il est à propos.

1. Que le Pacificateur soit le premier à déclarer son dessein à ses peuples, & a ses voisins.

2. Il faut qu'il propose publiquement l'association pacifique à tous les Souverains sur le plan des cinq Articles fondamentaux dont j'ai parlé.

3. Il faut qu'il ait beaucoup de bonnes Troupes pour faire craindre sa puissance à quiconque voudroit troubler la Paix de l'Europe.

4. Il faut qu'il fasse savoir par la même déclaration publique, que si un Prince, au lieu de vouloir être jugé par les Souverains ses pareils, entre en armes dans le territoire d'un autre Souverain, il se liguera avec eux & le

tems & d'autres établissemans, on ne pouvoit que diférer un peu la ruine de la Republique, on ne pouvoit plus l'éviter.

Ces trois illustres Romains avoyent tous trois beaucoup de capacité pour les affaires, nététe, pénétration, facilité. Pompée, moins entraîné par ses plaizirs, avoit plus de suite dans ses desseins, mais Cezar avoit au dessus de Pompée les agrémans de l'esprit pour le comerse de la société, Pompée avoit plus de credit chez les vieux Senateurs, Cezar chez les jeunes. L'ambition, l'interet lioyent plus à Pompée. Le Gout, l'inclination unifoyent plus à Cezar. Pompée opinoit avec plus de circonspection. Cezar haranguoit avec plus d'éloquance.

Caton avoit cet avantage que, n'ayant jamais qu'un bût qui étoit ou la justice dans les affaires des particuliers, ou la plus grande utilité de l'Etat dans les affaires de la Republique, son esprit en paroissoit plus pénétrant, plus juste, plus solide, il parloit avec plus de force que d'agrément, c'étoit une éloquance mâle, nerveuze qui faisoit
d'au-

d'autant plus d'effet que rien n'y paroïssoit étudié, son tempérament bilieux & colére lui fezoit prononcer ses discours avec véhémence. D'ailleurs cete confiance, & cete autorité que donent la bone confiance & la bone réputation avoyent leur effet, & il amportoit ordinairement les affaires sur lesquelles on n'avoit point cabalé.

Pompée ne fesoit rien qu'avec des vuës, & lors même qu'il n'avoit aucune vuë dans l'affaire qui étoit proposée, il avoit en vuë de faire valoir son desintéressement & la droiture de ses intansions. Ses démarches étoient concertées, fines, & artificieuses. Le procédé de Caton étoit tout uni, & quiconque aimoit la Republique pouvoit aisément deviner son avis. César étoit plus habile que fin, & imposoit d'autant plus aisément qu'il étoit, & qu'il paroïssoit fort indifférent sur beaucoup d'affaires ou les autres Sénateurs prenoient beaucoup d'intérêt. Il croyoit que l'habileté étoit bien moins à se tourmanter pour amener les conjonctures que pour profiter de celles qui arivoient, & que
la

la fortune fait beaucoup plus pour nous que toute nôtre prudence.

Pompée servoit ses amis à proportion des avantages qu'il en pouvoit atandre, c'étoit des services qu'il leur fezoit bien payer en disposant absolument de leurs suffrages. Caton, à proprement parler, n'avoit pour amis que ceux qui amoyent la Republique, il n'avoit pas besoin d'en avoir d'autres. Comme Cézar avoit de l'amitié, il avoit aussi, même contre ses intérêts, de la fidélité pour ses amis, & il avoit encore au dessus de Pompée, de leur laisser plus de liberté.

Pompée songeoit moins à être vertueux qu'à le paroître. Caton étoit de la probité la plus pure & la plus délicate, l'amour qu'il avoit pour la gloire lui feisoit trouver qu'il étoit plus honteux de feindre une vertu que de ne la pas avoir, & il ne paroïssoit vertueux que parcequ'il l'étoit. Cézar ne cachoit que son ambition, & ses vices étoient tels qu'il n'en paroïssoit que plus aimable aux uns, & moins redoutable aux autres.

Caton

Caton aimoit les loix, on lui reproche même qu'il les aimoit plus que les hommes pour qui elles étoient faites. Pompee & Cézar n'avoient garde de conserver du respect pour les loix anciennes, eux qui se croyoient dignes d'en donner de meilleures.

Caton sacrifioit tout à une idée de Republique ou les siècles à venir avoient autant ou plus de part que son siècle, & il semble qu'il vivoit moins avec ses contemporains qu'avec la posterité.

Pompée étoit magnifique & n'étoit point libéral, il savoit amasser sans bornes & ne dépansoit qu'avec mesure. Caton n'étoit ni libéral ni magnifique, n'amassoit ni ne repandoit, mais il conservoit avec soin ce qu'il avoit, & trouvoit moins de pêne à se passer de faire une grande dépense qu'à chercher les moyens de la faire. Pour Cézar il étoit & libéral & magnifique, & comme il amassoit sans bornes il repandoit aussi avec une profusion excessive.

Caton menoit une vie dure, car ce qu'on dit, qu'il s'est quelquefois eni-

enivré avec ses amis, pouroit bien n'avoir été remarqué avec tant de soin que parceque c'estoit chose que l'on trouvoit fort extraordinaire en Caton. Cete austérité lui donoit des manieres qui paroissent un peu trop sèches & trop rudes à des personnes déjà accoutumées à une politesse qui dégénere bientôt en flatterie.

Les mœurs de Pompée n'avoient rien de remarquable ni du côté de l'austérité ni du côté des excès. Né souple & insinuant il avoit dans la prospérité les manieres un peu fastueuses & hautaines; dans l'adversité un air soumis & rampant.

Cezar paroissoit né pour les plaisirs autant que pour l'ambition; on l'accuse même d'avoir été débauché dans sa jeunesse, mais dans un age plus mûr l'ambition l'emporta sur le plaisir, & ce tempérant qui le portoit vers la volupté ne fût pas inutile à l'ambition. Il en étoit plus doux plus humain, plus compatissant, plus indulgent pour ses soldats, ils croyoient tous qu'il avoit raison quand il punissoit, parcequ'ils croyoient qu'il avoit

avoit beaucoup de pène à punir. Il devoit à ce même tempérament la complaizanse, l'honêteté, la générosité qu'il avoit pour les officiers, & pour ses amis, & chacun d'eux se faisoit quelque reproche dèsque Cezar leur paroïssoit froid, & il les obligeoit souvent par ses manieres douces mais froides, de se punir eux mêmes par le répantir du tort qu'ils avoient envers lui.

Cezar avoit au dessus de Pompée de se conoître mieux en hommes, & de dispanser sa faveur avec plus d'équité. Pompée decidoit souvent d'eux par l'attachement qu'il leur voioit pour ses intérêts. Cezar decidoit presque toujours par le mérite & prenoit sur lui de s'attacher davantage par des distinctions obligeantes ceux en qui il voioit de plus grans talans. Les grans périls ne pouvoient abatre Cezar, ils ne faisoient que le rendre plus fier, plus hardi.

Autant que l'austérité de Caton le rendoit vénérable aux vieillards, autant le rendoit elle odieux aux jeunes gens, aussi blâmé par les uns pour être

trop severe, que Cezar paroissoit blâmable aux autres par son indulgence excessive. Sur cela Pompée tenoit le milieu, il blamoit moins que Caton, & excusoit moins que Cezar.

Caton poursuivoit opiniâtement le crime & l'injustice jusques dans les plus grans. Pompée épargnoit les Grans & les protégeoit Cezar étoit le refuge de tous ceux qui étoient poursuivis, & des séditieux mêmes, pourvu qu'ils eussent du courage & des talans. Ses amis avoient beau dire en public que c'étoit générosité de protéger d'illustres malheureux, il n'en étoit pas moins vrai que c'étoit habileté d'intéresser vivement à sa fortune de redoutables sélerats; Temoin son indulgence à l'égard de Catilina. Le zèle de Caton étoit souvent outré, il faisoit à Cezar sans y penser des créatures d'autant plus attachées que Caton ne leur laissoit aucun repos à espérer que dans le bouleversement des loix.

Pompée travailloit toujours, mais avec quelque lanteur. Cezar ne travailloit qu'à mesure que les affaires le pressoient, mais comme il avoit plus d'ar-

d'ardeur dans le tempérament, & plus d'étandüe dans le Genie, il fezoit plus en un jour que Pompeé en trois. Il prenoit grand soin des affaires de ses amis, & negligeoit souvant les siennes. Caton assez rétiré dans son domestique ne se chargeoit guères que des affaires de la Republique. Pompeé ne negligeoit point les siennes, & se chargeoit de celles de ses créatures qui lui tenoient lieu d'amis.

Caton ne fesoit presque rien de son crédit pour ses parans, & quand il s'agissoit de doner des charges qui étoient à sa disposition, il n'avoit nule pêne à préférer un inconnu qui avoit plus de talant, à son parant qui en avoit un peu moins. Cezar croioit plus devoir à ses promesses qu'à l'intérêt de la Republique, & comptoit que ses amis dégageroient par amitié les paroles qu'il donoit pour eux, & que leur bone volonté supléeroit à ce qui leur manquoit de talans. Pompeé avançoit ses créatures autant qu'il pouvoit, soit qu'ils méritassent les emplois, ou qu'ils en fussent indignes, il aimoit mieux manquer à la Republique

P 2 que

que de se manquer à lui même.

Le parti de Pompée dans la République étoit certainement le plus grand & le plus honorable. Pompeé avoit beaucoup de menagement pour les loix, & Caton lui même, quand l'étandart de la guerre civile fût levé, lors qu'il ne fût plus question que d'opter entre Pompeé & Cezar, passa sans balancer à la tête de tous les gens de bien dans le parti de Pompeé ; Mais dans les affaires de cete nature, ce n'est ni l'esprit d'intrigue, ni la justice de la cause, ni la réputation des partisans, ni leur dignité, ni leur richesses qui décide. C'est le fort des armes qui fait seul la décision.

Caton avoit beaucoup de valeur, mais peu d'expérianse, & n'étoit point connu des troupes. Pompeé avoit de la valeur & de l'expérianse, mais je ne sai à quoi il tenoit, il s'en falloit bien que les officiers ne le crussent aussi grand Général que croioient les Sénateurs. On ne s'informoit pas tant à Rome quelle part les subalternes, & les troupes avoient eues aux expéditions de Pompeé. Elles avoient toutes

tes été hûreuses, & quand on ne voit pas les choses de prèz on ne demande pas mieux que de croire que celui là est le plus habile qui révient le plus hûreux.

Il y avoit dans la conduite que Pompée tenoit à l'armée un certain air d'irrésolution qui prouvoit aux officiers que lui même ne savoit souvent lequel étoit le meilleur parti. Ils s'aperçoyent que dans le choix qu'il fezoit des diférens partis, le hazard y avoit autant de part que la capacité. D'ailleurs Pompée n'avoit fait la guerre qu'avec une grande supériorité de troupes choisies, & avec des officiers de grande réputation.

César passoit parmi les officiers pour beaucoup plus grand Général. Ils arrivèrent l'un & l'autre sans grande expérience à la tête des armées, mais on remarqua que les bons officiers de Pompée l'avoient fait bon Général, au lieu que César après cinq ou six ans de guerre étoit parvenu à faire lui même les bons officiers de son armée. Il avoit fait bien plus longtemps la guerre de suite, & contre des

des Nations plus belliqueuses, & comme il étoit toujours inférieur en nombre, la nécessité lui avoit donné plus d'industrie pour tirer de ses troupes tout le service qu'il en pouvoit attendre selon les diverses occasions, & pour se procurer de la situation de ses camps, & de ceux des ennemis, tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Il avoit fait la guerre dans des saisons rudes, dans un pays rampli de forêts qu'il ne conoissoit point, toujours environé d'ennemis, & dans une perpétuelle défiance de ses aliez, souvent assiégé dans son camp & manquant encore plus souvent de vivres, obligé à faire des marches précipitées, tantôt pour surprendre les ennemis, tantôt pour éviter d'en être acablé. C'étoient les grandes difficultés surmontées qui l'avoient fait plus grand Général.

Au reste, soit que César eut plus de netteté d'esprit pour bien voir ce qu'il y avoit à faire à chaque événement, soit qu'il eut naturellement l'esprit plus formé, & plus décisif que Pompée, on le voyoit quelquefois délibérant, mais

mais il ne restoit jamais irrésolu, il ne s'avisoit point de délibérer quand il étoit question d'exécuter. Aussi l'officier qui voyoit l'air assuré du Général prenoit lui même de la confiance, & en donoit au soldat, & l'on fait assez qu'à la guerre la confiance & l'assurance du succès est souvent la cause du succès même.

César eut aussi bien que Pompée des succès continuels dans ses guerres. Ceux de Pompée étoient à la vérité plus importants & plus éclatans, mais le Général n'y avoit que bien peu de part. Ceux de César, eu égard aux conjonctures, marquoient bien plus de capacité, & chacun croyoit que tout étoit dû à ses talans.

Il y avoit dans Pompée un peu de cet air d'ostentation qui peut bien imposer au peuple, mais qui révolte les gens du métier, & les connoisseurs. César avec des manières simples vivoit à l'estime du public, mais pour l'obtenir durable il traitoit poliment & familièrement les officiers, persuadé que c'étoit par eux seuls que sa réputation pouvoit devenir solide.

Aussi on remarquoit que Cezar étoit plus aimé des troupes que Pompée, & l'on pourroit dire qu'à Farfale son armée étoit à sa persone, au lieu que celle de Pompée n'étoit qu'à la République.

La supériorité du nombre étoit du côté de Pompée, mais les legions de Cezar étoient plus aguerries & plus afexionnées. En un mot à l'exception de la supériorité du nombre, il avoit toutes les autres espèces de supériorité. Ainsi quoiqu'il y ait beaucoup de hazards dans toutes les batailles, on peut dire que quelqu'un qui auroit bien connu l'état des choses, & qui auroit bien calculé tous les hazards, eut pû parier quatre contre un pour Cezar.

De là vint que le combat ne fût pas long tems opiniâtre, & que la victoire ne fût pas long tems à se déclarer. Tout plia, il ne fût plus question alors ni de la dignité du parti, ni des intrigues du sénat, ni de la réputation de Caton, ni de la justice de la cause. La supériorité des armes donna enfin à Cezar l'empire du monde, que

que les sufrages des Senateurs , & de Caton lui même eussent beaucoup plus volontiers donné à Pompée.

Quel fût le bût que se proposerent dans leur vie ces hommes si célèbres? Il est certain que Pompée & Cezar avoyent ces merveilleux talans avec lesquels il samble qu'on puisse enchaîner la fortune , mais qu'en firent ils? Pouvoient ils avoir un autre bût que de vivre plus hûreux que tous les autres Romains? Menerent ils en eſt une vie plus hûreuse? Ils mirent beaucoup d'ardeur & beaucoup de suite dans leurs antreprises , ce qui fût la source de tous leurs succèz , mais que leur produisirent cez succez? Fût ce plus de bonheur que n'en eurent des gens qui ne firent point de grandes antreprises? C'est dont je doute.

Si sur leurs beaux jours on avoit rabatu les jours facheux , les nuits facheuses ; si sur les joyes on avoit rabatu les soins , les craintes , les chagrins , je ne ſai s'il se trouveroit pour eux beaucoup plus de biens que de maux , & si les biens , qui passeroient les maux dans le cours de leur vie ,

feroyent plus considérables que les agrémens & les plaisirs d'une vie plus tranquille & moins agitée, telle que fût celle de Pomponius Atticus leur ami, ou de quelqu'autre de leurs contemporains qui nous est inconnu.

S'ils n'ont pas été plus hûreux qu'Atticus, par exemple, à quoi bon prendre comme ils firent un sentier écarté de la route commune, à quoi bon se tant tourmenter. Nous n'avons dans toutes nos axions, & dans toutes nos entreprises que deux grans ressorts, la crainte des maux & l'espérance des biens, parmi les biens, les plaisirs des sens, & les plaisirs de la grande distinction. Car pour le désir des richesses, & le désir des grans emplois, il est bien vrai que ce sont de puissans ressorts, mais après tout ils ne sont que ressorts subalternes, ils ne nous mettent en mouvement qu'autant que nous croyons les richesses & les emplois des moyens propres à nous procurer plus de ces deux sortes de plaisirs.

Les ambitieux injustes ont le malheur d'être souvent obligez de sacrifier

fièr la gloire qui vient de la vertu au pouvoir, que promet l'ambition. Ils cherchent les honeurs que donne le vulgaire, aux dépans de l'honneur que fait l'aprobation des gens de bien.

Il samble que la Nature ne nous à donné ces deux grans ressorts que pour les faire agir de manière qu'ils partageassent nôtre vie, & que nous n'otassions point tout à l'un pour donner à l'autre. Or qu'y a t'il de plus sage que de suivre exactement les intansions de la Nature qui ne met d'autres bornes à nos plezirs, que la tempérance, la justice, & la bienfaisance?

Ces ressorts ont à la vérité une forte de contrariété antre eux, mais on peut les acorder quand dans les plezirs des sens, on veut de l'innosance, de la justice, & de la tempérance, & quand dans les plezirs de la gloire on cherche la plus grande bienfaisance.

L'excès dans les plaizirs jette dans l'infamie, & cause les infirmités & les dégouts. On voit le voluptueux chercher la volupté par un chemin opposé à la volupté même, l'ambition immodérée

derée inpose une vie dure & pléne de cruèles agitations , & qui pis est , pousse dans des injustices deshonorantes , & il arive que l'ambisieux croit aler à la gloire la plus précieuse par une route directement opposée à la gloire même , & ce fût la route que tinrent toute leur vie & Pompée & Cezar. Ils préférèrent souvant dans le cours de leur vie la fortune aux plezirs , ils monterent à la vérité au faite des grandeurs humaines , mais ariverent ils pour cela au faite de la vraie grandeur , de la véritable gloire & de la félicité.

Pour moi je ne saurois croire que des plezirs que l'on ne peut aquérir que par des soins très pénibles , par des inquiétudes très facheuses , par des chagrins fort sensibiles doivent être l'objet d'un esprit qui ne sonje qu'à devenir plus hûreux. Je ne saurois croire qu'une gloire qui demande l'usage de la finesse , de la fraude , de la fourberie , de la violance , & qui oblige de comètre de grandes injustices & même des cruautés. Je ne saurois croire dis je , que cète gloire puisse

puisse être fort estimable, & fort précieuse.

On est craint, on est hai, on le fait, peut on vivre avec sécurité? Peut on vivre contents de sa réputation. Est ce donc une vie fort glorieuse ou l'on n'a qu'une puissance, qu'une grandeur blâmée des plus honnêtes gens, & ou l'on ne jouit de la vie que pour être un jour le bût de la haine publique. Il faudroit pour cela faire son bonheur de faire du mal aux autres, mais quel malheureux bonheur, & puis peut il durer cét étrange bonheur? N'y a t'il pas trop de gens intéressez à le faire finir?

Si Rome après la mort de Cezar s'étoit remise en Republique, malgré Auguste & Antoine, comment croyez vous que les Eccrivains eussent traité ce premier Empereur? Poëtes, Orateurs, Historiens, ces Ministres de la renommée qui seuls ont le droit de transmettre les noms à la postérité, comment croyez vous qu'ils l'eussent peint? Si non comme un Catilina, comme un abominable scélérat qui avoit été assez malheureux pour faire
réussir

réussir pour quelques années une horrible conspiration contre sa patrie. Mais hûreusement pour sa memoire Auguste son heritier devint le maître, Rome demeura Monarchie. Ainsi il salut que ces ministres de la Renommée sujets d'Auguste donassent des louanges excessives au premier Tiran de Rome, au premier Empereur Romain.

Tout le monde sait que Cezar devenu Empereur n'en étoit devenu que plus modéré & plus humain. Il n'avoit plus de gloire à aquérir que par la modération, mais il ne songea jamais, comme Silla, à rétablir la constitution, ou plutôt à perfectionner la constitution de la Republique. Il n'eut jamais le bonheur de voir d'une vûe nette que la belle gloire étoit quelque chose de plus précieux que le pouvoir suprême qui n'est point employé à rendre les hommes plus hûreux.

Caton imbu dèz sa première jeunesse de la Filozofie des Stoïciens, sans avoir eu les pénes qu'il y a à monter si haut, crut toujours fermement que
la

la pauvreté même accompagnée de la vertu formoit une gloire beaucoup plus désirable que le grand pouvoir ou l'on ne peut arriver que malgré les loix.

Pompée d'un esprit moins élevé & moins ferme, seroit devenu Souverain absolu qu'il n'auroit jamais pensé sur cete matière que comme le peuple. Il auroit toujours crû qu'il étoit grand à proportion qu'il étoit puissant, & auroit toujours crû sacrifier à la gloire tandis qu'il ne sacrifioit qu'à la vanité.

Il est des esprits destinez dez leur naissance à ne jamais voir les choses dans leurs premiers principes, & à être soumis comme des enfans aux opinions du vulgaire. Les hommes ont tous le désir de la distinction, mais peu savent discerner les petites gloires, les Glorioles, la vanité, de la gloire la plus précieuse.

On tire de la vanité de tout, on cherche les glorioles en tout, on ne tire de la gloire que de l'excellent. La vanité à cela au dessus de la gloire, c'est qu'elle a je ne sai quoi de plus brillant

brillant aux sens : Maisons, Meubles, Equipages, Cortèges, Egards, déféranfes, respects, soumissions. La gloire neglige tout ce faste, mais elle obtient des hommes libres & indépendans ce qu'ils ont de plus précieux à donner, la vraie estime, la confiance, l'admiration, la bienveillance, & l'extrême désir d'avoir pour maîtres, pour amis, ces hommes en qui l'on voit au travers de manières simples, les grans talans unis aux grandes vertus.

Je conviendrais sans pêne que Pompée & Cezar avoyent au dessus de leurs contemporains des talans merveilleux pour le gouvernament des hommes, & que leur grande fortune est deüe à leurs talans, mais je soutiens que, viser au plus grand bonheur, & à cète belle gloire qui en fait la plus grande partie, & prandre pour y arriver la route qu'ils prirent, c'est se tromper très lourdement comme ils firent dans le point le plus important de leur conduite.

Caton leur fût ce me semble inférieur pour les talans qui servent à venir

venir à bout des antreprises difficiles, il suivit plus exactement la vertu, & jugea ainsi mieux qu'eux de ce qui peut contribuer à randre un homme plus hûreux & plus estimable que les autres. Il se contanta des plezirs, & des amuzemens de son état, & sans vouloir rien augmanter dans sa fortune, ni dans son pouvoir, il se borna à augmanter sa réputation par une conduite aprouvée des plus honêtes gens.

Pompée vaincu a la tête coupée par l'ordre de celui qui lui devoit son établissément. Cezar victorieux est poignardé par celui qui lui avoit le plus d'obligation, en qui il avoit le plus de confiance & par le plus vertueux des Romains, & l'on ne sauroit se résoudre à blamer celui qui hazarde sa vie pour randre la liberté à sa patrie.

A l'égard de Caton, dèsqu'il ne vit plus de ressource pour s'oposer à la tyrannie, on eut beau lui offrir la vie, il crût, après avoir vû finir la liberté, qu'un bon citoyen n'avoit plus que des malheurs à souffrir, ou qu'une vie

honteuse à mener, il se tua, & voulut ainsi s'ansévelir lui même sous les ruines de la Republique.

Il eut fait plus sajement de faire dire à Cezar qu'il vouloit quelque tems être dans une solitude témoin de l'usage qu'il feroit de sa puissance, & s'il ne la randoit pas anfin, comme Sylla, à la Republique après avoir perfectionné la metode des Elections par scrutin. Mais il y avoit dans Caton une humeur fière qui randoit sa vertu farouche, la colère s'en méla, sa raison fit place à sa colère. Ainsi je ne m'etonne pas si le parti qu'il prit, quoique courageux, ne fût ni raisonnable, ni par conséquent digne de louanges, puis que ce n'etoit pas le parti le plus avantageux à la Republique, car Cezar n'eut osé le faire mourir, & je suis persuadé qu'il auroit désiré de l'avoir pour aprobateur, ce qui eut été très utile à l'Etat, & si Cezar n'eut pas bien uté de son autorité il eut été tems alors de quitter la vie ne pouvant plus supporter en lui l'abus de son autorité.

Cezar par ses talans pour la guerre s'est

s'est fait une réputation plus étendue & plus bruyante. Caton par fermeté dans les voyes de la justice a ce mesemble aquis une gloire encore plus pure & plus précieuse aux yeux de ces personnes équitables & éclairées, qui savent mètre le juste prix aux actions, & qui en jugent non comme le vulgaire par l'éclat & la grandeur du succez, mais par la beauté & la pureté du motif, & par l'augmentation du bonheur public.

C'eut été la terminer dans une conjoncture très favorable, & de la manière la plus glorieuse qu'il pouvoit jamais souhaiter, il eut en répandant lui même son sang, porté un dernier coup à l'usurpateur, il l'eut ainsi chargé aux yeux de l'univers de tout ce qu'il y avoit d'odieux dans la mort du plus juste des Romains.

Il eut pû ainsi espérer de trouver dans ses cendres de quoi ressusciter cete Republique qu'il avoit tant aimé.

Caton, ne pouvant plus vivre hûreux que tant qu'il auroit l'espérance de voir renaître la Republique, n'avoit plus

plus rien à faire qu'à sonjer à sa gloire, & que pouvoit il faire de mieux pour mériter un grand nom dans la postérité, que de finir une vie qu'il ne pouvoit plus tenir que de celui qui vouloit toujours tenir sa patrie sous sa tyrannie. Il nous eut ainsi laissé un exemple éternel de cete vertu rigide, de cete probité délicate, de cete fidélité exacte, de cet amour zélé pour les loix & pour la Republique, de cete justice, de cete droiture que nul intérêt, nule crainte ne pouvoit faire plier. En un mot sans sortir de son Caractère, sans cesser d'être Caton, il auroit pû dans la soltude, & sans faire autre chose que le personnage de simple spectateur, devenir le plus fidèle conseiller de la gloire de Cezar, qui consistoit à randre la liberté des suffrages à sa patrie, & à la lui randre purgée des Cabales pernicieuzes.

ARTICLE XLII.

Sur le present.

A parler exactement il n'y a point de tems present. Le jour est partagé en

en heures, les heures en soixante minutes, ces minutes en soixante secondes, ces secondes en tierces, & ces tierces encore en moindres parties. Il n'y en a pas une qui soit antièremant presente, le commandement suit rapidèment la fin. Ce que l'on peut prendre pour le present, c'est donc l'avenir le plus proche, & chacun peut à sa fantaisie mètre des bornes plus ou moins éloignées à ce même avenir. Ce n'est donc jamais le present que l'on sacrifie à l'avenir, mais c'est le plus proche avenir que l'on sacrifie à un avenir plus éloigné.

ARTICLE XLIII.

Sur Telemaque.

L'imagination du Poète est fort différent de l'imagination du Filozofè. Il faut que le Poète soit toujours étonné, charmé, alarmé, entousiasmé. Il voit tout merveilleux, terrible, épouvantable, il ne vise pas à peindre la vérité, mais à exciter des passions, ou plutôt à faire sentir au lecteur le plaisir

plezire que cause l'image vive & naïve des passions, d'admiration du merveilleux, de crainte de maux, ou d'espérance de biens.

Des vers, ou de la prose, ou l'on ne fait point sentir, ni surprise, ni crainte, ni desirs violans ne sont pas de la poésie, ce n'est que de la prose ou rimée, ou non rimée.

Les Romans comme Cléopâtre, comme Zaïde &c. ne sont pas simple prose, c'est poésie non rimée.

A parler proprement, l'imagination nous présente une image des sentimens, des passions, ainsi à proprement parler le Philosophe, qui pour aler plus droit, & plus seurement à la vérité, tâche de dépouiller tout ce qu'il traite de passions, n'a pas le secours de l'imagination, il ne se sert que de l'intelligence ou de l'esprit pur, au lieu que le Poëte qui ne vise qu'à exciter le plezir du sentiment, ne se sert que de l'imagination & ne fait guères d'usage de l'intelligence.

Pour exceller dans ces deux espèces d'esprit il faut des tempéramens différens.

Je croi cependant qu'il est possible de les allier. Alors c'est la perflexion de l'esprit de voir le vrai & le bon parti en toutes choses, comme si l'on étoit dépouillé de passions, & d'animer cependant ses discours comme si on ne voyoit rien qu'avec différentes passions.

Alors on plaît en deux manières; Car le lecteur aime la vérité, mais il aime aussi d'être agréablement remué par des image passionnées.

Le plus haut degré de l'art de bien écrire, c'est de mettre en évidence les plus fortes raisons pour convaincre l'esprit, & d'exciter en même tems par des images dans l'ame du lecteur des mouvemens de plaisir qui gagnent le Cœur.

Ainsi l'excelant Poëte doit être excelant Filozofe. Le Poëte qui pêche contre les règles de la morale, de la conduite, de la politique, contre les opinions de la saine Fizique n'est pas un excelant Poëte.

Le Roman de Télémaque tient beaucoup de l'excelant, parcequ'il y a beaucoup du bon Filozofe. Monsieur

l'Archevêque de Cambrai Fenelon qui en est l'auteur, y a mis plus de Filozofie que de Poësie, il y a quantité de negliganſes contre les règles de la poësie que l'auteur n'y eut pas laifſées s'il avoit pañſé que cet ouvrage pût devenir publiq malgré lui. Avec tout cela c'est un modèle excèlant.

ART. XLIV. *IMPORTANT.*

PROPOSITION.

Non ſeulement il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui ſont dans l'erreur, mais pour avoir une charité bienſaizante il faut leur procurer des biens comme nous voudrions qu'ils nous en procuraſſent.

ECLERSISSEMENT.

Ne nous ſommes nous jamais trompez, & n'avons nous pas été bien aifé que l'on nous ait pardoné nos erreurs? C'est que l'erreur eſt d'autant plus pardonable qu'elle eſt involontaire, & que perſone ne demeure dans ſon opi-

opinion que parcequ'il la croit véritable, & seule véritable.

Ce qu'il y a de triste pour la Nature humaine : C'est que chacun des disputans prend son opinion pour la vérité en général, & croit, en combattant pour son opinion, combattre pour la vérité même, au lieu qu'ils ne combattent réelemant chacun que pour leur vérité particuliere, c'est à dire pour leur opinion particuliere.

Il est évidant que de deux disputans de bonne foi il y en a un dans l'erreur, supolé que leur dispute puisse se reduire à deux propositions claires & contradictoires. Mais il est évidant que puis qu'ils en disputent de bonne foi, la proposition vraie n'est pas randuë sufizamment évidante, rien n'est plus permis que de ne la pas trouver vraie & certaine.

Il est évidant que celui qui cherche à nuire & à déplaire à celui qu'il regarde comme trompé n'a plus de charité bienfaizante pour lui, au lieu qu'il n'est pas si certain qu'il ait la vérité de son côté comme il est certain qu'il est hors de la charité bienfaizante.

Or quand il seroit égal d'être ou dans la vérité ou dans la charité bienfaizante , il vaudroit encore mieux prendre le parti de la tolérance , puis que le tolérant est seur de ce qu'il fait pour celui qui est dans l'erreur , il est seur du désir qu'il a de lui procurer du bien , & par conséquent il est dans la charité bienfaizante , personne ne peut lui disputer son désir , & la disposition de son cœur , au lieu qu'il ne voit que trop par la dispute , qu'on lui dispute l'évidance , & la vérité de son opinion.

Mais il s'en faut bien que les choses soient égales , il vaut beaucoup mieux avoir de la charité bienfaizante , de l'indulgence , de la tolérance , & être de bonne foi dans l'erreur , que d'être par hazard dans le parti de la vérité , & n'avoir cependant que de la haine , de l'aigreur & de l'intolérance pour son prochain qui est dans l'erreur.

Qui ne fait pas cete vérité n'est ni Cretien , ni raisonnable , & ne craint point de détruire les premiers fondemens de la société qui est la conservation de la paix malgré la différence
des

des opinions & des fantimans ou sont les hommes par la nécessité de leurs différentes lumières, & par la différence de leurs préjugés d'éducation & d'imitation, & cette différence est non seulement entre les hommes différents, mais encore entre le même homme jeune, & le même homme qui a dix ans de plus.

Il est aisé de montrer combien il seroit avantageux aux Chrétiens d'avoir les uns pour les autres une tolérance mutuelle & charitable sur tous les points contestez, en attendant l'évidance suffisante pour se réunir dans la même opinion.

ART. XLV. IMPORTANT.

PROPOSITION.

Les plus grandes vertus, & les plus grans talans sont composez de plus de petites parties que les moindres.

ECLERSISSEMANT.

On cherche, on désire le comerce d'un homme fort aimable, & fort esti-

estimable, qu'est ce qui le rend tel ? C'est un amas de petites connoissances, de petites réflexions, de petites atansions, & ces fortes habitudes sont l'effet naturel d'un nombre infini des exercices de ces vertus & de ces talans.

On ne fait presque aucun cas de chacune de ces petites répétitions quand on n'en considère qu'une seule, mais rassemblées elles font l'effet d'un tout ensemble très agréable & très estimable.

Que l'on examine bien les personnes d'une grande réputation pour le mérite ou aimable ou estimable, on verra que leur grand savoir, leur bel esprit, leur grande vertu ne sont composées que d'habitudes composées elles mêmes de plusieurs petites répétitions. On verra que leur bon discernement est composé de plusieurs petites atansions, leur prudence, & leur habilité sont composées de plusieurs petites remarques qu'ils n'ont pas négligé de faire, & de recueillir des autres qui les avoient faites, leur complaisance, & leur politesse

litéſſe eſt un composé de pluſieurs petits égards , de pluſieurs petits ſoins que le commun du monde néglige , & qu'ils recherchent curieufement. Les plus grandes qualitez ſont composées de très petites parties , mais en grand nombre , & de là eſt venue la maxime du Saje : *Qui modica ſpernit paulatim decidet* : Celui qui mépriſe ſes petites fautes , ſes petits défauts , tombera lui même peu à peu dans le mépris.

A R T I C L E XLVI.

Sur les meilleurs livres de morale.

J'appèle le meilleur livre de morale celui dont la lecture rand un plus grand nombre de lecteurs beaucoup plus juſtes & bienfaizans que les autres livres.

Rendus plus juſtes , ſoit en leur inſpirant la crainte des diverſes puniſſions que récoivent ſouvent les injuſtes dèz cète première vie , ſoit en leur inſpirant la crainte de déplaire à Dieu , & de ſouffrir dans la ſeconde vie

vie les punitions destinées aux injustes.

Rendus plus bienfaizans, soit par l'espérance des diverses récompenses que les gens de bien reçoivent tous les jours dans cete première vie, soit par l'espérance de plaire à Dieu & d'en obtenir des récompenses inmanfes & éternèles dans la seconde vie.

Aplication de la Definition.

1. Si la lecture d'un livre ne plait point, il ne se fera pas lire, ainsi il ne sera utile à persone, il faut donc pour être utile qu'il soit agréable à lire.

2. L'Auteur ne plaira pas aux lecteurs s'il ne leur montre ou quelque manière de faire du bien aux autres, ou s'il ne leur fait faire une nouvelle application, ou à de petites injustices qu'ils peuvent éviter, ou à de petits bienfaits qu'ils peuvent procurer à leur prochain, & s'il ne leur met pas devant les yeux des images, ou nouvelles, ou renouvelées des grans plézirs destines dans la vie fûtüre aux saints, c'est

c'est à dire à ceux qui auront été dans la première vie plus bienfaizans que malfai.ans.

3. L'un autre côté, le livre ne leur sera pas utile s'ils n'en dévient pas rée emant plus vertueux, c'est à dire si les jours suivans ils font autant d'injustices de toutes les sortes que les jours précédens, & s'ils n'exercent pas d'avantage leur pafianse, leur générosité, leur politesse, le pardon des injures, & les autres parties de la bienfaizanse.

4. Tel livre sera bon pour les commandans, pour les ignorans, parce qu'il sera à leur portée & proportionné à leurs connoissances qui ne seroit pas bon pour ceux qui sont plus avancez. Il en faut pour tous les étages, & le meilleur est celui qui produit plus de bons fruits & qui convient par conséquent au plus grand nombre de lecteurs.

5. Ce n'est pas que le livre qui ne conviendrait qu'aux plus spirituels, aux plus savans, aux plus vertueux ne dût être regardé comme supérieur d'un certain côté, mais il ne seroit pas

pas le plus utile au plus grand nombre , au reste ce n'est que question de nom.

6. La lecture qui augmente en nous la crainte d'être injuste est bonne , mais celle qui nous montre en même tems qu'en telle & telle occasion nous sommes injustes & qui nous fait prendre la résolution d'éviter ces injustices est incomparablement meilleure.

7. La lecture qui augmente en nous le désir de devenir plus bienfaisant est bonne , mais celle qui nous montre en même tems qu'en telle & telle occasion nous pouvons être plus passians , plus polis , plus libéraux , plus officieux , plus complaisans , plus indulgens , en un mot plus bienfaisans , & qui nous fait prendre des résolutions conformes à ce désir , est une lecture incomparablement plus utile.

8. Il y a deux metodes pour persuader le lecteur. L'une qui éclaire son esprit , & qui lui découvre des vérités qui sont nouvelles pour lui , celle là s'appelle démonstration , force de rai-

raisonnement, conviction. Le livre de morale ou il y a le plus de ces démonstrations proportionnées au commun des lecteurs, est plus parfait & meilleur que celui ou il y en a moins. Les esprits justes sont plus propres à démontrer que les esprits poétiques.

9. La seconde méthode est de rémuer le cœur, & d'augmenter tantôt nos craintes par des images vives des maux futurs, tantôt nos espérances par des images vives des biens avenir, cellecy est beaucoup plus proportionnée aux enfans, aux femmes, & aux autres ignorans, & par conséquent au plus grand nombre des lecteurs. Les esprits poétiques sont plus propres à exciter & à fortifier les craintes & les espérances que les esprits justes & Philosophiques. Heureux l'auteur qui peut rassembler ces deux espèces d'esprit, pour moi j'avouë que je n'en ai qu'une, & encore à un degré très médiocre en comparaison de ceux que l'on verra un jour.

10. Comme je parle d'une Morale la plus parfaite, il ne faut pas être étonné que je la fonde sur le bonheur le plus

258 *Ouvrages de Morale*

plus parfait de l'homme. Or le bonheur le plus parfait comprend celui de cete vie, & celui de la vie future.

Ce bonheur futur est une vérité démontrée par la raison pour les savans, c'est une vérité connue par les Chrétiens, par les Mahometans, par les Indiens, par les Chinois. enfin c'est une vérité infiniment utile à l'augmentation du bonheur de toute la société. Ainsi je croi qu'il n'y a ni Chrétien, ni Mahometan, ni Chinois qui ne puisse convenir de ma définition.

Les bones histoires des grans hommes, des grans Saints, le récit bien écrit de leurs actions de justice & de bienfaizance, le récit des malheurs que les mechans se sont attirés, les narrations éloquentes des honneurs, des louanges, & des autres récompenses que les gens de bien ont reçues doivent être regardez comme de bons traités de morale.

De même les bones histoires des regnes des Souverains, quand elles démontrent que la plupart des bonheurs des sujets & des Rois sont des suites de la prudence, & que la plupart des malheurs

heurs de l'Etat sont des suites de l'ignorance, ou de l'inprudence de ceux qui gouvernent, peuvent être régardez comme de bons traitez de Politique, qui sont d'autant plus utiles qu'ils sont agréables à lire, & que les expériences servent à fortifier les raisonemens.

REFLEXION POLITIQUE.

De là il suit que les meilleurs livres de morale seront toujours les vies des saints, ou des grans hommes quand elles seront écrites sur ces principes, & que l'Etat doit donner des prix à ceux qui y réussiront le mieux au jugement de l'Academie de Morale.



ARTICLE XLVII.

PROPOSITION.

Il est de la sagesse de cultiver, & de ménager tous les goûts sur tout ceux qui sont utiles à la société.

ECLAIRSISSEMENT.

Le sage pour se rendre hûreux compare les pleziirs que lui ofre l'Auteur de la Nature dans ses diférans goûts, & choisit ceux qui lui content le moins, dont il n'a point à se répantir, & ou il peut p'aïre à d'autres.

Il n'est hûreux, il ne sant du plezir que par ses goûts, & comme il fait qu'il n'est point le maître, ni de s'en doner, ni de s'en ôter, ni de se conserver ceux qui lui causent le plus de plezir, il ne compte point sur une constanse éternèle & uniforme.

S'il y a quelque gout constant dans la vie humaine c'est celui qui est ménagé par la diversité, par la privasion des objets agréables, & par leur rénouveauite après une longue privasion,

flon, comme celle des fruits de chaque saison, ou par la nouveauté d'autres objets qui puissent ramplir les intervalles de la privation de ceux dont on jouissoit.

Tels que nous sommes faits le sentiment agréable est causé en nous par quelque disposition différente de celle ou nous étions. Or il n'y a que des objets divers ou nouveaux, ou renouvelés qui puissent causer en nous cete disposition différente.

Le sage est donc obligé, s'il veut bâtir sur la Nature, c'est à dire, bâtir solidement, de se procurer par des dispositions différentes une vie suffisamment diversifiée.

Quiconque s'écarte de cete règle se trompe & tombe bientôt dans l'ennui, dans l'abattement, dans le dégoût & se trouve obligé de révenir honteusement au train ordinaire de la vie commune, composée de tous nos différents goûts, goût pour la gloire, goût pour la curiosité, pour l'amitié, pour la conversation, goût pour la table, goût pour la muzique, pour la comédie, pour les plaisirs des amans mariez :

Voilà les principales sources dont nous pouvons tirer nôtre plus grand bonheur, pourvû que nous ayons soin de les diversifier, de ne les pas épuiser l'une après l'autre, & de les ménager toutes, de sorte que loin de se nuire, elles se maintiennent toutes mutuellement par des privations & des circulations suffisamment étenduees.

Le sage puise souvant de ces sources différens plaisirs innocens dans le même jour. Ainsi aucune ne l'épuise, ainsi il n'en vient jamais à la lie, à l'insipidité, au dégoût.

Le Heros n'est pas sage s'il ne sacrifie qu'à la gloire, ce gout seul ne suffit point à l'homme toute sa vie.

L'ami n'est pas sage de croire que l'amour lui suffira toute sa vie pour le rendre heureux.

Le Savant qui bâtit tout son bonheur sur la curiosité, ne conoît pas la Nature, bientôt il aura besoin du désir, du plaisir, de la gloire, pour le soutenir dans ses recherches.

L'homme de bone chère, l'amateur de muzique se lasse du plaisir que lui donent les sens. Il a des intervalles ou

ou il auroit besoin du plaisir de la conversation ou de la lecture.

Mr De Cambray a pour bût de faire de Telemaque un Heros qui ne se soucie que du gout de la gloire pendant toute sa vie. C'est un bût chimerique, parceque l'homme, tel qu'il est construit, ne peut pas subsister hûreux toute sa vie avec un seul gout. Cela me persuade que de ce coté là son ouvrage en sera d'autant moins utile qu'il demande à l'homme ce qui est ou au-dessus, ou au-dessous de l'homme.

Le plus sage c'est de se rapprocher le plus qu'on peut de la vie commune, mais de sonjer à en perfectionner toutes les parties.

Il y a cet avantage dans la vie commune, c'est que sans que nous y pensions elle nous présente beaucoup de choses fort différentes à goûter, plaisirs de gloire, de distinction, de curiosité, plaisirs des sens, plaisirs de la conversation, plaisirs de spectacles &c. Or de tout cela il se forme une espèce d'équilibre entre nos goûts qui fait qu'il n'y en a point d'assez dominant pour nous ôter tous les au-

tres, là ou il n'y a point de passion tous les gouts dominant tour à tour, tous les jours, & toutes les semaines. Avec ce secours on n'est jamais amporté trop violamment, & trop loin d'un même côté, on est toujours en état de réparer aisément la perte d'un plaisir par d'autres plaisirs qui se présentent, & d'éviter ainsi les regrets & les ennuis.

Cette espèce d'équilibre sauve les faves du ridicule des passions, il les sauve des injustices & des malheurs qui les suivent.

Car par exemple, qu'est ce que l'amour? Qu'est ce que le jeu, lorsqu'ils sont devenus passion, si ce n'est des gouts si forts qu'ils ne laissent plus de gout pour rien, si dominans qu'ils nous jettent dans les plus grans malheurs.

Les gouts ménajez circulent sans s'uzer, sans causer de dégoût, & comme nos gouts ne sont pas infinis en nombre, la circulation supplée au petit nombre. Mais il faudroit souvent un peu plus de privation des mêmes objets, & étandre par conséquent d'avantage le cercle des plaisirs innocens.

La

La vie dissipée de Paris fait que les passions, & par conséquent les folies y sont plus rares à proportion qu'ailleurs.

Il n'y a point, il ne peut pas y avoir de vie qui soit toujours ramplie uniquement de plaisirs. La plus heureuse c'est celle où il y a moins de maux & de chagrins à souffrir, plus de plaisirs à goûter & dans laquelle on est content de sa condition, & notre condition est un composé de tels biens & de tels maux, de telles commoditez, & de telles incommoditez presque inséparables les unes des autres.

Nous voyons rarement la nécessité qu'il y a que les desagrémens suivent tantôt les agrémens que nous y goûtons, & que tantôt ils les précèdent. Mais cependant il y a presque toujours une pareille nécessité qui les tient ensemble, & quand on peut apercevoir cette espèce de nécessité on est bientôt consolé du mal qui est arrivé. Les plus sages sont ceux qui connoissent le mieux & en plus d'occasions la nécessité de cette liaison des maux & des chagrins avec les plaisirs, & les agrémens.

Que le mérite s'atire de la réputation, c'est un agrément : Mais que la réputation attiré de l'anvie, de la médisance, de la haine, de la persécution c'est un desagrément qui est souvent nécessairement lié avec l'agrément de la grande réputation. Le sage se condane sans peine à payer les charges du benéfice des qu'il voit qu'il ne peut pas posséder l'un sans s'aquiter des autres, & il se console facilement du mal par l'acquisition du bien. Le défaut de sagesse vient du défaut d'esprit, avec un peu plus d'esprit & d'attention on verroit la liaison nécessaire qui est presque toujours entre les biens & les maux. Or les maux prévûs ne surprenent point, & sont par conséquent moins sensibles.



ARTICLE XLVIII.

PROPOSITION.

Le séjour des viles capitales est le plus désirable.

ECLERSISSEMENT.

Dans une grande vile on est spectacle les uns pour les autres, & le spectacle est un plaisir. Dans la petite vile les uns sont à la vérité spectacle pour les autres, mais si l'on conoit tout le monde, on est connu de tout le monde, & la vanité ne s'acomode pas toujours d'être vû à toute heure, & de tous côtez de ceux qui ont de l'anvie, de la jalousie, ou avec qui on a quelque chose à partager. On est quelquefois fort aise de voir les autres sans être vû, & voila l'agréable incognito des grandes viles : C'est que le plaisir du spectacle est joint à la grande liberté de l'incognito.

A la Campagne liberté sans spectacle, aux petites viles spectacle sans liberté, dans les très grandes viles com-

comme Paris spectacle & liberté, au moins pour les particuliers qui n'ont point le plaisir de la considération que goutent les Magistrats, & ceux qui ont de grans emplois.

ART. XLIX. *IMPORTANT.*

PROPOSITION.

Il est beau, il est glorieux de vaincre ses ennemis par la bienfaizanse.

ECLERSISSEMANT.

Il n'est pas toujours si beau de vaincre que le peuple s'imagine. Car vaincre c'est faire du mal, c'est humilier. Or il n'est pas honête de faire du mal à quelqu'un, si ce n'est pour éviter un plus grand mal à nos parans, à nos amis, à nôtre patrie.

La victoire est toujours éclatante, mais elle n'est pas toujours louable. Sertorius a vaincu quelquefois, mais comme ses victoires étoient contre ses citoyens, loin d'être louables, elles étoient très blamables.

Vain-

Vaincre par la supériorité de force, par la supériorité d'esprit, c'est toujours vaincre. Il ne faut vaincre que par nécessité, il ne faut faire un mal que pour en éviter, ou pour en faire éviter un plus grand, vaincre en pitié, en politesse, en reconnaissance & dans les autres parties de la bienfaisance : Voilà du beau : Vaincre de grandes difficultés pour procurer la cessation de grands malheurs à un grand nombre de familles : Voilà du très beau.

Mais la plus belle victoire, c'est de vaincre nos ennemis & de les faire cesser de nous haïr par notre attention à leur procurer des bienfaits. Alors ils commencent à ne nous plus trouver haïssables, & puis estimables, & enfin aimables, & voilà les Victoires les plus précieuses & les plus belles.

ARTICLE L.

A MADAME DU TOR.

Sur l'effet du bon vin pris avec modération.

Pour vous antretenir, Madame, dans cete humeur gaye & peu soucieuze qui vaut mieux que la grande fortune de Madame de Louvoi, je veux vous dire un Apophtegme digne des Modernes, un autre auroit dit des Anciens, mais vous savez que je suis un peu moderne, depuis que j'ai compris que nous pourions bien avoir ajouté nos lumières à celles des Anciens. L'Auteur de ce bon mot, c'est Mr. votre Pere. Nous dinions l'autre jour à St. Cloud chez Mad^e. de Quintin dans ce pavillon si charmant qui est au bout du mail, il trouvoit le vin de côté Rotie, & le vin de Champagne fort à son gré, il en étoit plus gai: Nous parlions, le verre à la main, de la traduction que M. Dacier a faite de quelques morceaux de la filozofie de Platon: Tenez, me dit il, Monsieur l'Abé,
en

en choquant le verre, le bon vin donne ce que la Filozofie promet, & éfectivement les derniers petits verres de bon vin étoient de véritables petites prises de joye, & de gayeté.

ART. LI. IMPORTANT.

PROPOSITION.

Le gout de la vanjanse est un gout d'une ame petite & vulgaire.

ECLERSISSEMENT.

Le plezir que l'on fant à faire sentir du mal à celui qui a pris plezir à nous en faire sentir, c'est le plezir de la vanjanse.

C'est un plezir qui ne dure qu'autant que le ressentiment, autant que dure la douleur de la blessure qui est une sorte de maladie; Car une ame blessée est une ame malade, & le plezir de la vanjanse prouve une ame qui souffre.

Il est d'une ame mal saine de garder long tems ses maladies.

La

La vraie grandeur c'est de voir les injures que l'on nous fait sans être sujet à la sentir douloureusement.

Il est de la Nature de les sentir un peu, il est de l'ame supérieure de les pardonner, & de les oublier.

Ceux qui se plaignent exercent une sorte de vananise, s'ils pouvoient plus, ils feroient plus.

Ceux qui se vanent prouvent à la vérité leur pouvoir, mais ils prouvent encore mieux leur inpassion, leur colère, la pauvreté, la petitesse & la foiblesse de leur ame.

C'est une marque de grande pauvreté, & d'une grande dizète de plaisir, que de sentir le plaisir de la vananise. Encore si on n'y étoit pas plus lontems insensible que le sont les enfans qui sont bientôt guéris de leurs blessures par l'arrivée de plaisirs nouveaux, mais dans le commun des hommes vulgaires, l'ame blessée sent plus lontems sa blessure, & par conséquent sent plus lontems le plaisir de la vananise, cela vient de la constitution facheuse & méprisable de la manière de panser de l'esprit, qui dans la mauvaise édu-

Éducation n'a pas appris à mépriser & à pardonner les injures.

L'homme fort bienfaizant voudroit faire du bien à tout le monde, & de là il suit que celui qui veut l'ofanser ne le conoît pas, & le prend pour un autre. De là il suit que l'ofansé doit dire : Ce n'est pas l'homme bienfaizant, ce n'est pas moi que l'on a voulu ofanser, ce n'est donq pas à moi à me vanjer d'une injure qui ne s'adressoit pas à moi : Voila du grand que l'on pouroit aprandre & pratiquer dèz la jeunesse.

C'est un grand avantage de laisser aux autres leur malice, de ne devenir point méchant par contagion & de résister au plezir de la vanjanse qui acoutume à être petit avec les petits, méchant avec les méchans.

On devient bientôt méchant même pour les bons quand on est acoutumé à être méchant pour les méchans.

J'aurois mauvaise grace de vous conseiller de ne pas sentir une injure que vous santez, mais je puis vous représenter qu'il y va plus de vôtre gloire & de vôtre interêt à ne vous point

vanjer que vous vanjer , vous augmentez vôtre gloire en ce que vous montrez une grande supériorité de force.

Vous travaillez pour vôtre intérêt en ce que vous ne donnez point de nouveau sujet à vous faire une nouvelle injure.

C'est acheter le plaisir bien cher que d'engager fortemant quelqu'un à nous ofanser très sansiblemant , & à user de représailles très facheuses.

Je puis vous représenter même qu'à force de supporter paisiblemant une injure on en vient à la moins sentir , & la douleur s'évanouit.

Une autre chose que je puis encore vous dire c'est que l'on peut venir à la société avec certaines réflexions saines sur ce que l'on doit atandre des hommes , qui vous empêchent d'être surpris de leur mauvais procédé , & qui vous ôtant la surprise , vous épargnent la profondeur de la blessure. On peut avec ce regime de réflexions se former une constitution si robuste qu'elle égale la bonne constitution naturelle qui fait que les injures

cou-

coulent sur vous comme l'eau sur la toile cirée, ou comme les traits se rebouchent sur une cuirasse.

Si vous avez reçu une injure faites semblant de ne l'avoir pas aperçue, ou excusez la, & la diminuez, afin que celui qui vous l'a faite ne songe plus à vous en faire de nouvelles.

ARTICLE LII.

PROPOSITION.

A considérer la plupart de ceux qui se ruinent on trouve que le désir des plaisirs des sens, ou la crainte des douleurs content moins que le désir des plaisirs qui viennent des disérentes gloires, ou de la crainte de paroître ou plus pauvre ou moins riche que l'on ne veut paroître.

ECLERSISSEMENT.

De là il suit que si dans nôtre Education on nous inspiroit du mépris pour les dépenses qui n'ont pour bût que d'éviter la fote honte de n'être pas

si riche qu'un autre, ou de se procurer le plaisir de la gloriole méprizable d'être réputé plus riche qu'un autre & d'avoir une maison meublée plus richement, un équipage plus grand, plus riche, on rendroit les hommes beaucoup plus modérez & plus raisonnables dans leur dépense.

REFLEXION POLITIQUE.

De là il suit qu'entre les instruxions principales que le Conseil de l'Educaſion doit donner au Précepteur, on doit leur récomander d'inspirer à leurs disciples du mépris, tant pour les diférentes glorioles, que pour les hon-tes ſotes, ridicules, & mal fondées, mais beaucoup d'eſtime pour la bien-faiſanſe.

A R T I C L E LIII.

P R O P O S I T I O N.

Il n'y a point de quart d'heure ou l'on ne puiſſe éclairer ſon eſprit, ou par la lecture, ou par la méditation,
ou

ou par la conversation. De même il n'y a quasi point de quart d'heure ou l'on ne se puisse demander : Ne puis-je pas augmenter le nombre de mes actions de justice & de bienfaisance, soit à l'égard des absens, pour tel, pour telle, pour le public, que puis-je y ajouter comme parent, comme maître, comme domestique, comme mari, comme ami, comme voisin, comme citoyen.

ART. LIV. IMPORTANT.

PROPOSITION.

Le plus sage est le plus docile.

ECLERSISSEMENT.

C'est une partie de la sagesse que de regarder comme simplement provisionnelles les opinions sur les quèles il n'y a que des vraisemblances, & point d'expériences ni de démonstrations.

J'ai tant changé d'opinions sur la Fiqzique, sur la Morale, sur la Politique, & particulierement sur le véritable prix des grandes fortunes, des

grandes places, de la grande réputation, sur le véritable prix, ou des hommes, ou des femmes estimables, que je croi qu'il est de l'homme sage de n'avoir guères que des opinions provisionnelles, avec lesquelles on doit tenir toujours une porte ouverte à la docilité, & par conséquent à la vérité. Si j'ai quelque mérite distingué des autres, c'est que je suis un peu plus docile qu'eux sur ce qui ne m'est pas démontré. Je n'en suis pas moins ferme, jusqu'à ce que l'on me montre de meilleures raisons pour l'opinion contraire.

Il est de la sagesse d'écouter avec beaucoup d'attention les raisons de tous ceux qui ont des opinions contraires aux nôtres, & de les faire valoir autant qu'elles le méritent, quelquefois on passe à leur avis avec docilité, souvent on demeure dans le sien avec fermeté; Mais cete fermeté n'est que provisionnelle jusqu'à ce qu'il ait atrapé une évidence parfaite, ou une conformité avec ce qu'on peut apeler Raison Universelle, ce qui est assez rare.

Ainsi

Ainsi il peut dire affès souvent à ceux avec qui il dispute. Je ne suis pas encore de vôtre avis & voila ce qui m'en apèche : Je ne suis plus de vôtre avis par telle raison : Je ne suis dans telle opinion que par provision, jusqu'à ce que quelqu'un d'un esprit plus élevé que le mien me fasse chanjer d'avis en me fezant monter par dégrez à son point de vüe.

REFLEXION POLITIQUE.

On devoit aprandre aux écoliers dans les Colèges ces diférentes manières de converfer, de disputer poliment & avec docilité. C'est un point important dans l'éducation que le Conseil des Coleges doit récomander aux Regens, & aux Répétiteurs.



ARTICLE LV.

ASTRONOMIE.

*Extrait de la pluralité des mondes
de Huguen, &c.*

La distance de la terre au soleil, selon Cassini 33 millions de lieues, selon Huguen 36 millions de 2282 toises & de 25 au degré.

Le Diamètre du Cercle que nous faisons en un an autour du soleil est donc de 72 millions de lieues dont nous sommes plus près des étoiles fixes en été que six mois après. Cependant ni cet aprochemant, ni cet éloignement de 72 millions de lieues ne nous est pas sensible même avec nos instrumens. Les étoiles fixes pour être plus proches de nous ne nous en paroissent ni plus grandes ni plus éloignées de leurs voisines que les étoiles qui sont plus éloignées de nous de 72 millions de lieues.

On a mesuré la vitesse d'un boulet de Canon de 26 livres de bale par la disé-

différanse du tems antre la lumiere du Canon & l'èfet du boulet sur une muraille. C'est la plus grande vitesse que nous ayons.

Une des grandes & des plus éclatantes étoiles, c'est Sirius. Or pour savoir combien nous en sommes plus éloignez que du soleil, si nous le supposons aussi grand que le soleil.

Un petit trou de la deuzième partie d'une ligne ou d'une 144^e partie d'un pouce, fait dans une lame d'acier mise au bout d'un tuyau ne fait voir le soleil que de la grandeur de Sirius, c'est à dire la 27644^e partie du soleil.

De là il suit que si l'on suppose Sirius égal en grandeur au soleil, il faut qu'il y ait d'ici à Sirius 27644 fois autant que d'ici au soleil.

Il faut 25 ans à un boulet de Canon pour faire 36 millions de lieües. Donq il faudra 691600 ans à ce boulet pour ariver à Sirius.

On compte ordinairement mille vint deux étoiles avec les yeux, mais avec les Telescopes on en découvre plus de dix fois-vint fois d'avantaje,
S 5 dont

dont plusieurs du même côté de Sirius sont aussi loin de lui qu'il est éloigné de nous, & aparamant que si nous étions dans quelqu'un de leurs tourbillons nous en verrions encore d'autres en pareil éloignement.

La terre dans son mouvement annuel autour du soleil de 216 millions selon Huguens, fait par jour plus de six cens mille lieües, & en une heure 25000 lieües, & 416 lieües en une minute.

Un boulet de Canon ne sauroit faire plus de 2600 lieües en 24 heures. Ainsi la terre va plus de 150 fois plus vite que ce boulet de Canon.

Sous le parallèle de Paris la terre dans son tour journalier sur son axe fait 5500 lieües, & va ainsi plus vite qu'un boulet de Canon.

L'espace d'un batement d'artère a un autre dans un homme de 50 ans qui se porte bien est à peu près une seconde.

Un boulet de Canon fait plus de cent toises par seconde & deux lieües & demi par minute, & feroit 150 lieües par heure, 3600 lieües en un jour, & 1314000 par an.

De

De la terre à Saturne trois cens soixante millions de lieües, c'est à dire dix fois plus loin que de la terre au soleil.

Du tems d'Hiparque il y a 1820 ans, l'étoile polaire étoit éloignée du Pole de la terre de 12 degréz 24 minutes, & n'en est présentement éloignée que de 2 degréz 20 minutes, dans dix mille ans elle nous paroîtra éloignée de 45 degréz. Ce Cercle se fait en 25000 ans.

Le plus petit éloignement de la Lune selon Huguens, c'est quatre vint dix mille lieües.

Mercure n'est qu'à douze millions de lieües du soleil.

Les habitans de Jupiter, & encore plus ceux de Saturne ne sauroient voir la terre, parcequ'elle est pour eux trop près du soleil, aussi bien que Venus.

Le Diamètre du soleil est un demi degré, & cent onze fois aussi grand que celui de la terre.

R E F L E X I O N S.

Si ces dix mille étoiles que l'on découvre avec les grans Télescopes sont des soleils, autour de chacun desquels tournent, comme autour du nôtre, seulement seize planètes qui soyent habitées, cela feroit plus de cent soixante mille mondes comme le nôtre, les uns plus grans, les autres plus petits, & si un habitant posé dans la planète la plus éloignée de nous, voit encore autres dix mille soleils qui contiennent dans leurs tourbillons autres cent soixante mille mondes comme le nôtre, que sera nôtre monde, nôtre terre en comparaison de tous ces mondes, de toutes ces terres?

Cette presque infinité de mondes, & d'habitans de ces mondes est une pensée qui jette dans l'admiration de l'immanse étendue de l'univers, & de la Puissance, & de la Sagesse infinie du premier Être qui les a créés, & qui les gouverne.

Mais une des choses qui me jette dans la plus grande admiration de sa Sagesse, de sa Puissance, & de sa bonté, c'est

c'est qu'il nous ait doné les moiens de
mésurer ce vaste espace qui est antre
nous & Sirius, & qu'il nous ait don-
né un organe assez délicat, & un mi-
lieu assez transparant pour nous faire
aperlévoir de si loin & seuremant l'an-
droit ou est cet astre, & des Téléf-
copes pour aperlévoir d'autres astres,
d'autres soleils aussi éloignez de lui
qu'il est de nous.

Ainsi nous voions avec nos yeux
un objet, pour ariver auquel il fau-
droit près de sept cens mile ans à un
boulet de Canon, & avec un Téléf-
cope nous voions d'autres soleils, aux-
quels pour ariver il faudroit prez de
quatorze cens mile ans a ce boulet de
Canon. Or de quelle pétitesse est
nôtre terre en comparaison de tous
ces espaces, quel petit nombre d'ha-
bitans en comparaison des habitans de
cent soixante mile autres terres.

Reflexion Morale.

Il est certain que nôtre esprit croît
& s'agrandit par les considérations
fréquentes de ces grans objets, & que
nous

nous en trouvons les interêts de la terre d'autant plus petits que nous venons de considérer l'extrême grandeur des autres objets. Nous sommes bien petitis dans ce petit coin de l'univers, mais une considération peut beaucoup nous consoler dans nôtre petitesse : C'est la considération des connoissances exactes de tous ces mondes, & de tout ce qui s'y sera passé que nous acquérons tous les jours avec grand plaisir durant toute l'éternité.

Car puis que nôtre esprit par sa nature durera autant que ces soleils, & ces terres dureront par la leur, & que Dieu est tout puissant & très bienfaizant. Pourquoi le plaisir de curiosité que nous tenons de lui ne dureroit il pas toujours pour ceux qui auront été bienfaizans dans cète vie passajère pour l'imiter & pour lui plaire?

Reflexion Politique.

Pourquoi dans l'éducation des garçons & des filles ne leur répète t'on pas, & ne leur fait on pas répéter sou-

souvent ces grandes magnificences & ces grandes libéralitez du Créateur, afin qu'ils ne puissent plus les oublier?

ARTICLE LVI.

Sur la Tolérance des deux systèmes sur la liberté.

J'ai connu Mr. Nicole tandis que j'avois une maison de deux cens livres au Faubourg St. Jaques vers l'an 1686. Je l'ai vû deux ou trois ans toutes les semaines.

Il demouroit à la Crèche dans mon quartier, & comme il aimoit les nouvelles, je lui disois celles que j'apprenois chez Mad. de la Fayette. Je lui faisois quelques objections sur les essais de morale, & j'étois plus content de son esprit que de celui des autres Jansenistes que je voyois.

Comme il avoit plus d'esprit qu'eux il étoit moins Janseniste que les autres, & il n'aimoit pas télement ses opinions, ou ce qu'ils apèlent la vérité

rité qu'il voulut souffrir l'exil pour en persuader les autres.

Mr. Arnaud de ce côté là étoit plus petit esprit, & par conséquent plus zèle pour ses opinions, c'est à dire pour sa vérité, plus courageux contre les ennemis de sa vérité. Il haïssoit les Jesuites autant qu'Annibal haïssoit les Romains. Mr. Nicole plus timide, & par conséquent plus sage étoit devenu un peu tolérant.

Comme il savoit que j'étudiois alors la Fizique & la Morale, il n'a jamais songé à me faire Théologien, ni Janseniste, ni même à me soupçonner d'être son espion quoiqu'il seut bien que j'avois un frere Jesuite, que j'avois fait mes études dans leurs Coléges, que je voyois des Jesuites, & que j'étois de l'opinion de Molina, mais non de parti moliniste.

Il avoit vû de trop près Mr. Arnaud, Mr. Pascal, Mad. de Longueville, Mad. de Treville, & les autres Jansenistes pour les admirer, il m'en a dit certains faits qui me le persuadent, & effectivement celui qui a le plus d'esprit est nécessairement le plus petit admirateur.

J'ad-

J'admirois alors ses ouvrages, & ceux du P. Malebranche, mon esprit a pris de l'accroissement, je voi bien qu'ils surpassent leurs pareils, mais je le voi présentement sans les admirer.

L'Auteur de sa vie m'a confirmé dans l'opinion où j'étois que Mr. Nicole n'étoit pas en 1683 dans les mêmes sentimens que son ami M. Arnaud sur le système de la grace & de la liberté, mais je suis persuadé qu'il ne changea d'opinion que vers le tems où, laissant Mr. Arnaud à Bruxelles occupé de ses vastes projets, il suivit de son côté le dessein de faire sa paix particulière avec l'Archevêque de Paris, afin de vivre tranquille dans cete grande ville, sans se mêler dorenavant que d'écrire des ouvrages de Morale qui ne fussent d'aucun parti, qui convinssent à tout le monde & qui lui apportassent quelque profit, & il y réussit.

Je ne sai s'il ne dût pas son changement d'opinion aux peines que lui causa son exil volontaire, aux craintes perpétuelles dont il étoit assiégé

avant que de sortir de Paris , & à quelques réflexions sur le peu de justice qu'il y avoit à se persécuter : Mais je croi qu'il devoit la modération & le peu de zèle qu'il eut depuis pour son parti à son tempérament timide , plutôt qu'à son nouveau système sur la liberté , lequel ressembloit à celui du P. Malebranche , qui ressembloit lui-même à celui de Molina , lequel ressembloit à celui des Peres Grecs , qui ressembloit à celui des Evangelistes & de St. Pierre , qui ressembloit à celui de Ciceron , & des anciens Académiciens.

J'ai antandu dire , & je le croirois facilement que le système des Jansénistes est le même que celui de Jansénius , qui d'un côté ressemble fort à celui de Calvin , à celui de Mahomet , & à celui de St. Augustin , qui ressemble fort à celui de St. Paul , qui ressembloit à celui des Stoïciens.

Ces deux systèmes généraux sur la liberté ont toujours été l'un malgré l'autre dans le monde & dans l'Eglise , & l'on devroit les y laisser , & les y tolérer pour conserver la paix entre les

les hommes qui vaut bien mieux qu'une guerre qu'ils se feroient en vain pour établir parmi eux une uniformité perpétuelle qui pourroit bien être impossible , & qu'inporte de l'uniformité pourvu que les hommes aient appris à se tolérer mutuellement sur la différence de leurs goûts & de leurs opinions.

Rien n'est plus raisonnable que la tolérance, le même homme vieux ne juge pas, ne goûte pas comme il jugeoit, comme il goûtoit jeune. Or blâmerons nous nos enfans de ce qu'ils ne sont pas vieux comme nous ?

L'intolérance est le vice des deux partis , & ce qui constitue l'homme de parti , c'est le zèle déraisonnable pour son opinion , pour sa vérité. C'est l'intolérance , & la persécution active telle qu'étoit celle de St. Paul contre les premiers Chrétiens.

La tolérance des défauts est la première vertu de la société.

A l'égard des deux systèmes sur la liberté il y a des incompréhensibilités des deux côtés , comme dans les deux systèmes de la divisibilité, & de

la non-divisibilité de la matière à l'infini, faut il donq s'égorger durant tous les siècles, parceque les uns s'acomodent mieux d'une incompréhensibilité, les autres d'une autre ? A quoi peut servir la vérité si elle ne nous sert à être plus hûreux dans cete vie, & à nous assurer un bonheur fûtur. Or la haine, & la malfaizanse mutuéle, peut elle jamais être le moien de plaire à Dieu, & d'en obtenir le Paradis.

On a dit encore avec raison : Celui qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas regner : Mais la maxime : *Qui ne fait pas tolérer ne fait pas vivre*, n'est pas moins inportante.

Les petits esprits à l'égard des grans esprits ne sont que des ansans, à qui il est permis de panser en ansans. On peut mépriser la manière de panser des ansans, mais il faut la tolérer, & la plupart des hommes restent ansans sur certains articles toute leur longue vie. On peut être méprisable par certains côtez, & être fort aimable par d'autres. On peut être fort estimable d'un côté, & très mépri-

méprizable, & même très injuste, & très haïssable de l'autre. Cependant il faut vivre avec tout le monde. Ainsi le principal lien de la société, c'est la tolérance mutuelle dans la société, & la tolérance des défauts des sujets dans celui qui gouverne est sagesse, lorsque ces défauts ne détruisent point la société. Or des erreurs mutuellement tolérées avec politesse ne détruisent jamais la société.

Reflexion Politique.

C'est au Conseil de l'intérieur du Royaume à recommander fortemant aux Ecoles de Théologie la tolérance polie & mutuelle, qui puisse toujours conserver la charité bienfaizante mutuelle antre les opinans qui ont la liberté de se contredire.



ARTICLE LVII.

Sur l'Educafion Domestique.

OBSERVATION I.

Les trois habitudes les plus importantes dans l'éducafion c'est l'habitude à la prudence, l'habitude à la justice, & l'habitude à la bienfaifance.

Je ne parle ici que de l'habitude à la prudence. Or on peut, pour fortifier cete habitude, fe servir de différentes metodes : En voici une generale, & dont on peut faire ufage par tout, tantôt dans la chambre, tantôt à la table & à la promenade, tantôt en particulier, tantôt en préfence d'autres perfonnes.

Elle confifte à faire à l'enfant diverses questions qui l'obligent à comparer deux chofes de même efpece, ou deux efpeces de même genre, ou deux hommes du côté du mérite de même efpece : Par exemple Mr. le Prince, à Mr. de Turenne fur la guerre : Cezar à Alexandre fur l'utilité de

de leurs antreprises par raport a leur patrie : Un ouvrage à un ouvrage par raport à leur beauté , à leur agré-
mant , & surtout par raport à la plus grande utilité publique : On peut de même comparer un jeu à un autre jeu , une étude à une autre étude , & toujours par raport à leur utilité & à leur agrément.

Cète metode est utile. 1. En ce qu'elle sert à apliquer l'ansant un peu plus long tems sans que l'aplication lui coute.

2. En ce qu'elle servira au Gouverneur à mieux conoître les dégrez de plezir ou d'averfion que l'ansant a pour certaines choses , & par conséquent à deviner les moiens de le mieux diriger , tantôt par la crainte , tantôt par l'espérance vers son plus grand bonheur , & vers le plus grand bonheur des autres.

3. Elle donera ocaſion au Gouverneur d'établir des principes de décision pour faire décider l'ansant avec raison.

4. Elle obligera l'ansant de lier plus souvent sa décision avec ses principes.

T 4.

5. Elle

5. Elle donera occasion au Gouverneur de louer l'enfant quand il aura bien lié sa décision aux principes, & lors qu'il aura bien décidé. Or la louange du succès donne du courage pour s'appliquer encore davantage une autre fois, & c'est de l'application suivie que dépend la justesse & la pénétration, en un mot la force de l'esprit.

6. Il faut que les choses à comparer aient quelque chose de sensible pour les enfans qui n'ont pas encore douze ans, mais bientôt après on pourra lui faire comparer des choses moins sensibles, comme un homme illustre à un homme illustre, un grand homme à un grand homme, une fantaisie des anciens à une fantaisie des modernes sur le même sujet, une belle action à une belle action de même espèce, une entreprise utile, à une autre entreprise à peu près également utile à la patrie dans la même espèce, ou dans différents genres.

7. En promenant ainsi l'esprit de l'enfant sur la valeur & sur l'utilité de toutes les choses de la vie on lui apprendra insensiblement le véritable prix

prix de beaucoup de choses , c'est à dire une partie de la prudence , ou du moins la manière d'en juger avec sagesse , ce qui après les habitudes à la pratique de la justice & de la bienfaisance , est le principal point de l'éducation.

Cette connoissance du véritable prix de chaque chose par rapport à l'augmentation du bonheur peut beaucoup servir dans la pratique de la prudence dans les intervalles où l'ame n'est point malade , ou agitée de passions , car alors les degrés de nos desirs & de nos craintes se reglent sur les idées que nous avons prises de la vraie grandeur des biens & des maux que nous peuvent causer les différens objets , & c'est ainsi que l'on peut aller sagement au devant des passions, qui ne sont extravagantes que parceque nous sommes assez sots pour prendre des idées de la grandeur excessive des maux à craindre , & de la grandeur excessive des biens à espérer.

8. Cette metode lui apprendra à examiner , à pézer le pour , & le contre avant que de repondre , & cet exa-

men préliminaire est une autre grande partie de l'habitude à la prudence.

9. Il sera bon que tantôt le précepteur, tantôt le Gouverneur établissent la question, les raisons de douter, & les principes de décision. On a besoin de répéter souvent aux enfans, mais il faut varier les manières de répéter.

10. Les hommes ont du plaisir à être pris pour juges. C'est une marque d'estime que résout l'enfant que l'on fait juge par des questions. Ainsi la méthode par elle même est agréable, & il faut, autant qu'il est possible, que l'éducation se fasse avec le secours de l'agréable.

11. Il seroit à propos de faire ici diverses applications de cete méthode sur diverses matières, mais ceci est fait pour un précepteur homme d'esprit qui fera beaucoup mieux que moi ces applications, parce qu'il est en exercice, & que je n'y suis pas. Ceci suffit pour lui en doner la première idée, c'est à lui à la perfectionner & à la mettre en pratique.

OBSERVATION II.

L'autre jour à table, un jeune Prince demandoit à son Gouverneur, laquelle des deux chiennes dont on parloit étoit la plus belle. *Je puis bien vous dire*, lui répondit il, *celle qui me fait plus de plaisir à voir, c'est à dire, celle qui est la plus belle pour moi, mais je ne puis vous dire laquelle doit être regardée de tout le monde comme la plus belle, & c'est pourtant ce que vous voudriez savoir.*

De sorte, ajouta t'il *que si je ne réponds pas à votre question : C'est que chacun a son gout sur le plus & le moins beau, sur le plus & le moins agréable, sur ce qui fait plus ou moins de plaisir, & que je n'ai aucun droit de juger que le sien ou celui d'un autre soit préférable au mien, s'il n'a pris les voix de tous les conoisseurs, & s'il ne fait de quel coté est la pluralité des voix, ce qui n'est pas praticable.*

Si vous me demandez : *Laquelle de ces chiennes est la plus belle pour moi*, je vous repondrai sans beaucoup hesiter,

ter, & sans crainte de me tromper ni de tromper personne : *C'est la blanche*, car alors je ne rands temoignage que du degré de plezir que j'ai à la voir. Je ne dis que ce que je sens, que ce qui se passe en moi lorsque je les vois toutes deux. Ainsi je ne pretans point que mon gout doive être approuvé des autres : Au lieu que si je disois : *La blanche est la plus belle*, ou *je trouve que la blanche est la plus belle*, ce seroit juger que vous devez la trouver aussi belle que je la trouve, ce seroit prétendre vous assujétir à mon gout, ce qui seroit contre l'équité & contre mon intansion.

Je ne croiois pas, dit le jeune Prince vous faire une question si difficile à resoudre. Si elle est difficile, dit le Gouverneur : C'est qu'elle tient presque à tout, par exemple, si vous me demandez lequel de ces deux ragouts est le meilleur, je vous repondrai sans pêne, non pas : *Celui là est le meilleur* tout court, mais modestement *celui là est le meilleur pour moi*, & alors je n'offense personne de ceux qui ne sont pas de mon gout : C'est que par ma
reponse

reponse tout le monde voit que je ne prétans point que celui qui n'est pas de mon gout ait aucun tort de n'en être pas.

Dépuis ce tems là quand le jeune Prince demande à quelqu'un. *Le ragout est il bon*, celui qui repond qu'il est excelant ajoute toujours: *Pour moi*, & on rit & cependant on prend une habitude à la politesse, à la modestie, & à la justesse, soit du jugemant, soit de l'expression.

ART. LVIII. IMPORTANT.

CONTRE LE CHISME.

Un Docteur de Sorbonne exilé comme Moliniste persécuteur qui cherche à faire un Chisme dans l'Eglise de France fit imprimer en 1736 deux nouvelles Letres pour montrer que tous les Catoliques devoient traiter d'excomuniez, & éviter comme pestiférez, même à l'Eglise & ailleurs tous ceux qu'ils croient Jansenistes, & oposans à la *Constitution Unigenitus*, & je ne sai pour quelle raison il mit dans
le

le titre de ces lettres qu'elles étoient de Mr. l'Abé de Saint Pierre.

C'est un de ces fanatiques qu'on peut appeler Boute-feux, qui voudroient exterminer par un beau zèle tous ceux qui n'ont pas le bonheur de penser précisément & en tout comme eux.

Mr. l'Abé de Saint Pierre croit au contraire que rien n'est si recommandé aux hommes par la Religion que la justice & la charité bienfaizante pour plaire à Dieu, & soutient par conséquent que non seulement nous devons avoir de la pitié, & de l'indulgence pour ceux que nous croyons dans l'erreur, mais que nous devons mêmes leur procurer du bien, & les traiter comme nous voudrions en être traités s'ils étoient les plus forts, & s'est fort défendu dans le monde d'avoir eu part à de si horribles écrits.

Cependant un Religieux homme d'esprit, mais dans cete erreur, qu'il est beau de pratiquer la persécution de diverses manières par zèle pour la vérité fit l'autre jour compliment à Mr. l'Abé de Saint Pierre, sur la manière éloquante & savante dont ces deux Lettres sont

sont écrites : *Mon Pere*, lui repondit il, je suis très éloigné de l'opinion de celui qui a écrit ces Lettres persécutantes & séditieuses. Je suis à la vérité de l'opinion de Molina sur la liberté, mais non pas moliniste : C'est que c'est un terme de parti. Or la charité bienfaizante ne permet jamais d'être d'aucun parti, elle qui ne vise qu'à l'union, qu'à la paix, qu'à la tranquillité dans l'Etat & dans l'Eglise.

Mais Monsieur, dit le Religieux fort étonné : Vous abandonnez donc quelquefois les intérêts de la vérité : Oui mon Pere, dit Mr. l'Abé de Saint Pierre, je les abandonne toujours & volontiers lors qu'il s'agit de conserver les intérêts de la justice & de la charité bienfaizante.

C'est que la vérité ne se noie jamais, on a beau la plonger, elle surnage, elle révient toujours sur l'eau, au lieu que la justice & la charité bienfaizante se perdent toujours par la haine, & par les persécutions mutuelles & injustes qu'inspire toujours l'esprit de parti à tous ceux qui se font honneur d'être fort zélés pour leur parti.

Les

Les erreurs de nôtre prochain , ajouta t'il , sont des défauts , mais ils sont involontaires ; Car nul ne veut être trompé , ainsi ces erreurs sont très excusables , & lors qu'elles ne sont point contraires ni à la justice , ni à la charité bienfaizante elles ne font aucun mal à la Société , au lieu que les persécutions sont toujours volontaires , car qui persécute veut certainement persécuter , ainsi elles sont toujours inexcusables , elles sont toujours injustes Car enfin n'est ce pas faire contre les autres quelque chose que vous ne voudriez pas qu'ils fissent contre vous en pareil cas. Ainsi rien n'est plus opposé à toute Société & à toute charité bienfaizante que la haine , l'intolérance & la persécution réciproque qui se trouve si comunément dans les différens partis.



ART. LIX. IMPORTANT.

*Pour faire cesser la mendicité
Nécessité d'un Bureau Général des
hopitaux, des Coleges, & des
Seminaires.*

Je fis imprimer au commandement de 1724 un petit memoire ou je démontrois les grans avantages que produiroient à l'Etat les travaux des mendiens, & les grans inconvénians qui resultent de leur fénéantise. Ce memoire produisit trois mois après une declaration du Roi pour ranfermer les mendiens, elle eut d'abord assez de succès, les fénéans disparurent, mais dès qu'ils s'aperçurent qu'on refusoit des pauvres aux hopitaux faute de revenus suffisans ils réparurent, & par quelque défaut de la loi qui n'a pas suffisamment pourvû à son observation nous voyons autant de mendiens qu'avant cete loi.

Il faudroit donc i. commander par assigner & assurer aux hopitaux un revenu suffisant pour les pauvres inva-

lides, & pour les pauvres valides qui manquent de travail.

Il faut 2. observer dans les hopitaux que les pauvres valides foyent un peu moins bien dans l'hôpital pour les comoditez & pour la nourriture qu'ils ne seroyent chez eux, afin qu'ils désirent d'y retourner.

3. Il faut que les mandians fénéans qui ont été pris en mandiant foyent punis fufizamment lontems de leur mandicité dans la maison de correxion, afin qu'étant ranvoyez chez eux ils craignent fufizamment une feconde correxion.

Mais le point principal est de pourvoir au révenu fufizant de tous les hopitaux que l'on peut faire gouverner par des ordres mandians qui deviendroyent ainfi beaucoup plus utiles à la fociété Crétienne.

Or pour avoir l'autorité de pourvoir à l'augmentafion & à l'adminiftration de ce révenu, il faut qu'il y ait un Bureau Général perpétuel au confeil destiné prefque uniquement pour les Hopitaux, & pour les Coleges, & les Seminaires, & qui fera compofé de

de personnes distinguées par leur capacité & par leur zèle pour le bien public, avec un Procureur Général de la commission, & des Maitres des Requêtes pour Raporteurs. Il y a déjà un Présidant qui est Intendant des finances, mais qui ne fait rien & ne peut rien faire faute de Procureur Général pour réquerir, faute de Raporteurs pour être bien instruit, & faute de conseil pour être suffisant autorisé à faire des articles de Règlement.

*Preuves de la nécessité d'un Bureau
du Conseil.*

I. Les Etablissémans humains quelques sages qu'ils soient peuvent toujours être perfectionnez avec le secours des reflexions & des expériences. Ainsi il n'est pas étonnant que l'on ait remarqué dans la déclaration du 18 Juillet 1724 plusieurs choses à ajouter, & d'autres à modifier.

Or pour faire ces perfectionnemans n'est il pas nécessaire d'y employer l'autorité & les lumières d'un bureau per-

perpétuel chargé de ces sortes d'affaires.

2. Les Hopitaux, les Coleges, les Seminaires n'ont pas tous les mêmes statuts, les uns sont plus sages que les autres & de la vient que certains Hopitaux, Coleges, Seminaires, sont mieux administrés que les autres. Or ne faut il pas une autorité supérieure & permanente pour randre les bons statuts uniformes par tout ou ils conviennent, & pour maintenir toujours l'observation. Donq un Bureau Général & perpétuel pour les Hopitaux, Coleges, & Seminaires est absolument nécessaire.

3. Pour bien juger antre des statuts opposez de leur disérente utilité, il faut en comparer les avantages & les inconveniens. Or qui pourra faire cète comparaison avec plus de sagesse qu'une compagnie d'hommes très instruits, & qui auront l'autorité nécessaire pour faire venir ces disérens statuts ayes les motifs de chacun d'eux. Donq ce bureau est absolument nécessaire.

4. Il se peut faire qu'un Evêque, qu'un Intendant, qu'un premier Magistrat

gistrat d'une vile par prévanfion & par erreur favorife une mauvaife adminiftration d'un Hopital, d'un Collège, d'un Seminaire, en ce cas il eft vifible qu'un Bureau Général eft néceffaire pour recevoir & pour examiner les plaintes, quand on verra qu'elles viennent de la part de gens de bien & éclairez.

5. Il arive quelquefois qu'il fe forme des divifions, & des partis antre les premiers Adminiftrateurs au grand domaje de l'Hopital. Or en ce cas n'eft il pas néceffaire qu'il y ait une autorité fupérieure pour juger en faveur du parti le plus rezonable, & pour augmanter fon autorité.

6. Il fe trouveroit de tems en tems dans les grandes viles des gens de bien d'un excelant efprit, qui pouroyent doner des memoires excelans pour l'utilité de l'Hopital, du Colege, du Seminaire de leur vile, & des autres hopitaux, s'ils étoient fûrs que leurs memoires feroient examinez, & qu'ils pouroyent procurer quelque avantage au public, mais faute du Bureau auquel M. le Chancelier ou

M. le Controleur général des Finances puisse renvoyer ces memoires, il ne se fait point de bons memoires, ou bien ils tombent dans l'oubli faute d'examen & d'autorité suffisante dans les Examineurs. Il faut donc un Bureau Général.

7. Il y a telle vile, qui pour soutenir & pour perfectionner son Hopital, son College, son Seminaire désireroit l'octroi d'un droit sur les boissons, ou l'union de quelque benefice du voisinage, mais faute d'un bureau auquel M. le Chancelier ou M. le Controleur Général, ou enfin le Ministre de ce Bureau puisse renvoyer le memoire, & qui puisse en avoir les éclaircissémans nécessaires de l'Evêque & de l'Intendant, l'Hopital, le College, le Seminaire languit & se détruit tous les ans. Donc un tel Bureau Général est nécessaire.

8. Si les citoyens gens de bien qui meurent riches & sans enfans, voioient que par les soins & l'autorité du Bureau Général, les Hopitaux, les Colleges, les Seminaires sont beaucoup mieux administrez au grand avantage
des

des pauvres , de la jeunesse , & des Ecclesiastiques , ils laisseroyent beaucoup plus souvent des legz pieux à ces Etablissiemans. Donq un Bureau Général est nécessaire.

9. Il y a d'anciens établissemans d'Hospitaliers en divers lieux. L'intention des Fondateurs étoit de doner pour le soulajement des pauvres , mais ces établissemans ne servent plus qu'à nourrir molemant des fénéans assez inutiles à la société Crétienne. On pouroit les réunir aux hopitaux des viles , en leur défendant de plus rélévoir de novices , en leur conservant leurs pansions durant leur vie , & en y établissant des Religieux mandians pour administrateurs comptables dépendans de l'administrafion féculière ; Mais il est visible que pour y réussir , il faut un Bureau Général qui tienne toutes les semaines , & qui soit bien instruit des faits , & de l'Etat de tous les hopitaux du Royaume & suffisant autorisé pour faire des Réglemans sur ces unions , & sur ces nouvelles administrafions au grand avantage du publiq.

Le Bureau étant formé, le Procureur Général de la commission étant nommé, qui doit être peu occupé d'ailleurs, & récomposé par une pension. Le ministre de ce Bureau n'aura plus qu'à écrire aux Intendants d'envoyer au Bureau Général l'état des hôpitaux de leur département, ce qui leur manque, soit pour le revenu, soit pour l'administration, & leur avis sur les moyens de remédier à ces défauts.

Il est nécessaire pour mettre cette machine en mouvement, & dans un mouvement durable, que le Ministre arrange ce bureau de manière que l'intérêt particulier des membres y soit intimement lié à l'intérêt public. Ainsi il est nécessaire qu'il y ait un Procureur Général de la commission qu'on puisse louer avec justice, quand on ne verra plus de mandians, & blâmer avec quelque fondement, quand il en reparoîtra durant quelques mois, & quand on verra les Colèges, & les Seminaires mieux gouvernez, mieux dirigez vers la justice & la bienfaisance; Il est nécessaire qu'il puisse être nommé conseiller d'Etat après quinze
ans

ans de service, comme ayant été employé utilement à trois des plus importants services de la Religion & de l'Etat.

Il est nécessaire que des communautés particulieres de différents ordres peu coûteux à l'Etat aient un intérêt particulier de mieux gouverner leurs Hopitaux, leurs Colèges, leurs Seminaires que ne feront les autres ordres mandians leurs rivaux, & que leur émulation, ou leur intérêt particulier tourne ainsi au profit du public.

Il seroit à propos que ce Bureau eut le pouvoir de destiner tous les ans certain nombre de pauvres valides des hopitaux à peupler nos Colonies, & de décharger ainsi l'Etat du trop plein, en procurant en ces peïs là des travaux suffisamment utiles à ceux qui en manquent en ce peys cy.



ARTICLE LX.

DISCOURS.

*Sur les deux Ministères du Cardinal
de Richelieu, & du Cardinal
Mazarin.*

Je viens de lire un petit livre qui a pour titre : *Paralèle du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin.* Ce titre excite la curiosité, & effectivement on pourroit sur cete matière faire plusieurs réflexions trez importantes à l'Etat, & à la gloire des Ministres fûturs, mais il faudroit un esprit plus profond dans la Morale & dans la Politique que n'étoit l'Auteur.

Il ne falloit comparer ces deux hommes que comme Ministres Généraux, car ce n'est qu'en cete qualité qu'ils peuvent intéresser le lecteur sansé. Il n'y a que l'examen de leurs fautes politiques, & de ce qu'ils ont fait ou pû faire d'utile pour la Nation qui puisse doner des Lumières pour augmenter le bonheur du Royaume à ceux

ceux qui peuvent un jour avoir part au Gouvernement des affaires publiques, & à mériter les récompenses de la vie présente & de la vie future.

Cependant cet ouvrage tout médiocre qu'il est m'a donné occasion de faire quelques observations importantes, particulièrement sur les desseins les plus beaux, & les plus utiles que doivent se proposer les Ministres Généraux pour surpasser de beaucoup leurs pareils, & pour devenir véritablement de Grans Hommes, & de Grans Saints en procurant de grans avantages à leur patrie pour plaire à Dieu, & par conséquent en rendant le Regne de leur Maître beaucoup plus digne d'être imité.

Il faut des motifs vertueux, il faut de grans talans & de grans succès dans de grandes entreprises pour l'utilité publique pour être véritablement un Grand Homme. Ces deux Cardinaux avoyent à la vérité des talans, ils avoyent à la vérité de puissans motifs dans l'acquisition de grans révenus, d'une grande autorité d'une grande fortune pour leurs Héritiers, mais

mais avoyent ils des motifs vertueux dignes d'une réputation précieuse, & d'une récompense immortelle, & ont ils eu de grans succès pour avoir diminué les grans maux & pour avoir augmenté de beaucoup les biens de la France?

1. C'est la noblesse, la beauté, & la vertu du motif qui est la principale mesure du mérite des actions, & des entreprises des hommes.

Les hommes du commun n'ont dans leurs entreprises que des motifs vulgaires. Ils désirent à la vérité quelquefois avec ardeur, avec constance, de réussir dans leurs entreprises; Mais quelles sont ces entreprises? Elles sont petites quoique difficiles, elles ne regardent que leur bonheur & ne sont nullement vertueuses, car quoique Officiers du public, ils ne vizent pas tant au bonheur public qu'à leurs intérêts particuliers. Ils veulent bâtir de grans palais, ils veulent des équipages nombreux & magnifiques, ils veulent terrasser leurs ennemis, briller aux yeux du peuple ignorant, amasser des trésors, acquérir
des

des grandes terres , laisser des héritiers riches & puissans qui conservent leur nom à la postérité.

Telles sont les différencées Glorieuses dont se repaissent journellement les hommes vulgaires qui ne savent pas que la vraie gloire d'un Ministre Général n'est pas de faire une grande fortune pour soi & pour sa famille, mais d'employer toute son autorité à procurer à ses concitoyens, à sa patrie de grands bienfaits.

2. Un Grand Homme doit avoir une grande étendue , & une grande justesse d'esprit pour former des entreprises très utiles à la Nation , qui d'un côté lui content peu en comparaison de la grande utilité , & qui de l'autre soient justes & équitables par rapport aux Nations voisines. C'est à lui à imaginer, ou à faire imaginer ces grands desseins par d'autres grands esprits, & à trouver les moyens les plus efficaces & les plus convenables pour en venir à bout.

3. Il faut une grande ardeur , & sur tout une grande persévérance pour surmonter les grands obstacles qui naissent

sent & acompagnent les grandes antreprises pour le bien public.

On peut bien être Grand Homme & Grand Saint sans être Ministre, parceque l'on peut par des écrits fort utiles doner aux Souverains & aux Ministres Généraux de grandes vuës pour de grandes antreprises, & devenir ainsi grand bienfaicteur de sa patrie; Mais nous parlons ici seulement des Ministres Généraux.

Il n'est pas nécessaire d'être dans une grande place pour être grand homme, les grandes places ne sont que montrer davantage & à plus de personnes la grandeur ou la petitesse des hommes qui les occupent, rarement le Ministre devient il Grand Homme quand il est antré petit, & homme du commun dans le Ministère.

Celui qui est grand en puissance, & grand du côté de l'esprit n'est pas pour cela Grand Homme & Grand Saint, si pour plaire à l'Etre bienfaizant, il n'employe beaucoup mieux ses talans, & sa puissance à procurer à sa patrie de beaucoup plus grans bienfaits que n'ont

n'ont fait les pareils, tels sont les principes nécessaires pour bien juger du mérite de nos deux Ministres Généraux.

Aplication de ces Principes.

A considérer ces deux Cardinaux par la première condition, c'est à dire par les motifs de leur conduite, ils n'ont pas donné des preuves qu'ils fussent des hommes beaucoup au dessus du commun. Ils désiroient les grandes places comme les hommes du commun les désirent pour se voir honorer & respectez par le peuple, pour faire une beaucoup plus grande fortune que leurs pareils, & pour élever leurs parans & leurs complaisans. Ils étoient ambisieux comme les hommes du commun ils ne cherchoient que la distinction & les glorioles que cherchent les hommes du commun, & ils ont obtenu ce qu'ils cherchoient.

Ils conoissoient à la vérité mieux que les ambisieux du commun les moyens de faire une fortune considérable,

nable, je le veux, mais conoissoient ils mieux en quoi consiste la véritable grandeur de l'homme ? Savoient ils mieux que leurs pareils que la grande puissance, si elle n'est unie à la grande bienfaizance envers le public, n'est rien de grand, rien d'estimable, rien de digne de louanges & de digne d'une récompense éternelle ? Conoissoient ils mieux que le commun des courtisans que ce que l'homme a de plus précieux à désirer, c'est de devenir pour plaire à Dieu grand bienfaicteur des hommes en général, & de sa patrie en particulier ?

Ils ont amassé de grandes richesses, ils ont obligé d'autres familles à porter leurs noms avec de grandes terres ? Qu'y a t'il là qu'un marchand qu'un homme du commun n'eut envie de faire & n'eut pû faire à leur place ? Qu'y a t'il là de grand, de fort estimable, de fort louable ? Sont ils de ce côté là plus dignes de loüange que des ouvriers mercénaires à qui l'on paye grassement leur travail ?

Or si ni l'un ni l'autre n'ont eu rien que de commun, rien de fort
ver-

vertueux dans les motifs de leur conduite & de leurs antreprises, dira t'on qu'ils aient été de Grans Hommes? Leur bût principal n'étoit pas, à ce qu'il paroît par les efets, de dévénir de grans bienfaicteurs de la Patrie. Ces éfets prouvent qu'ils se bornoient à se maintenir dans leur grande place, malgré les éforts de leurs ennemis cachez, à dévénir plus riches & plus acréditez qu'aucun de leurs prédécesseurs.

Avec une ambition si peu vertueuse pouvoient ils jamais dévénir de Grans Hommes? Il ést vrai que de leur tems, & encore aujourd'hui, ni dans les Collèges, ni dans le comerse du monde on n'aprand guères à estimer autre chose que les richesses, les dignitez, les grans amplois, & voila pourquoi les Grans Hommes, les bons citoiens sont aujourd'hui si rares, parcequ'il faut qu'ils s'élèvent par leurs seules forces beaucoup au dessus des préjugez de l'ansanse, & des opinions vulgaires pour conoître que ce qu'il y a de plus estimable, & de plus digne d'être recherché avec ardeur, c'est de procu-

322 *Ouvrages de Morale*

rer de grans bienfaits aux hommes en général, & à la patrie en particulier, pour en réserver dans la vie future une récompense inmanse en durée.

Maux principaux de l'Etat.

Guerres civiles longues, & ruineuses.
Guerres Etranjeres longues & ruineuses.

Biens principaux de l'Etat.

Années de tranquillité intérieure.
Années de paix au dehors.
Réglemans utiles, & Etablissmans avantageux.

Si je ne mets point au nombre des biens les augmentations de territoire, ou les conquêtes, c'est que le plus souvent elles sont injustes, & que dans l'état présent de l'Europe, où chacun doit craindre l'agrandissement de ses voisins, elles coûtent dix fois-vint-fois plus qu'elles ne valent. Or conquérir à ce prix n'est pas augmenter les biens de la Nation, c'est les diminuer, & outre cela, c'est la faire haïr par ses voisins.

Voilà

Voila surquoi l'auteur devoit comparer ces deux Ministres généraux. Voila ce qui eut été intéressant & utile, & non pas les comparer sur des bagatelles, sur leur naissance, sur leur education, sur leurs patrons, sur leurs intrigues, sur leurs terres, sur leurs Duchez, sur leurs malheurs, sur leur faveur, toutes choses qui ne peuvent doner aucunes lumières aux Ministres futurs pour dévénir de grans bienfaiteurs de leur patrie.

La plus grande louanje que l'on ait donné à Salomon c'est qu'il n'y eut point de guerres en Israel durant son Regne qui fût très long. Il garantit ainsi ses sujets des grans maux de la guerre, & leur procura ainsi les grans avantages d'une longue paix.

Que l'on compare le nombre des années de guerre & de troubles du Ministère de ces deux Cardinaux au nombre des années de paix & de tranquillité. On trouvera qu'il y a eu six fois plus d'années de guerre que de tranquillité. Ainsi on verra combien il s'en faut qu'ils aient été de Grans

324 *Ouvrages de Morale*

Ministres généraux & de grans bien-faiçteurs de leur Nation.

Ils pouvoient rectifier & établir le projet du tribunal Européain, inventé par Henri IV. & Décrit par le Duc de Sully. C'étoit un moien admirable pour procurer à toutes les Nations d'Europe, & à la France en particulier, des avantages inmanfes : Mais ils n'ont fait nule démarche pour le faire rectifier pour le perfectionner, & pour le faire gouter aux Souverains.

Le petit esprit s'amuse à disputer avec son camarade à qui augmantera le plus son pouvoir, son crédit, ses richesses. Le bon citoien, le bon Ministre, l'homme vertueux s'occupe tout le jour à examiner & à faire examiner par les meilleurs esprits de quelle manière il emploiera mieux son pouvoir, son crédit, son loisir, pour procurer de grans bienfaits à la Nation.

Ces deux Cardinaux ont gouverné l'un après l'autre chacun environ dix huit ans. Or que l'on pèze l'utilité de leurs réglemans, & de leurs Etablisssemans en comparaison de ce qu'ils
au-

auroient pû faire de mieux, c'est à dire seulement en comparaison des réglemans & des Etablissémans qui ont été faits depuis eux en pareil espace sous le Regne de Louis XIV, & qu'ils auroient par conséquent pû faire eux mêmes s'ils avoient promis de récompenser les Auteurs de bons memoires politiques par des rentes de vint ans, qui seroient la deux centième partie de leur utilité anuële, & s'ils avoient établi une compagnie pour les examiner, pour écarter les mauvais, pour rectifier les bons, & pour en déterminer le degré d'utilité anuële, & l'on verra qu'il s'en faut bien qu'ils aient été de Grans Ministres.

Il est vrai qu'ils avoient beaucoup d'enemis, & qu'il falloit qu'ils fussent presque toujours ocupez à résister journellement à des ennemis puissans.

Mais pourquoi avoient ils tant d'enemis & si puissans? C'est qu'ils donnoient les charges, les amplois, les bénéfices à leurs parans, à leurs complaisans, à leurs créatures, au lieu qu'un Ministre général bon citoyen, & Grand Homme n'auroit visé dans les

promotions qu'à faire observer la justice, il auroit toujours préféré la supériorité de mérite National, & auroit facilement reconnu cète supériorité par la metode du Scrutin dont il auroit facilement trouvé le secret d'éloigner les Cabales, comme je l'ai marqué ailleurs.

Richelieu n'auroit jamais eu pour ennemis ni la Reine Mere, ni les Princes du Sang, ni les Grans du Roiaume, s'il eut toujours observé cète précieuse metode du Scrutin antre pareils, car qui eut osé se déclarer contre un homme reconnu de tout le monde pour un homme trez desintéressé, trez juste & qui ne vise qu'au plus grand avantage de la Nation, & par conséquent à la plus grande réputation du regne du Roi.

Faut il donq s'étoner si à chaque nomination à un emploi ces Cardinaux fesoient trente concurrans mécontans contre un contant, & s'ils avoient ainsi trente fois plus d'ennemis que d'amis. Jamais la Reine, jamais son fils Gaston, jamais les Grans n'eussent conspiré contre Richelieu, s'ils n'eussent

n'eussent eu des créatures à placer & à récompanser. C'étoient ces créatures qui animoient leurs Maîtres contre Richelieu.

Or si Richelieu eut perfectionné la méthode du Scrutin pour les emplois publics, l'ambitieux n'auroit plus attendu son avancement que des suffrages de ses pareils, ainsi il n'auroit jamais regardé Richelieu comme obstacle à sa fortune, ni par conséquent comme son ennemi, & effectivement commandant pourroit on haïr, commandant n'aimeroit on pas au contraire un Ministre qui renonce à se faire des créatures, & qui donne au Roi une méthode simple pour connoître avec sûreté les trois d'autre trente concurrents qui ont plus de mérite national.

Enfin faut il s'étonner si, pouvant terminer sans guerre les affaires étrangères, & ne pouvant d'ailleurs faire la guerre sans subsides, qui vexent les sujets, ces Cardinaux ayent été haïs des peuples. Or la haine des peuples & des gens de bien ne donoit elle pas de l'audace & de la force à leurs ennemis?

Si ces Cardinaux eussent choisi au Scrutin les meilleurs esprits & les plus vertueux dans les trois ordres de l'E-tat pour en former les diferans Bureaux nécessaires pour toutes les matières du Gouverneman, & si pour Ministres particuliers ils eussent choisi ceux qui auroient été indiquez par Scrutin par ces diferans bureaux, n'auroient ils pas eu dans le Conseil pour Apologistes & pour Panégiristes plus de deux cens citoiens les plus estimables & les plus estimez du Roiaume?

Ainsi auroient ils eu à craindre des ennemis si nombreux si considérables? N'auroient ils pas pû s'ocuper antié-remant des affaires publiques, au lieu de passer la moitié de leur vie à combattre contre ces ennemis?

Je conviens que le Ministre qui peut inspirer à son Maître d'antreprendre un grand projet juste, peu coûteux, fort utile aux sujets, & par conséquent fort glorieux pour le Prince, doit adopter cète maxime: *Pour se rendre nécessaire à son Maître il faut lui susciter des affaires importantes.* On

On peut dire alors avec vérité que le Ministre pour sa propre conservation, a grand intérêt de faire naître à son Maître de Pareilles affaires très désirables.

Mais si par le mot d'affaires, on entend des affaires facheuses inquiétantes, couteuses, injustes à plusieurs égards, ruineuses pour les sujets, telles que sont des affaires de guerre pour faire des conquêtes, je suis persuadé que cete maxime est très fausse, & qu'un Ministre que ses ennemis peuvent à tout moment acuser d'avoir, ou ambarqué le Roi mal à propos, & sur des espérances mal fondées, dans des affaires desagréables, dans une guerre facheuse, ou de ne l'en avoir pas détourné par de bones raisons, ou d'avoir refusé des conditions de paix raisonnables, & de lui causer ainsi actüélemant toutes les inquiétudes, & tous les chagrins qui en sont des suites, loin de paroître nécessaire à son Maître, lui paroîtra bientôt très odieux.

Or il est visible qu'en ce sans la maxime est très fausse. Cependant on

acuse ces Cardinaux de l'avoir suivie, aussi ont ils été plusieurs fois à deux doigts de leur perte.

D'ailleurs quand les peuples sont vexez par les impots ils s'en prennent bientôt au Ministre général, & alors ses ennemis, en voiant les peuples mécontents du Gouverneman, n'en deviennent ils pas beaucoup plus redoutables pour lui?

Si Richelieu avoit adopté & rectifié le grand projet de la Diète Européenne de Henri IV, préservatif seur contre toute guerre civile & étrangère, auroit il jamais eu besoin de faire la guerre aux Calvinistes? N'auroient ils pas toujours été dans la nécessité de demeurer antièremant soumis à la Cour? Ne se seroit il pas randu trez nécessaire au Roi & à l'Etat pour mettre en exécution, tant ce beau Projet pour le dehors de l'Etat, que le projet du Scrutin, le projet de l'Académie Politique, & le projet des Colèges plus vertueux pour le dedans, & n'en seroit il pas venu à bout avec l'applaudissement de tout le monde?

Ainsi

Ainsi au lieu d'avoir passé sa vie dans des inquiétudes mortèles, & dans de très grans chagrins, il auroit été chéri & béni de toutes les Nations durant son Ministère, il auroit augmenté la confiance de son Maître, & l'auroit rendu le plus grand bienfaiteur non seulement de sa patrie, mais encore de toute l'Europe, & du reste de la terre.

Les gens de bien aiment & estiment ceux qui font beaucoup de bien aux peuples. Or comment ces Ministres auroient ils pû faire beaucoup de bien aux peuples sans une longue paix, & sans un grand nombre de bons réglemans, & de bons Etablissémans.

Comment eussent ils pû faire de bons réglemans, & de bons Etablissémans sans une profonde paix & sans un grand nombre de bons projets bien rectifiez par des Compagnies d'habiles Politiques?

Comment eussent ils pû avoir grand nombre de bons projets bien rectifiez, eux qui n'ont jamais encouragé les bons esprits à étudier, à lire, à conférer sur les diverses parties de la
siance

fiance du Gouverneman^t, eux qui n'ont jamais récompan^{sé} un bon projet à propor^{sion} de son utilité?

Comment discerner les bons Memoires Politique des mauvais, comment conoître la récompan^{sé} qui est due aux bons Auteurs sans l'Etablisse^{ment} d'une Academie Politique, ou l'on puisse choisir par Scrutin des sujets excèlans pour faire an^{tr}er dans les Conseils.

Si le Cardinal Mazarin craignoit que dans les conféran^ses de l'Academie Politique, au lieu d'examiner & de rectifier de bons projets, la conféran^{sé} ne se tournat à critiquer plutôt le Gouvernement présant qu'à contribuer à le faire aimer par le peuple, il lui étoit bien aisé de nommer de bons citoyens amis du Gouverneman^t & de la tranquillité publique pour diriger cète Academie, afin que tous les étudiants travaillassent toujours uniquement pour la plus grande utilité publique, & par conséquant pour augman^{ter} parmi les gens de bien & parmi les peuples, par les bons re^{gle}mans journaliers, l'amour & l'esti^{me}

me du Ministère présent. Une pareille Academie Politique n'eut elle pas été beaucoup plus utile à l'Etat, & plus utile à la seureté & à la réputation du Ministre qu'une Academie d'Eloquance? Sur tout si elle eut servi de pépinière pour y choisir les Maîtres des Requêtes par Scrutin antre les plus grans esprits, antre les meilleurs citoyens, antre les plus laborieux, & antre les plus habiles dans la sianse des diférentes parties du Gouvernament.

Qu'y a t'il de plus aisé à un Ministre Général vertueux que de tourner les travaux des bons esprits à sa propre gloire en leur randant les honeurs qu'ils méritent & en leur procurant des récompanies pour leurs bonnes découvertes.

Y a t'il rien de si aisé au directeur d'une Conféranse Politique que de n'y laisser que des esprits sages & équitables; Comme sages ils craindront tout chanjemant dans le Ministère, parceque tout chanjemant est d'ordinaire très préjudiciable aux affaires, & comme gens équitables ils ne condaneront
ja-

jamais d'inprudence le Ministre sans l'avoir antandu.

N'est il pas même du Caractère du bon citoyen de faire paroître, & de rendre à ses amis, à ses concitoyens, le joug de l'obéissance le plus léger & le plus doux qu'il lui est possible? Or pour cet effet que peut il faire de mieux que d'excuser autant que la vérité lui permet, les fautes d'inprudence du Ministère présent, & de faire valoir au contraire & de louer avec proportion & avec justice ce qu'il y trouve digne de louanges.

Il est certain que le Cardinal de Richelieu avoit un esprit & un courage bien supérieur à ceux du Cardinal Mazarin, mais comme il n'avoit pas des motifs de conduite plus vertueux, & plus élevés que lui, il ne fît guerres plus que lui pour le bonheur de la France.

Au reste à pezer les maux qu'ils ont causé à l'Etat contre les biens qu'ils ont procuré à l'Etat, à compter seulement trente millions de dépense par an d'extraordinaire pour leurs trente années de guerres, & dix mille
morts

morts par an, c'est neuf cens millions & trois cens mille hommes. Or que l'on ajoute encore neuf cens millions & trois cens mille hommes de perte cauzez a nos voisins, & que l'on mette de l'autre côté de la balance ce qu'ils ont procuré de bienfaits à la France, trouvera t'on que ces Cardinaux aient été des Ministres fort régrètables pour l'Europe en général, & pour la France en particulier, trouvera t'on qu'ils méritassent de grandes louanges dans leur vie passajère & qu'ils aient mérité pour la seconde vie des récompanses qui ne sont duës qu'aux grans Saints, & aux grans bienfaic-teurs des hommes.



ARTICLE LXI.

OBSERVATIONS

Sur la nature du plaisir, & de la douleur.

I.

La première vie remplie de momans agréables, ou desagréables.

Les hommes dans toutes les heures de leur première vie lorsqu'ils ne dorment point, sentent ou du plaisir ou de la douleur, ou desirent la continuation du plaisir qu'ils sentent, ou désirent de sentir le plaisir qu'ils imaginent, ou ils l'espèrent, & cète espérance est un plaisir quoique ordinairement plus foible que le plaisir espéré, ou bien ils désirent la cessation de la douleur qu'ils sentent, ou bien ils espèrent cète cessation, ou bien ils la craignent. Or comme la cessation de cète douleur est un plaisir, l'espérance de cète cessation en est un aussi quoique plus foible que le plaisir que cause la cessation même. Il

Il n'y a proprement que le tems du sommeil ou l'on puisse soupçonner qu'alors les hommes ne sentent ni plaisir, ni douleur, parce qu'ils ne s'en souviennent point, encore nous arrive t'il quelquefois des songes agréables & des songes desagréables, facheux, dont nous nous souvenons: Hors de là presque toute nôtre vie est remplie de momans ou agréables, ou desagréables & le plus souvent agréables.

Ainsi je ne suis point étoné que tous les hommes désirent tant la durée d'une vie beaucoup plus agréable à tout prendre que desagréable. Mais je suis étoné comment, ayant tous oui parler d'une vie future toujours agréable, & d'une durée sans fin, il y en ait si peu qui s'occupent à connoître par démonstration ou par la Rézon Universèlle, que les moyens les plus efficaces pour y parvenir, c'est la pratique de la justice, & de la bienfaisance pour plaire à Dieu, & qu'il y en ait un si grand nombre qui ne s'occupent que des moyens de rendre celle ci un peu plus longue de quelques momans & un peu plus remplie

res comme de fer , ou de diamans ,
on ne peut jamais dire qu'aucune ma-
chine puisse être capable d'aucune per-
seption d'aucun sentiment de douleur ,
ou de plaisir , d'aucun résonement ,
soit que les parties de cète machine
fussent en repos , ou en mouvement ,
en grand , ou en petit mouvement ,
soit que les petites fibres de la machi-
ne fussent ébranlées avec des vibra-
tions , ou trablemans , ou tremouf-
semens , avec ressort , ou sans ressort ,
soit par des causes extérieures à la
machine ; C'est que la matière ne sera
jamais que matière : Or arranjement ,
figure , mouvement , divizion , re-
pos , tout cela ne sera jamais ni plé-
zir , ni douleur , ni résonement ,

Reste donq que cète chose , cète
substance indivisible qui sent en nous ,
soit antièremant différent des parties
de la substance matérielle de nôtre ma-
chine , & que l'Auteur de la Nature
ait voulu d'un côté que la substance
spirituelle sentit ou du plaisir , ou de la
douleur selon les mouvemens plus grans
ou plus petits de certaines petites par-
ties de cète machine , & que certaines

grandes parties de nôtre machine auroient des mouvemens selon les d^{és}irs & selon les craintes de c^{ette} substance spirituelle, soit pour éviter, ou faire cesser une douleur, soit pour faire naître ou faire durer un pl^ézir.

Or rien ne nous prouve si démonstrativement la Puissance, la sagesse, & la bienfaisance du Créateur, que la conviction ou nous sommes que c'est lui même, que c'est sa volonté seule qui est l'unique cause immédiate de nos douleurs, de nos pl^ézirs, & de nos connoissances, que c'est lui par conséquent qui rend le passage de c^{ette} première vie un peu plus, ou un peu moins h^éureux dans les uns que dans les autres, & que c'est pour lui seul que nous pouvons, avec le bon usage de nôtre liberté dans nos actions de bienfaisance, nous assurer de plus en plus d'une seconde vie délicieuse.

Écoutez nôtre expérience : Je mets du sucre sur ma langue, & je sans du pl^ézir, j'y mets de la suye, & je sans de la douleur, cependant ni le sucre, ni la suye n'y cause que du mouvement dans les petites parties des liqueurs,

queurs , & des fibres de ma langue. Or ces mouvemens ne font ni plézir , ni douleur , qui est ce donq qui y ajoute ces fantimens si diférens , l'un agréable l'autre désagréable ? Ce ne peut être qu'une volonté toute Puissante. Voilà la seule Cause ; Ce n'est pas ma volonté , car ce n'est pas moi qui veux sentir de la douleur avec la fuye.

I I I.

Tissu de la vie prezante.

Nôtre première vie est un tissu de fantimens & de conoissances successives & continuële , les unes désagréables , les autres agréables. Le tissu est même composé de quelques sensations & perceptions qui ne font sentir ni plézir ni douleur. Je touche ma plume , je vois mon papier , j'ai l'idée du nombre de dix sans plézir , & sans douleur.

Il pouroit bien être que tous nos plézirs des sens seroyent ocasez par des ébranlemens modérez des fibres de nôtre corps qui sont toujours en res-

sort comme des cordes de Claveffin , & que le bût du Créateur a été de nous assurer par ces fantimens de l'état désirable de nôtre machine ; Et c'est cet état que nous apèlons santé , mais le plaisir que nous avons quelquefois à manger avec excès s'opose à cète oponion , car pourquoi nous donner ce plaisir dans l'excès , si ce n'est pour nous donner ocasion d'exercer nôtre raison & nôtre liberté.

Il pouroit bien être aussi que nos douleurs des sens soyent ocasionées par des ébranlemans excessifs , ou volontaires , excessives , & desordonées des fibres de nôtre corps qui sont toujours en ressort , & qui sont les seuls organes de nos sensasions , & que le bût du Créateur a été pour nous avertir du déranjement de nôtre machine , de la diminution de nôtre santé afin de nous porter à y chercher des remèdes : Ce bût paroît bien digne de le l'Etre bienfaizant qui nous a formez , mais la pêne que nous avons , la douleur que nous sentons à faire des remèdes salutaires s'opose à cète

cette opinion. Il est vrai que l'Auteur de la Nature nous a donné la raison & la liberté pour juger avec réflexion sur nos propres expériences, & qu'aux enfans & aux ignorans il a donné la crédulité & la confiance pour leurs parens estimez sages.

I V.

Les douleurs & les plézirs ne sont point dans les organes des sens.

Le mal de dents, le mal de la fièvre est une douleur que sent l'ame à l'ocasion de certains ébranlemans non convenables qui se font dans les fibres du sens du toucher, mais la crainte de ces douleurs est une douleur qui ne se fait point sentir à l'ocasion d'aucun ébranlement d'aucune partie des sens du toucher. Le simple souvenir de ces douleurs passées n'est point un mal, ce souvenir loin d'être une douleur de crainte, est quelque fois lui même un grand plé-
zir que l'on sent d'être délivré d'un grand mal.

Un bel air bien chanté par la belle
Y 4 voix

voix d'une belle personne est un plaisir des sens : Nous le fantons à l'occasion de certains ébranlemans convenables qui se font dans les fibres du sens de l'ouïe. Mais le plaisir que me cause l'espérance d'antandre bientôt ce même air & cète même voix ne se fait point fantir par aucun ébranlement d'aucune partie de mon ouye, c'est un plaisir qui suppose un plaisir des sens qui est passé, cète espérance n'est que l'image agréable de ce plaisir qui est dans mon esprit.

La douleur que cause la perte d'un grand procès, le plaisir que cause le gain fait au jeu, la douleur d'être ou moqué ou blâmé avec fondement, le plaisir d'être loué par des Connoisseurs, sont des fantimens qui ne sont point causez en nous par aucun ébranlement d'aucun des organes de nos cinq principaux sens, ainsi on peut les apeler fantimens purement spirituels.

De même le plaisir d'avoir trouvé une belle machine, une démonstration inportante, d'avoir appris quelque conoissance ou inportante ou désirée n'est point un plaisir des sens, c'est

c'est un plézir purémant intellectuel.

Nous comprenons facilement que dans la vie fûture l'ame sans corps pourra goûter les plézirs qui viennent de la curiosité. Nous avons de la pène à comprendre que nous puissions goûter nos plus grans plézirs des sens, si nous n'avons plus nos mêmes organes des sens, comme si nôtre ame ne pouvoit pas les sentir sans causes occasionnelles, quand la première cause primitive de ces plézirs qui est la volonté du Tout-Puissant, subsiste toujours; Qu'importe que les plézirs viennent par ocazion, ou sans ocazion, pourvû qu'ils soyent grans, & durables, puis qu'en fait de plézir, il ne s'agit que de grandeur & de durée.

V.

Causes de la diséranse de grandeur dans les douleurs & dans les plézirs.

Entre une pêche médiocre, & une pêche excélante pour le même homme, dans le même instant, la cause occasionnelle du plus grand plézir se trouve

dans la différente disposition de l'organe du goût dans celui qui les goûte. Mais si le même homme a plus faim & plus soif dans quatre jours qu'il n'a aujourd'hui il trouvera aussi alors une différence de grandeur entre le plaisir d'aujourd'hui & la grandeur du plaisir d'alors, parce que le plaisir est plus grand aussi à proportion que l'organe est mieux disposé; Ainsi il peut être que la médiocre pêche cause occasionnellement à celui qui a l'organe du goût mieux disposé un plaisir aussi grand que la meilleure pêche à celui qui à l'organe du goût moins bien disposé.

Quand je dis que la pêche cause du plaisir à manger c'est parler improprement, car il faudroit dire que Dieu cause ou donne du plaisir à l'occasion de la pêche mangée.

Il y a de même différents degrés de douleur d'amertume non seulement selon le différent degré d'amertume des corps fort amers, mais encore selon la disposition de l'organe du goût.

Dans les douleurs intellectuelles & dans les plaisirs intellectuels le plus
ou

ou le moins de grandeur peut venir de même du plus ou du moins d'importance, venir aussi du plus ou du moins de disposition à sentir vivement.

V I.

*Autre cause d'agrandissement du plaisir,
& de la douleur.*

Plus l'Etat desagréable ou l'ame se trouve est différent de l'Etat agréable ou elle étoit il y a une heure, plus la douleur présente est grande & sensible par la comparaison naturelle qu'elle fait entre ces deux différentes situations.

De même plus l'état de l'ame étoit desagréable il y a une heure, plus l'état agréable ou elle se trouve présentement lui cause un grand plaisir, & plus la joye est sensible, tel est l'effet de la comparaison.

V I I.

*Autre cause d'agrandissement du
plézir.*

La longue & fréquante espérance d'un plézir qui a été traversée par différentes dificultez que l'on a peu à peu surmontées sert aussi quelquefois à augmanter le plézir.

Les plézirs de la vie fûture ne tireront point leur grandeur des traverses, des obstacles qui auront précédé, mais d'un autre décret encore plus bienfaizant qui rendra l'ame plus sensible au plézir.

V I I I.

Illuzion sur la durée du plézir.

Nous remarquons que la grandeur & la sensibilité d'une sorte de plézir nous porte souvent à juger qu'il durera plus qu'il ne dure en effet.

I X.

Condition sans la quelle il y a ni plaisir , ni douleur.

La douleur nouvelle, le plaisir nouveau suppose un changement arrivé dans l'ame, soit à l'occasion arrivée dans les organes des sens, soit sans le secours du changement de ces organes, tels que sont les douleurs ou les plaisirs purement intellectuels. Or tout changement est une nouveauté ou nouveauté.

X.

La diversité est désirable pour passer de plaisirs en plaisirs.

Le tems que nous passons à goûter une sorte de plaisir dans cete première vie nous prive d'un autre plaisir, car on ne peut goûter qu'un plaisir dans le même instant. Ainsi il est hûreux que les diverses sortes d'objets se succèdent, afin de n'user pas un gout par une trop longue uniformité de sentiment, parce que la trop
longue

longue uniformité de sensation émouffée, diminuée, & anéantit le goût : Il faut le renouveler de tems en tems par les diverses privations, ce qui est un secours facheux dont nous n'aurons point besoin dans la seconde vie heureuse.

X I.

Les passions sont à craindre pour la santé de l'ame.

Dans cete première vie une passion est un goût si fort & si supérieur, qu'il ôte, ou du moins qu'il fait disparaître tous les autres goûts ; Les craintes, les espérances continuëles qu'elle cause occupent l'ame si entièrement qu'elle est presque insensible à tous les autres objets moins agréables. Telle est la passion de l'amour dans les époux, passion qui dure quelquefois plusieurs années, & qui ne dureroit pas trois mois s'ils étoient jour & nuit enfermés dans la même chambre sans voir personne que des domestiques pour les servir, car s'ils y étoient trois mois ils en viendroient à
souhai-

souhaiter de vivre séparé & peut-être pour toujours. Telles sont les loix de la possession continuële & uniforme pour cete vie.

Un gout si fort est donc danjereux pour cete vie 1. parce qu'il est souvant injuste. 2. Parce qu'il ne nous permet pas de remplir nos devoirs dans la société. 3. Parce que nos injustices nous causent de grans malheurs. 4. Parce qu'il nous laisse une partie de nôtre vie sans gout pour les plézirs inofans.

Il est vrai que c'est une maladie de l'ame qui ne dépend guères plus de nous pour le commandement, le progrès & la fin des maladies du corps. C'est une folie difficile à guérir. 1. Parce qu'elle est agréable. 2. Parce qu'elle arive dans la jeunesse, dans ce tems ou l'on n'a presque aucune expérience des malheurs qui sont à craindre. 3. Parce qu'elle est entretenue par des privations, & par des contradictions qui sont nécessaires pour sa durée. 4. Parce qu'elle est injuste, car la plupart des opositions que nous trouvons viennent de l'injustice de nos dézirs.

X I I.

*Nous ne nous donons point nos goûts ,
nous les recevons.*

Il ne dépend point de moi de prendre le même plaisir à manger une pêche médiocre , qu'à manger une pêche excélante. Je réçois ce plaisir , je ne me le donne point.

Quand je suis malade , ou que je n'ai plus de faim il ne dépend point de moi de trouver du plaisir à manger , il faut que les fibres de l'organe du gout soient bien disposées , bien tenduës , & capables des vibrations & des trémousse-mans nécessaires , pour que Dieu fasse sentir à mon ame du plaisir.

Quand nous plaifons aux autres nous augmantons leur atansion à nous plaire , & c'est une manière de plaire que d'avoir une nouvèle atansion à leur plaire , mais ce n'est pas la plus efficace.

X I I I.

Motif de Réconnoissance.

De là il suit que plus je voi qu'il n'y a rien ni dans les fibres de ma langue , & de mon palais , ni dans les parties de la pêche qui puisse jamais me causer un grand plézir , plus je voi que la cause du plézir est impossible par le mouvemant de pareilles parties corporeles, plus je me sans disposé à rémercier le seul Auteur nécessaire de ce plézir , & sa Toute-puissante volonté, qui seule peut me doner une satisfaction agréable dans les occasions qu'il lui a plû de régler , & je ne saurois jamais deviner ces occasions que par mes diverses expériences , & par les diverses expériences des autres hommes.

X I V.

Point de passions longues & hâreuses.

Il ne manque à l'ivresse du plézir de l'amour dans deux Epoux que la durée, mais c'est un grand défaut pour

un gout fort violent de n'être pas durable. Ainsi c'est plutôt une maladie qui dégoute l'ame des autres satisfactions agréables & inofantes qu'une disposition désirable, puis qu'après cete forte de maladie l'ame est souvent assez lontems dégoutée de tout. Or ce dégout est un Etat malheureux.

De là il suit que la vie la plus diversifiée de plézirs permis & faciles, est à tout prandre, la moins pénible la plus lontems hûreuse, & par conséquent la plus désirable.

X V.

*Privation nécessaire à la durée des gouts,
& des passions.*

Une longue privation de manger cause plus de plézir, & de trop longs repas causent des indigestions. Une longue oposition en amour cause une passion, & la possession longue & tranquile fait cesser la passion, & même le gout.

Il est assez bizarre que pour sentir de tems en tems de grans plézirs, il faut des privations forlées, & des opositions.

sions étranjères. Telles sont les loix qui regardent les plézirs de cète vie passajère. Mais Dieu Toutpuissant à pû décréter au contraire qu'en paradis le plézir au lieu de diminuer augmentera par la continuité de la possession, & c'est un èset naturel de sa bienfaizanse infinie.

X V I.

Rien n'est dèzirable que le plèzir.

Rien n'est dèzirable que les plézirs inosans de la vie prézante, & sur tout ceux de la vie fûture, le plézir est quelque chose de divin.

Antre les plézirs de la vie prézante qui est passajère & très courte il faut mètre les espèranfes de ces plézirs, & sur tout les grandes espèranfes des grans plézirs de la segonde vie, qui par la nature de l'ame immortèle doit toujours durer.

La plus grande de toutes les folies seroit de préférer des plézirs injustes, très courts, sujets à difèrantes pénes, à des plézirs plus grans exems de pénes.

De là il suit que les personnes sages dans cète vie passajère, sur tout dans les momans ou les plézirs viennent à cesser, doivent se tourner vers l'espérance des grans plézirs de la vie future.

Les talans pour plére, & pour être utile aux autres, les grandes richesses, la grande beauté, les talans, les grans amplois ne sont dézirables qu'autant qu'ils peuvent nous procurer des plézirs grans & durables : De là il suit que les euvres de bienfaizanse pour plére à Dieu sont les seules qui nous procurent des plézirs incomparablement plus grans & plus durables que ceux de la vie prézante, & que ces euvres sont incomparablement plus dézirables que la beauté, que l'esprit, que les agrémans, que l'habileté, que les grans talans, que les richesses, que les grans amplois, lorsque tout cela n'est amploié que pour se procurer les plézirs d'une vie si courte.



XVII.

Persepsion, Sanssion, Santimant.

L'idée d'un Cube d'un pied de marbre blanc est une simple persepsion occasionée par l'organe des yeux, & ensuite par l'organe de la memoire : Je dis occasionée & non point Causee : Car du marbre ne peut pas donner, ne peut pas causer une idée qu'il n'a point. Il ne peut doner une idée, ni à mes yeux, ni à aucune partie de mon cerveau, soit membranes, soit os, soit canaux, soit liqueurs, soit fibres, qui composent tout ce qui est dans ma tête. Toutes ces parties ne sont pas plus capables d'idées que ce Cube de marbre lui même. Reste donc que Dieu me done cète idée à l'occasion de la prézanse de ce marbre exposé à l'organe de mes yeux, & la memoire de ce marbre à l'occasion de quelques mouvemens qui se sont passez dans l'organe de ma memoire.

Si la simple idée de ce Cube n'est cause occasionelle, ni de douleur, ni de plézir, elle ne m'inporte en rien,

puis qu'elle ne fait rien pour mon bonheur ni pour mon malheur.

La satisfaction agréable causée occasionnellement par une bonne grappe de Muscat n'est pas de même : Elle importe à mon bonheur parcequ'elle est un plaisir , & elle importe à proportion que ce plaisir est grand , à proportion qu'il dure , & à proportion qu'il coûte peu de peine , de douleur , & d'équivalent à la peine , à la douleur.

Le souvenir , la mémoire d'une satisfaction agréable , l'espérance d'une satisfaction agréable est un plaisir , c'est un sentiment agréable , mais plus faible que le plaisir de la satisfaction même.

L'espérance de grans plaisirs peut être un plaisir plus grand qu'un petit plaisir des sens , & on s'en aperçoit lorsqu'ils sont incompatibles dans le même moment , puis qu'alors nous préférons l'un à l'autre : Nous préférons , par exemple , quelquefois le plaisir de sentiment agréable & spirituel de l'espérance de grans plaisirs futurs du Paradis à une satisfaction agréable

ble, & injuste, & par conséquent incompatible avec l'espérance de ces grans plézirs toujours durables.

X V I I I.

Plézirs purémant spirituels.

Il y a des plézirs purémant spirituels, comme le plézir de louanges sincères de la part de personnes louables, & comme le plézir de la grande distinxion, ces sortes de plézirs peuvent être préférez à plusieurs grans plézirs des sensasions : Nous en voions des exemples dans plusieurs Savans, dans plusieurs grans Capitaines qui préfèrent d'aquérir des talans, à un grand nombre de plézirs.

Si nous n'avons pas en Paradis le plézir qui est occasioné dans cète vie par la distinxion, qu'inporte pourvû que nous aions des plézirs plus grans qui nous fassent oublier les petits que nous santions dans cète vie prézante.

Si nous n'y goutons pas les plézirs occasionez par nos sens, qu'inporte pourvû que nous goutions des plézirs encore plus grans sans cause occasionèle,

corporelle , par exemple , si nous y goutons les plus grans plézirs de la curiosité de choses les plus intéressantes.

Il est bien vrai que nous goutons des plézirs dans cète vie passajère par des causes ocaasionèles , corporelles , & que nous en distinguons ordinairement la grandeur par la diféranse de nos sans , mais rien ne nous inporte dans le plézir que la grandeur & la durée. Or qu'inporte qu'il nous vienne par un des cinq sens plutôt que par l'autre pourvû qu'il soit le plus grand , le plus durable , & répété le plus de fois dans le même espace de tems : Qu'inporte que ce soit par les yeux , ou par les oreilles , ou sans le secours des yeux & des oreilles , pourvû qu'il soit très grand , très long , & très durable , puis qu'en fait de plézir & de bonheur , il ne s'agit que de la grandeur & de la durée.

X I X.

Augmantasion de sansibilité.

Nous avons dans cète vie deux manières d'augmanter nôtre sansibilité pour

pour le plézir. Le premier c'est une longue privation de ce plézir acompagné d'un long dézir, & d'une longue espérance. On goute davantage ce que l'on a lontems désiré.

Le second: C'est la longueur des souffrances telles que celles que l'on souffre de l'annui, ou des douleurs journalières, soit corporeles, soit spirituelles: On goute davantage le même plézir à mesure que l'on a lontems souffert.

Ces deux moiens de trouver le plézir plus grand nous manqueront dans le Paradis, mais il y aura des moiens pour augmanter nôtre sensibilité par le plézir, qui n'auront rien de facheux, & quoique je n'aye pas présentement l'idée de ces moiens, ils ne laissent pas d'être possibles dans la Toute puissance de l'Etre infiniment bienfaisant puisque sa volonté suffit.

X X.

*Les causes ocasionèles du plézir sont
désirables.*

Les causes ocasionèles des plézirs de
cète vie passajère sont désirables à

proportion de la durée de la vie. Telles sont les grandes richesses, les grans révenus, la grande beauté, la santé robuste:

Les causes nécessaires des grans pléziirs de la vie fûtüre sont dézirables à proportion de la durée infinie de ces pléziirs, & telles sont les bones euvres, comme le pardon des injures, les axions de libéralité, de politesse, & autres euvres de bienfaizanse, pour plaie à l'Etre infinimant puissant & bienfaizant.

X X I.

Causes de la douleur dignes d'horreur.

Les Causes ocasionéles des douleurs de cète vie sont dignes d'horreur à proportion de la durée de la vie, telle est l'infirmité caulée par l'intampéranse, l'extrême pauvreté, la perte de la vuë, de l'ouye.

Mais les Causes nécessaires des douleurs de la vie fûtüre sont incomparablement plus dignes d'horreur, & telles sont les médizanses, les calomnies, les persécutions, les vanjanse, les inju-

injures, les ofenses, & toutes les autres actions injustes que l'on peut aisément connoître en se demandant à soi-même *Voudrois je que les autres fissent contre moi ce que je fais contre eux?*

CONSEQUANSE

De là il suit que les livres, les sociétés les plus estimables pour nous sont ceux qui peuvent nous instruire avec plus d'agrément des différentes causes occasionnées des plaisirs de la vie future, & nous exciter à les rechercher & nous donner plus d'éloignement pour toutes les sortes d'injustices.

XXII.

Les plaisirs futurs s'achètent.

Les plaisirs de la vie présente, & ceux de la vie future s'achètent tantôt par la privation volontaire d'autres plaisirs plus petits, tantôt par des soins, par des travaux, & autres peines volontaires.

Les jeunes gens faute d'expérience, faute de confiance suffisante aux personnes

364 *Ouvrages de Morale*

nes sâjes font souvant de mauvais marchez & manquent d'en faire de bons.

C'est faire un mauvais marché que d'acheter comme fort durables pendant toute la vie des plêzirs qui ne doivent durer qu'un ou deux ans, & aler toujours en diminuant.

C'est manquer un excelant^r marché que de manquer à s'assurer les plêzirs du Paradis par l'atansion journalière à éviter les plus petites injustices, & à procurer par diférans soins à tous ceux avec qui nous avons à vivre plusieurs plêzirs selon nôtre condision.

X X I I I.

Les dèzirs & les espèranse des plêzirs de la vie présante s'afoblissent fort par la comparaison des plêzirs de la vie fâture.

Metons en un tableau en racourci devant les yeux pour un homme de guerre les plezirs que causent les avansemens de la fortune au dessus de ses espèranse causez par le mérite distingué joint à la faveur d'un favori, ou d'une favorite, les plezirs d'être nommé

mé Général, amployé comme Général, le plaisir de ramporter une grande victoire dans des circonstances desespérées, & de jouir des grans succès de cete victoire, le plaisir de laisser des enfans, & des petits enfans héritiers d'une grande fortune & des grans honeurs, le plézir de mener une vie longue, tranquile, pléne d'amusemans dans une famille aimable, dans l'abondance & fort honorée, comparée à celle du grand nombre de petits camarades qu'on a laissez dans l'obscurité & dans de petites fortunes.

Il est certain que les joyes, les plézirs, les agrémans, les amusemans, & les comoditez d'une pareille vie doivent s'acheter par divers travaux, par diverses fatigues, anfin par le sacrifice de plusieurs plézirs, & par diverses autres pénes de corps & d'esprit.

Mais quand on vient à sonjer que si on amployoit ces mêmes pénes pour obtenir des joyes incomparablement plus grandes que celles d'une vie de cent ans, ou que celles de cent millions d'anées, on n'est guères tanté
de

de sonjer à autre chose qu'aux moiens de s'assurer la félicité de plus de cent millions d'anées, lorsqu'elle ne doit pas plus couter à aquérir que la félicité de cent ans, sur tout quand on considère que l'on peut aisément par les plézirs inofans unir ansamble ces deux félicitez, & les plézirs de ces deux vies disérantes, en observant la justice, & en pratiquant la bienfaisance chacun dans sa condition. Or cète union de ces deux félicitez est le sublime de la Sagesse.

X X I V.

Douleurs des sens plus grandes que les plézirs.

Il samble que s'il devoit y avoir à disputer de grandeur antre les douleurs & les plézirs des sens, ce seroit aux plézirs à l'amporter, cependant il faut l'avoüer, la petite douleur corporelle anéantira le santiment du plus grand plézir, une piqueure d'une mouche, une brulure assez légère nous ôtera dans le momant le plus grand plézir des sens.

X X V.

Trois janres de plézirs.

Comme il y a trois sources de plézirs, il y a aussi trois janres de plézirs qui ont sous eux différentes espèces, mais toutes ces espèces, & tous ces janres pourroient bien n'avoir de différence réelle entre eux que la différence de grandeur dans notre sensibilité.

Première source & premier janre.

Les plézirs des sens sont la source la plus abondante & qui fournit le plus grand nombre d'espèces. C'est aussi le janre le plus grand ou le plus sensible.

L'espérance de ces plézirs est elle même un plézir.

La cessation des grandes douleurs des sens est aussi une source de plézir, mais source fâcheuse, & qui coûte trop.

Seconde source, & second janre.

Les plézirs qui viennent de la distinction antre pareils font la seconde source qui est d'autant plus abondante qu'elle produit des plézirs atachez à tous les plézirs des sens, les hommes tirent de la vanité de tout & de tous leurs gouts corporels, & cète vanité est un plézir très spirituel.

L'espérance de ce janre de plézir est elle même un plézir.

Troisième source, ou troisième janre.

Les plézirs de la curiosité font nôtre troisième janre de plézirs pour les plézirs que nous causent nos diverses espèces de connoissances soit des faits, soit des rapports diférans entre les objets.

L'espérance de ces plézirs est elle même un plézir.

C'est à toutes ces espèces de plézirs que se joignent aussi les plézirs de la distinction, soit de la gloire, soit de la gloriole ou vanité.

Quand

Quand on songe à la grande joye qu'eut Pythagore d'avoir trouvé la démonstration de la 47. proposition qui est dans les Elémens d'Euclide, on voit deux choses. La première qu'il faut avoir désiré assez longtems pour avoir un grand plaisir. La seconde que Dieu peut faire sentir une grande joye à l'ocasion d'une bagatèle, & par conséquent sans aucune occasion.

Qu'importoit à Pythagore d'avoir le dernier degré de certitude que le carré de la diagonale d'un rectangle est égal au total de deux carrés des deux autres côtes de ce triangle, pour avoir une si grande joye qu'il fit un sacrifice de cent bœufs pour en marquer sa reconnaissance à la Divinité. Aussi le sacrifice étoit bien moins pour la chose trouvée que pour le grand plaisir qu'il ressentoit de l'avoir trouvée.

Qu'on examine & l'on trouvera que dans les plus grands plaisirs des hommes & des femmes, il n'y a nulle proportion, nulle liaison nécessaire entre la grandeur de ces plaisirs, & la prétendue cause de ces mêmes plaisirs.

Au reste il ne nous inporte pas de qu'elle source nous vienne le plézir, il ne nous inporte que de la grandeur, & de la durée du plézir.

X X V I.

Ame saine, Esprit sain.

Il me samble que dans nôtre langue nous distinguons prézantemant ces deux expressions, que *l'Ame* se prend plus ordinairement pour ce qui fiant en nous du plézir, ou de la douleur, & que *l'esprit* se prend plus ordinairement pour ce qui juge en nous du vrai, du plus ou du moins vraisemblable, du bon, du meilleur, du mauvais, du plus mauvais.

Les personnes agitées par des passions vives comme la colère, l'amour, n'ont point l'ame saine, les vizionaires, les fanatiques, les présomptueux n'ont point l'esprit sain.

Si nous n'avions naturelément qu'un sens, qu'une manière de sentir du plézir, il n'y auroit rien de plus sânté que de se borner à cète espèce de plézir, mais l'Auteur de la Nature nous a donné

doné trois janres de plézirs, & diverses espèces sous chaque janre, & diverses grandeurs sous chaque espèce.

Si nous pouvions continuëmant sentir de tous les plézirs le plus grand, nous n'aurions point besoin des moins grans. Mais nos besoins journaliers, les dévoirs, les loix de la Societé s'y oposent, & plus que tout cela l'uniformité d'une possession continuële & longue du même plézir s'oposé directement à la durée de la grande sensibilité, puis que la grande sensibilité dépend de la grande disérence qu'on aperçoit d'une situation à une autre, d'un état de l'ame à un autre état.

L'ame saine est donq une ame disposée à goûter inofamant, en tout tems, avec plézir, tous les objets agréables de tous les janres & de toutes les espèces de sa condition qui se présentent à elle chaque jour, & qui sont, pour ainsi dire, sous sa main : Elle tache de ranjer le mieux qu'elle peut ses plézirs inofans afin qu'ils puissent se succeder à mesure que la nouveauté, ou la nouveauté vient à lui manquer.

L'amant , l'amante passionnez qui trouvent des obstacles à leur mariage sont des fanatiques qui espèrent dans leurs plézirs une durée qui est réellement impossible , & ils sont assés foux pour faire leur plan de félicité perpétuelle sur la condition qu'ils se plairont toujours également, comme si la chose étoit en leur pouvoir.

L'ame saine est calme , & goute tour à tour sans passion , sans agitation tous les différents plézirs inofans de la journée , de la saison , & de la condition. C'est la seule qui peut mener une vie hûreuse ici bas , & arriver par l'observation de la justice , & de la pratique de la bienfaizanse à l'état délicieux de la seconde vie , ce qui est le sublime de la sagesse humaine.

Tout est plézir pour une ame saine & pour un esprit sain : C'est qu'un esprit sain n'atand des hommes que les efets des fantimans qu'il fait naître en eux , & il ne s'en prend qu'à lui même quand il n'en est pas bien traité. Nous ne sommes les uns à l'égard des autres que des instrumans de muzique: Nous randons des sons agréables

bles ou desagréables, à mesure que nous sommes bien ou mal touchez.

L'ame saine est bienfaizante : L'ame bienfaizante qui a le secret de se montrer toujours telle a l'art de tirer de ces sortes d'instrumens des santi-mans agréables. Or celui qui fait mieux & plus facilement tirer des autres des agrémans, est certainement le plus hûreux.

X X V I I.

*Plus on se séparé avec pêne, plus on est
seur de se rêtrouver avec plêzir.*

Ce qui est vrai des perfonnes avec qui on se plaît, est vrai aussi des autres plêzirs que l'on quite avec regret.

De là il suit que pour conserver ses diférans gouts, il faudroit quitter toujours avec regret nos diférantes sortes de plêzirs, & c'est ce que peu savent faire. On se rassazie de la table, de la muzique &c. & faute de privasion suffisamant longue on perd ses gouts, du moins pour quelque tems.

Mais dans les grandes passions comme dans l'amour la séparation volontaire est impossible. Ainsi faute de privation arrive l'uniformité, & par conséquent la fin de la passion & puis du goût, & puis le commandement de l'annuï.

De là il suit qu'il est vrai qu'il y a pour les grandes passions des heures, des jours, des mois délicieux, mais jamais une vie hûreuse.

Longue vie délicieuse, ce sont termes qui anferment une contradixion non aparante mais réelle.

Les délices en cête vie ne sont que passajères, coutent beaucoup, sont réelemant oposéz à la vie hûreuse, & sont souvant suivis ou de grandes pénes, ou du moins d'une vie annujeuze.

X X V I I I.

Diversité; C'est le Conseil de la Nature.

Ne louez ni ceux, ni celles qui sont constans dans leurs goûts, contantez vous de les féliciter.

Dès que l'Auteur de la Nature
nous

nous conseille la diversité il nous conseille la privation, il n'y a point de diversité suffisante.

Mais pour ramplir les heures de privation il faut des chanjemans d'objets, de sorte que la vie la plus désirable c'est la vie la plus diversifiée, la vie la plus Saje c'est celle qui a le plus de variété.

De là il suit que les voyages l'Eté à la Campagne non seulement sont fort sains pour le corps, mais encore pour l'ame.

De là il suit qu'il n'est pas Saje de choisir une vie uniforme quand on peut la diversifier.

De là il suit que la vie agréable-ment occupée mais non agitée, étant plus diversifiée, est préférable à la vie desoccupée.

De là il suit que la vie la plus commune étant ordinairement la plus diversifiée est par conséquent la plus Saje, & la plus désirable.

Plus on s'éloigne de l'enfance, plus nos goûts se fortifient, mais plus on vieillit plus ils s'affoiblissent, même le goût de la distinction : C'est du plus

haut degré de sensibilité que nous avons pour les plaisirs de la vie présente que nous pouvons tirer la grande vivacité des idées qui peuvent nous procurer le plus haut degré de désir & d'espérance des délices de la vie future.

Espérer du plaisir de son travail, c'est sentir du plaisir. Or le paresseux est à plaindre, lui qui n'espère aucun plaisir de ses travaux & de ses entreprises.

X X I X.

Les passions sont des maladies.

- Il n'y a point de passions pour les choses qui sont en nôtre pouvoir. Le diner, le souper, ne se désirent point avec passion.

- Il n'y a point de passions pour les choses que l'on croit impossibles : On ne désire point avec passion de voler comme les oiseaux, ni de nager ou de vivre dans l'eau comme les poissons.

- On n'a point de passion pour les choses dont les plaisirs, ne nous paroissent

roissent pas plus grans que ceux qui sont sous nôtre main, & dans nôtre disposition journalière.

On n'auroit point de passion pour la femme de son voisin si l'on n'en espéroit un beaucoup plus grand plaisir, & plus durable que de la sienne propre.

Si l'on croioit que le plaisir qu'on désire durât aussi peu qu'il doit réellement durer, on ne le désireroit pas avec passion.

Les passions sont de vraies maladies de nôtre imagination qui nous représentent les plaisirs futurs comme plus grans, & comme plus durables qu'ils ne sont, & qui par conséquent nous font trop acheter les plaisirs de la possession.

La Rézon sert à n'estimer les plaisirs futurs que ce qu'ils nous vaudront en effet. Ainsi à mesure que la raison croît en nous nos passions diminuent. Nôtre imagination fardé moins nos plaisirs: Je dis *farder* quand la grandeur & la durée qui avoient été imaginées dans le plaisir ne s'y trouvent point.

Les femmes ressembtent plus longtemps aux enfans que les hommes, elles sont plus longtemps sujètes aux passions que les hommes, parceque leur raison croist plus lantement & parcequ'elles ont l'imaginasion plus vive, & plus réalizante que les hommes.

On reproche aux hommes & aux femmes de ce siècle à Paris, de n'avoir plus de passions véritables : C'est leur reprocher d'avoir plus de Rézon que leurs Peres & que leurs Meres. Ils atendent moins des plézirs de l'Amour, ils les croient moins grans & moins durables que leurs ancêtres, en sont ils plus blamables ? Ce qui est de blamable dans leurs plézirs, c'est l'intampérance, c'est le défaut de bien-séance, & sur tout le défaut de justice, & d'innosance.

Il peut bien ariver que les passions d'aujourd'hui, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, pour les plézirs, pour les richesses, pour la fortune dévient un jour *moins* communes, moins nombreuses dans le monde, moins longues, & moins grandes parmi nos successeurs dans mille ans qu'el-

qu'elles ne sont aujourd'hui parmi nous, & cela à cause du progrès continuël que fait la Raison humaine, le bon esprit, qui estime chaque plézir ce qu'il vaut en effet.

C'est que les illusions qui sont les principales causes des grandes passions diminueront sûrement tant en qualité qu'en quantité à mesure que la Raison se perfectionnera dans un plus grand nombre d'hommes & de femmes.

Les sages sont moins sujets aux illusions, aux passions qui causent les maladies de l'ame, & il y aura peut-être dans mille ans cent fois plus de sages qu'il n'y en a présentement. Il est du moins impossible que les hommes ne croissent pas toujours en Raison, c'est à dire en lumières. Or c'est le défaut de lumière suffisante pour l'avenir qui cause les illusions.

X X X.

*Volonté étrangère cause unique du plé-
zir, & du déplézir.*

Comment l'instrument de Muzique
qui n'a & qui ne fait aucun plézir en
done-

doneroit il à l'oreille ? Peut on donner ce que l'on n'a point ? L'oreille n'est elle même que matière, qui ne sent elle même aucun plézir commandant en doneroit elle à l'ame ?

Comment la grappe de raisin qui n'a aucun plézir en doneroit elle aux pellicules, aux glandes, aux fibres, aux petits Canaux, aux liqueurs de langue & du palais, eux qui ne sont pas plus capables de plézir que la grappe même : Voilà ce qui arive à tous les momans de nôtre vie, & ce qui est incompréhensible.

Ces plézirs que je sans existent cependant, ils ne dépendent point de ma volonté, car s'ils en dépendoient je les sentirois sans instrumans, & sans grappe, & plus lontems. Ainsi la véritable cause du plézir que je sans est la volonté d'un Etre plus puissant que moi.

Mais pourquoi un même air qui m'a fort plû cesse t'il de me plére, s'il est répété cinquante fois de suite de la même manière ? Pourquoi commande t'il à me déplére, à me causer du déplézir ? Cet instrument, cet air, les
fibres,

fibres, les glandes, les pellicules, les Canaux, les liqueurs, les osselets de mon oreille sont toujours les mêmes, & ils sont eux mêmes incapables de sentir du plaisir & du déplaisir : Commandant me doneroient ils un sentiment qu'ils n'ont point & qu'ils ne sauroient avoir, & pourquoi ne m'en causent ils plus après cinquante répétitions continuëles ? Il reste donc qu'il y a une volonté, une loi qui borne mon plaisir à certain nombre d'ébranlemans des fibres de mon oreille, puisque ce qui est au de là de ce nombre me cause du déplaisir.

Si c'est une loi de l'Etre tout puissant pour cete vie, ne peut il pas y avoir une loi différante pour la vie qui doit succeder à cellecy, & ne peut il pas y avoir une loi qui ordonne la durée d'un même sentiment agréable ou avec la même occasion des mêmes mouvemens des mêmes fibres, ou sans aucune occasion d'aucun mouvement d'aucun corps ?

X X X I.

Connoissance inportante.

Si je m'arête si lontams pour découvrir la véritable cause de mon plézir & de mon déplezir, de mes momans tantôt hûreux, tantôt malhûreux, & pour m'assurer que la substance de mon esprit est du moins aussi durable que le sont les parties de la substance de mon corps, c'est qu'il m'est de la dernière inportanse, à moi qui suis capable de goûter du plézir & qui suis immortel, de conoître durant cète vie passajère avec la plus grande seureté qui soit possible en pareille matière, c'est à dire avec la plus grande vraisemblanse, quels moiens sont les plus efficaces pour obtenir un bonheur continuel dans cète segonde vie qui ne doit jamais finir.

Or cète grande vraisemblanse est fondée hûreusement sur une opinion très certaine : *C'est qu'il est impossible que cet Etre dont je resoie mes plézirs ne soit parfait, c'est à dire infiniment puissant, infiniment sage, infiniment juste,*

juste, & infiniment bienfaizant, & qu'il est impossible par conséquent qu'il ne demande des Etres libres qu'ils soient aussi samblables à luy qu'ils le peuvent être dans les bornes de perfexion ou il lez a crééz.

Telles sont les idées des Sages qui sont en petit nombre, parcequ'il est rare de ne pas panser comme le commun des hommes du monde qui, en se servant mutuëlement d'exemples les uns aux autres, sont cependant la mode malgré leur grande ignorance, malgré leur peu de réflexions, malgré leurs anfanses journalières, & malgré les contradixions perpétuées antre leurs opinions & leur conduite.

Il est vrai que les Sages ignorent une infinité de choses, mais il seroit ridicule d'en conclure qu'ils ne savent rien, & c'est même savoir beaucoup que de savoir ce qu'il y a de plus vraisemblable sur le fûtur, & que ce qui est de plus inportant, c'est de suivre la volonté de l'Auteur de la Nature, & d'unir par la pratique de la justice & de la bienfaizance la félicité médiocre de cète vie passajère à la grande félicité d'une vie immortéle.

O B-

OBJECTION I.

Dieu ne feroit pas Tout puissant s'il ne pouvoit pas faire qu'une partie de matière petite ou grande pût raisonner, sentir du bien & du mal, comparer plézir à plézir, douleur à douleur.

R E P O N S E.

1. Dieu ne laisse pas d'être Tout puissant quoiqu'il ne puisse pas faire une injustice, quoiqu'il ne puisse pas mentir & tromper, quoiqu'il ne puisse pas ignorer quelque chose; il ne laisse pas d'être Tout puissant, quoiqu'il ne puisse pas faire qu'une chose qui a été n'ait pas été, qu'un homme vive, ou qu'il ne vive pas dans le même moment, quoiqu'il ne puisse pas faire qu'un soit deux, ni que deux soient un, quoiqu'il ne puisse pas faire le néant, ni qu'un triangle soit un carré, que le blanc soit noir, qu'un corps soit en mouvement & en repos, ou en mouvement de deux côtez différens, ni que deux pieds Cubes de

mar-

marbre n'en soient qu'un ; ou qu'un seul en soit deux.

Dieu ne laisse pas d'être Toutpuissant quoi qu'il ne puisse pas faire que deux substances différentes n'en soient qu'une, ni qu'une seule substance en soit deux, quoi qu'il ne puisse pas faire que deux manières d'être n'en soient qu'une : C'est qu'il peut tout ce qui est possible, mais ce pouvoir ne peut jamais s'étendre qu'au possible, au réel. Ainsi Dieu ne peut pas faire que deux essences, deux substances n'en soient qu'une, donc il ne peut pas faire que la substance indivisible qui raisonne soit la même qu'une autre substance divizable capable de mouvemant ; ni faire que le sentimant soit le mouvemant, ou qu'un mouvemant soit un résonemant, ce sont des contradictoires qui font un néant. Or faire un néant c'est ne rien faire, pouvoir faire un néant, c'est ne pouvoir rien.

De là il suit que dire que telle machine raisonne, compare plézier à plézier, que dire que toutes les parties de cète machine raisonnent, compa-

rent plézir à plézir , ce feroit dire qu'il y a dans cète machine autant de rézonemans , & de comparaifons qu'il y a de parties de matière dans cète machine ; Panfée auffi ridicule que fi on difoit qu'un rézonemant eft divizible à l'infini comme la matière.

Donq un efprit ne peut jamais être étandu , ni en mouvemant comme un corps , ni un corps divizible ne peut jamais faire un rézonemant qui eft indivizible. Il eft vrai qu'un efprit & une machine font capables de corespondances , & que l'efprit peut avoir tel fantimant , quand telles parties de la machine auront tel mouvemant , c'eft ce qu'on apèle mal à propos union du corps & de l'efprit , & cète corespondance qui n'eft fondée que fur la volonte du Tout-puiffant , peut cefler comme elle cefle dans le composé qu'on apèle homme , lors qu'il vient à mourir ; Mais l'anéantiffemant de cète corespondance antre les deux fubftances , antre l'efprit & le corps n'anéantit pas pour cela les deux fubftances , elles fubfiftent

stent toujours après la mort, l'esprit qui est la plus parfaite subsistera autant que les parties de la matière qui est la substance la moins parfaite du composé qui fezoit l'homme.

2. Dieu ne seroit pas Toutpuissant s'il ne pouvoit pas créer deux espèces de substances, l'une étendue, divisible, capable de mouvant & de repos, capable de figures différentes, incapable de perceptions, d'idées, de jugemens, de raisonnemens, de sentimens de plaisir, de douleur. L'autre sans étendue, indivisible, incapable de figure, de mouvant, & de repos, mais capable de perceptions, d'idées, de jugemens, de raisonnemens, de sentimens agréables ou de plaisir, & de sentimens désagréables ou de douleur.

Voilà un pouvoir positif & réel : Une puissance réelle & positive qui tend à faire quelque chose de réel, & non pas un pouvoir négatif qui ne peut faire que le néant, tel qu'est le pouvoir de faire, que ce qui est soit, & ne soit pas en même tems, tel qu'est un contradictoire.

Dans la création de ces espèces de substances on ne sauroit trouver aucune contradixion : C'est donc une chose possible. Or Dieu Toutpuissant peut faire tout ce qui est possible.

Il n'en est pas de même de la possibilité qu'une partie de matière soit un esprit, ou qu'un esprit soit matière, cela implique contradixion ; C'est un néant, donc cela est absolument impossible, cela ne peut exister, & tout cela ne vient que de l'équivoque du mot *pouvoir*, qui dans les Etres finis signifie quelquefois du réel, du positif, quelquefois du néant, du négatif. Au lieu que dans l'Etre infini ce mot ne peut signifier que du réel, du positif.

De là il suit qu'il est impossible que la substance spirituelle ne soit pas toujours une substance très distinguée de la substance matérielle.

De là il suit que chacune de ces deux substances peuvent avoir leurs modifications propres indépendamment l'une de l'autre, mais qu'il est impossible, ni que deux substances, ni que deux natures n'en fassent qu'une,
mais

mais qu'il n'est pas impossible que deux substances aient leurs modifications propres par une correspondance passagère pour un tems, causée par la volonté d'un Etre Toutpuissant.

Et comme les modifications ou de plaisir, ou de douleur ne dépendent point de la volonté de l'homme, il s'ensuit qu'elles dépendent uniquement de la volonté de l'Etre parfait, infiniment puissant, infiniment Saje, infiniment Juste, & infiniment Bienfaizant, qui seul doit en être reconnu comme la véritable cause réelle.

De là il suit que c'est par ignorance, ou par inattention que nous nous arrêtons aux causes occasionnelles, & que nous bornons là notre reconnaissance pour les plaisirs que nous goûtons le long du jour.

De là il suit que notre ame étant immortelle de sa nature, nous pouvons par les œuvres de bienfaisance espérer avec fondement de l'Etre bienfaizant une vie éternelle très heureuse.

OBJECTION II.

Je conois qu'à la vérité un grain de sable, une aiguille ne peut jamais ni sentir de douleur, ni sentir du plézir, ni faire aucun rézonemant, mais vous conviendrez que par nôtre expérianse nous voions que les machines sentent, témoins les chiens, & les animaux les moins parfaits.

R E P O N S E.

Vôtre argument sur l'ame d'un chien peut bien prouver que cète ame sent de la douleur à l'ocasion des coups de bâton que vous donnez sur sa machine, mais il ne prouve pas que sa machine ait aucun sentimant. Je dirai même que cète ame est d'un ordre inférieur à l'ame humaine, qu'elle n'est pas rézonable & libre, & par conséquent qu'elle n'est digne ni de punition, ni de récompense.

OBJECTION III.

L'ame d'un enfant *croit* en délicatesse de sentimens, & en justesse de résonemens, à mesure que sa machine *croit* en perfection ; Cete ame diminue en perfections, sa memoire s'affoiblit à mesure que sa machine vieillit & s'affoiblit, donc c'est la machine qui sent ou du plaisir ou de la douleur, & qui fait des comparaisons & des résonemens.

R E P O N S E.

Vôtre argument prouve bien que la correspondance entre les opérations de l'ame & les mouvemens du corps est plus parfaite quand la machine est elle même plus parfaite, mais il ne prouve point du tout, & ne sauroit jamais prouver que la machine sente le plaisir ni la douleur, ni qu'elle puisse compter, comparer, raisonner non plus que fait un grain de sable, ou une aiguille, ou une machine de fer.

Il est vrai que je ne voi pas de cause de cète corespondanse antre l'ame & la machine , si ce n'est la volonté de l'Etre Toutpuissant , mais si vous me demandez la cause de l'existance des plantes, des bêtes, du soleil, de la lune , de la terre , & des autres astres du Ciel , & même des ames , que peut on vous repondre autre chose si non que c'est cète volonté du Toutpuissant ?

De ce que l'homme ne fait pas tout , en conclurez vous qu'il ne fait rien du tout ? Et n'est ce pas savoir quelque chose que de savoir qu'il est impossible que deux substances n'en soient qu'une , qu'il est impossible qu'une aiguille fasse un rézonement , ni qu'une machine de chair & d'os soit plus capable de faire un raisonnement qu'une machine de fer que Dieu auroit faite pour marquer les heures.



Première

PROPOSITION.

La plus précieuse réalité quoique de peu de durée, c'est le plus grand plézir, ou la plus grande joye.

Segonde

PROPOSITION.

Or le plus grand plézir ou la plus grande joye est fondée sur la plus grande illuzion de l'imaginasion.

Troizième

PROPOSITION.

Donq la plus précieuse réalité quoique de peu de durée est fondée sur la plus grande illuzion de l'imaginasion.

ECLERSISSEMANT

de la première

PROPOSITION.

D'un côté rien n'est si réel que le plézir , que la joye , & de l'autre rien n'est si précieux pour l'homme que le plézir , que le grand plézir , que les plus plézirs.

Car les grandes richesses des particuliers , la grande force des hommes , la grande beauté des femmes ne sont elles mêmes précieuses , qu'autant qu'elles peuvent contribuer à leur procurer grand nombre de plézirs , & de grans plézirs.



ECLÉSISSEMANNS

de la seconde

PROPOSITION.

Les sens corporels nous procurent des plézirs , le sens de la gloire , le sens de la curiosité nous causent aussi des plézirs indépandament des illusions de l'imaginasion , mais il faut avoüer que l'illuzion de l'imaginasion qui acompagne l'espérance du plézir augmente le plézir même à proporsion que cète illusion est grande , & que les actes d'espérance ont été fréquans depuis lontems.

Cète illuzion consiste en ce que nôtre imaginasion nous représante ces plézirs comme plus grans , & plus durables qu'ils ne seront en effet.

Or il est bizarre, il est étonant que le faux , que l'erreur soit ainsi pour nous la cause réelle de la grandeur de nos plézirs , c'est à dire de la réalité qui nous est la plus précieuse, & par
con-

396 *Ouvrages de Morale & de Pol.*

conséquant la cause de nos plus grandes passions, qui sont elles mêmes souvent causes de nos grandes injustices, & toujours causes de nos plus grans malheurs.

Fin du Tome XII.





